

**Contes et légendes
de tous pays [000]
– Contes et
Légendes de**

A. Bajdaev

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



A. BAJDAEV

CONTES ET LÉGENDES DE BULGARIE

FERNAND NATHAN, ÉDITEUR - PARIS

CONTES et LÉGENDES DE BULGARIE

PAR A. BAJDAEV
présentés par Robert PHILIPPON



FERNAND NATHAN

AVANT-PROPOS

Les Contes populaires bulgares que nous présentons ont été réunis et traduits en russe par un ethnographe russe, M.A. Bajdaev, qui les a publiés, en 1951, aux Éditions d'État à Moscou. Il a repris la majeure partie de l'œuvre de M. Anguel Karaliitchev, qui a spécialement étudié les contes bulgares.

Ces Contes sont classés sous quatre rubriques différentes :

1° Des Contes de fées, qui comprennent également des récits assez étendus à la gloire des preux et des chevaliers.

2° Des Contes de la vie réelle, qui illustrent des préceptes moraux.

3° Des Contes d'animaux.

4° Un cycle de récits humoristiques, consacrés à Pierre le Rusé, héros rustique et malin qui incarne la sagesse paysanne, toujours habile, grâce à son esprit naturel, et à son bon sens, à résoudre les problèmes pratiques les plus ardu.

Ces contes, dont la trace se retrouve à la fin du Moyen Âge et au début des Temps Modernes, s'inspirent de la morale la plus pure et la plus traditionnelle. Ils exaltent les vertus de travail, de patience et aussi de bonté, constant apanage d'un honnête peuple de paysans et de montagnards. Ils accordent, selon la tradition constante du Moyen Âge, une part étendue à la féerie, à la magie et à la sorcellerie.

Un sentiment délicat de la nature s'y révèle, par évocations rapides et petites touches heureuses.

Enfin, si l'humour un peu rude qui s'y exprime n'a pas le grain de finesse qu'on décèle dans certaines œuvres plus modernes, il n'en est pas moins sain et de bonne qualité rustique.

Les pays slaves de l'Est doivent aux Bulgares, qui se vantent d'être les ancêtres de leurs peuples, au moins sur le plan spirituel, leur langue, leurs premières inspirations littéraires. Mais la Bulgarie, si voisine de la Grèce et si proche des grandes routes de terre et de mer qui assuraient un contact permanent entre tous les États européens, était trop liée, et depuis toujours, à l'Occident, pour que les influences européennes ne se perçussent, même dans le domaine si original et si particulier du folklore.

Cendrillon, la légende de l'eau de Jouvence, celle du roi Midas,

transparaissent dans les contes de fées. Le roman de Renart, commun patrimoine de l'Europe médiévale, inspire mainte histoire d'animaux : certaines illustrations de vérités morales qui, sous forme de fables, évoquent bien souvent notre bon La Fontaine, apparaissent dans le vieux Balkan fort voisines de celles dont on a bercé notre enfance. Sans doute serait-il hasardeux de rechercher des influences directes ou des inspirations précises : il est plus raisonnable de penser que les conteurs bulgares ont puisé dans un fonds général de vérités et de légendes communes à l'Europe, en les adaptant à leur propre pays.

Ces précieux documents du passé ont été rassemblés avec tant de soin et de piété, que leur caractère original ne semble jamais avoir été altéré ou déformé : nous nous sommes efforcé d'en conserver, dans une traduction exacte, la grâce et la fraîcheur.

CONTES DE FÉES

Le brillant merveilleux



E vais vous conter l'histoire du brillant merveilleux du grand-père Paul.

Le grand-père Paul était berger. Il avait, dans les monts du Balkan, une étable où il renfermait pour la nuit une dizaine de brebis. Il possédait aussi une chaumine au toit rond, un petit chien et un petit chat. Mais le pauvre n'avait pas même une veilleuse pour éclairer son logis dès que le jour tombait.

Un jour que le grand-père Paul errait avec son troupeau à la lisière de la forêt, il entendit un sifflement, mais si plaintif qu'il n'en avait jamais ouï de pareil. Il entra dans le bois, regarda de tous côtés et découvrit un incendie : les arbres brûlaient, les branches se calcinaient et, sous une souche embrasée, se tordait de douleur un lézard tacheté qui criait d'une voix faible. À la vue du vieillard, il se mit à le supplier :

— Berger, mon frère, sauve-moi du feu !

— J'irais bien à ton secours, mais je crains de marcher dans les braises : je me brûlerais les pieds.

— Alors, tends-moi ta ceinture : je la saisirai et tu pourras me délivrer.

Le grand-père Paul lança sa longue ceinture de berger au lézard, qui s'y enroula comme un liseron, et le vieux le tira du feu. Après avoir repris ses sens, le lézard lui dit :

— Maintenant, je veux te récompenser. Suis-moi !

— Que me donneras-tu ? demanda le grand-père Paul.

— Je suis la fille du tsar des lézards. Mon père habite une sombre et profonde caverne. Il porte sur la tête une couronne de neuf joyaux, qui brillent comme neuf soleils. Je t'en donnerai un.

Le lézard se mit à courir dans l'herbe, vers un ruisseau, suivi du vieillard. Ils marchèrent longtemps et arrivèrent à la caverne.

— Reste là un instant, je vais te chercher le bijou.

Grand-père Paul s'assit par terre. Il commençait à faire sombre. Tandis que le lézard courait chercher le brillant, la nuit tomba tout à fait. Et voilà qu'enfin il revint, avec la pierre merveilleuse dans sa petite gueule ; il n'avait pas eu le temps de sortir de la grotte que toute la plaine, aux alentours, fut baignée de lumière ; les oiselets, sur les branches, agitèrent leurs ailes et se prirent à gazouiller, croyant que l'aube était proche et que le soleil allait se lever.

— Prends le brillant, dit le lézard. Quand tu seras arrivé chez toi, frappe trois fois la terre en disant : « Que ceci ou cela se dresse devant moi ! » Tu auras tout ce que tu demanderas.

Grand-père Paul prit le joyau lumineux, le regarda – il n'était pas plus gros qu'une noisette – le mit dans son bissac et rentra chez lui. Il poussait devant lui ses bêtes, tandis que le petit chat et le petit chien, déjà assis sur le seuil, guettaient son retour. Le vieux enferma les bêtes dans l'étable, entra dans la chaumine et tira le bijou du bissac : la pierre brillait tant que toute la cabane fut illuminée ; le petit chien et le petit chat mirent leurs pattes devant leurs yeux, de crainte d'être aveuglés. Grand-père Paul dîna sur le pouce et se dit : « Que pourrais-je bien demander au brillant ? J'ai tout ce qui m'est nécessaire ; une cabane, des brebis, du fromage, et voilà que maintenant je soupe à la lumière ! » Il s'alla donc coucher. Mais il n'arrivait pas à s'endormir et se plongea dans de grandes réflexions.

Après tout, pourquoi ne pas éprouver le pouvoir de la pierre ? Il faut lui demander quelque chose. Mais quoi ? Le vieux se leva, s'approcha de la planche où il l'avait déposée, prit le brillant qui étincelait, en frappa trois fois la terre et dit :

— Dresse-toi devant moi, palais en pierre blanche !

À peine avait-il prononcé ces mots que sa cabane disparut comme par enchantement et fut remplacée par un splendide palais en pierre blanche. Les murs des chambres étaient de glaces, la vaisselle d'or pur, les tables et les sièges d'ivoire. Le vieux, tout étonné, inspecta toutes les chambres, examina tout en détail et finit par se coucher sur un doux lit de plumes, après avoir caché le brillant sous sa blouse.

Et que pensez-vous qu'il arriva ? Le soir même, un voisin du berger, Ivan, vint lui rendre visite et lui dit :

— J'étais venu voir si tu étais toujours gaillard et en bonne santé. Mais je ne sais si je rêve ou si je suis éveillé. Quel est donc ce miracle ? Je n'en crois pas mes yeux. Qui t'a bâti un aussi beau palais ?

— C'est le brillant.

— Quel brillant ? Allons ! montre-le moi !

Grand-père Paul fouilla sous sa blouse et en tira le brillant qu'il donna à son voisin. Ivan l'examina et dit :

— Comment une aussi petite pierre a-t-elle pu construire tout un palais ?

Grand-père Paul lui conta ce qui s'était passé et remit le brillant sous sa blouse. Après avoir bien bavardé, les deux voisins eurent sommeil et bâillèrent :

— Reste à coucher dans mes appartements, Ivan, proposa le grand-père Paul à son voisin.

— Mais où coucherai-je ?

— Étends-toi à mes côtés sur ce lit de plumes.

Ivan accepta et attendit que le vieux se fût endormi. À peine ce dernier eut-il perdu conscience qu'Ivan fouilla dans la blouse, saisit le brillant, frappa la terre trois fois et dit :

— Que quatre preux se dressent devant moi, soulèvent le palais et l'emportent de l'autre côté du Danube !

À peine avait-il fini de prononcer ces mots que quatre preux apparurent, soulevèrent le château et l'emportèrent. Ivan les suivit avec le brillant et grand-père Paul resta là. Au matin, à son réveil, il regarde autour de lui et que voit-il ? Disparus le palais avec le brillant ! Il n'y a plus que sa vieille chaumine au toit rond, avec le petit chien et le petit chat. Le vieux pleura amèrement : il lui fallut pourtant donner ses soins aux brebis qui bêlaient. Le petit chat fut bien attristé et le petit chien n'eut pas moins de chagrin. Alors le chaton dit au petit chien :

— Allons de l'autre côté du Danube chercher le brillant du grand-père.

— Allons-y, dit le petit chien.

Ils partirent et marchèrent longtemps, traversèrent toute la plaine du Danube et parvinrent au grand fleuve paisible.

— Je sais nager, dit le petit chien, et toi pas. Monte sur mon dos et je te passerai de l'autre côté.

— Bon, fit le chaton.

Les deux amis prirent pied sur l'autre rive du Danube. Après un petit bout de chemin, ils virent le palais » Cachés dans le jardin, ils attendirent qu'il fit nuit et se glissèrent à l'intérieur par un fenestron resté ouvert. Et ils trouvèrent Ivan sur son lit de plumes ; il avait caché le brillant dans sa bouche, sous sa langue.

— Comment je lui retirer de la bouche ? demanda le petit chien.

— Je vais te le dire, répartit le chaton. Je plongerai ma queue dans du poivre et en chatouillerai le nez d'Ivan.

Et il fit comme il avait dit : il plongea sa queue dans le poivre, en chatouilla le nez d'Ivan qui éternua ; le brillant lui sortit de la bouche. Le chaton s'en saisit et de filer ! Le petit chien le suivait. Ils coururent donc jusqu'au Danube. Le chaton grimpa sur le dos du petit chien qui se mit à nager, il nagea jusqu'au milieu du fleuve et s'écria :

— Dis donc, le brillant merveilleux ! montre-le moi donc que je le regarde !

— Ce n'est pas le moment, dit le petit chat : tu le laisserais choir dans l'eau. Quand nous aborderons, tu pourras le contempler à ton aise !

— Non, je veux le voir tout de suite ! trépigna le petit chien : sinon je te jette à bas, tu tomberas à l'eau et tu te noieras.

Le chaton eut peur et cria :

— Tiens bon !

Le petit chien étendit la patte pour saisir le bijou, mais il manqua son coup et le brillant alla au fond. Les jeunes bêtes, sorties de l'eau, se mirent à pleurer. Un pêcheur qui passait avec sa ligne leur demanda :

— Pourquoi pleurez-vous ?

— Nous avons faim, lui répondirent-elles.

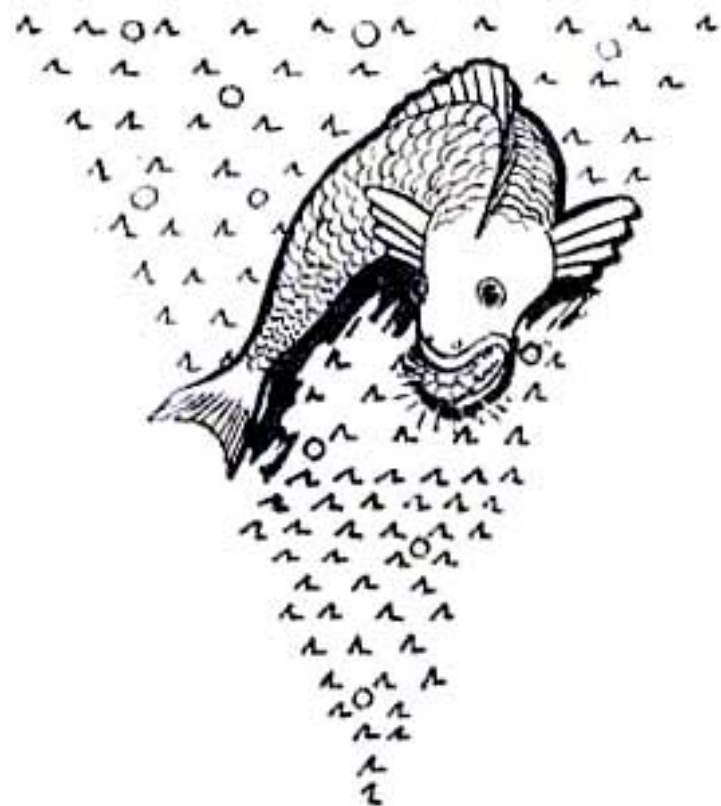
Le pêcheur lança sa ligne à l'eau, en retira un gros poisson et le jeta aux deux amis :

— Tenez, dit-il, ne pleurez plus !

Le petit chien et le petit chat portèrent le poisson sous un saule et l'attaquèrent avec appétit. Or, savez-vous ce qu'ils trouvèrent dans son ventre ? Le brillant ! Voici ce qui s'était passé. Le poisson, dans l'eau, ouvrait la bouche au moment où le diamant tombait et l'avait avalé. Vous imaginez la joie de nos deux lurons. Ils reprirent leur course à travers la plaine du Danube, franchirent celle-ci et arrivèrent à la bergerie du grand-père Paul. Le vieux pleurait toujours, couché par terre. Les petits animaux firent rouler le diamant juste sur la tête de leur maître et la lumière lui tomba dans les yeux. Alors le grand-père prit le brillant, en frappa trois fois le sol, en criant :

— Parais devant moi, Ivan. Seulement pas comme tu es d'habitude, mais dans un sac !

À peine avait-il dit ces mots qu'on vit apparaître un sac, avec Ivan dedans. Alors le grand-père défit sa ceinture et tapa à cœur joie sur le sac. Après avoir bien rossé le voleur, il délia le sac et envoya Ivan au diable. Puis il cacha le brillant dans sa bourse et dit : « Je n'ai que faire d'un palais. Ivan me le volerait encore ! je connais ses tours ! » Il s'en fut donc paître ses brebis. Depuis, chaque soir, il posait le brillant sur une planche et la pierre merveilleuse illuminait la cabane. Quand le vieux mourut, le lézard vint chercher le brillant et l'emporta.



L'ogre et les trois jeunes filles



N pauvre homme habitait, avec sa femme, une chaumière à l'orée d'un bois : ils avaient trois filles qui se ressemblaient comme trois gouttes d'eau. Le mari parcourait la forêt, à la recherche de pommes et de poires sauvages, ramassait des champignons dans un panier et rapportait aussi du gibier. Sa femme cousait des fourrures pour les étrangers. Mais leurs affaires tournèrent mal. Le travail que faisait la mère était au-dessus de ses forces et elle mourut. Les filles restèrent orphelines. Elles se mirent à la tâche : elles faisaient tout ce que faisait leur mère de son vivant. Le père, comme devant, parcourait la forêt en cherchant des champignons et ramassait des pommes et des poires sauvages.

Un jour qu'il revenait chez lui, une corbeille pleine sur ses épaules, il voulut se reposer près d'un puits à sec, au bord du chemin. Il s'assit sur la margelle et soupira : Oh !

Alors une énorme tête, où se distinguaient des sourcils touffus, une large mâchoire garnie de dents tranchantes comme des hachettes, sortit du puits :

— Que te faut-il, l'homme ? Pourquoi m'as-tu appelé ?

— Je ne t'ai pas appelé, j'ai erré longtemps par la forêt et je n'en pouvais plus : je me suis assis pour me reposer et j'ai poussé un soupir de fatigue.

— Bien, bien ! Donc, on me nomme Oh ! J'ai entendu mon nom et suis sorti pour voir qui m'appelait. Mais toi, pourquoi erres-tu dans la forêt ?

— Ma femme est morte, en me laissant trois fillettes : il faut les nourrir, car elles ont faim chez nous. Voilà pourquoi je parcours la forêt.

— S'il en est ainsi, dit l'hôte du souterrain, amène-moi une de tes trois filles. Je suis un homme riche : je la couvrirai d'or et la marierai. Vous me bénirez jusqu'à votre mort !

— Dans ce cas, si tu veux, je t'amènerai une de mes filles. Mais comment te trouver ?

— Viens demain soir avec elle. Assieds-toi où tu es maintenant et dit « Oh ! » J'apparaîtrai à l'instant !

Tout se passa comme il avait été convenu. Le pauvre homme, rentré chez lui, raconta à ses filles sa rencontre avec le géant. Puis il regarda son aînée et lui demanda :

— Veux-tu tenter ta chance chez le géant ?

— Oui, papa, répondit-elle en baissant, les yeux.

Le lendemain soir, le père et sa fille allèrent au puits. Le pauvre avait à peine dit « Oh » que l'ogre sortit du puits :

— Voilà, je t'ai amené mon aînée.

— Bien.

L'ogre prit la jeune fille à pleins bras, l'attira dans le puits sombre et la conduisit dans sa demeure souterraine. Ce n'était pas une maison, mais un palais richement meublé, une vraie merveille ! Mais on ne rencontrait pas dans ce palais âme qui vive. Ils entrèrent donc dans une grande salle, au milieu de laquelle il y avait un chaudron. Non ! ce n'était pas un chaudron, mais une énorme cuve d'airain.

— Elle a cuit toute la journée, dit l'ogre. Mais, par malheur, il y a dedans beaucoup de viande rassise. Assieds-toi, nous allons dîner : j'ai une faim de loup !

Il prit place à table, se servit de viande et donna un morceau à la jeune fille. Il mangeait voracement, la bouche pleine : cela devait lui sembler bon ! Ses sourcils velus étaient énormes, sa mâchoire plus large encore. Quand il se repaissait, il oubliait tout au monde, ne regardait pas la jeune fille et ne voyait pas ce qu'elle faisait.

Celle-ci était plus morte que vive. Car la viande que lui avait jetée l'ogre était de la chair humaine, un morceau de la main d'une vieille femme qui portait encore un anneau d'or au majeur. La petite n'essaya

pas de le manger, mais le jeta sous la table. Après s'être bien repu, l'ogre s'allongea sur son banc et dit :

— Dis donc, tu vois au mur cette guitare ? Passe-la moi, je vais jouer un petit air.

La jeune fille se leva, donna à l'ogre la guitare ; celui-ci préluda d'une voix enrouée :

« Guitare, guitare, guitarette,
Où est donc maintenant notre viande ? »
Et la guitare de répondre : « Sous la table. »

L'ogre jeta un terrible regard sur la jeune fille et rugit :

— Ah ! c'est comme ça que tu es ! Tu ne veux pas manger de chair humaine ! Alors je te mangerai, toi aussi, comme j'en ai déjà mangé des milliers d'autres. Seulement, il faut d'abord t'engraisser !

Il la prit à pleins bras, l'emporta à travers sa demeure souterraine, l'enferma dans une chambre munie d'une porte de fer et mit la clé dans sa poche.

Des mois passèrent : les deux jeunes sœurs s'ennuyaient de leur aînée et envoyèrent leur père trouver l'ogre pour lui demander des nouvelles. Le père alla au puits à sec et appela l'ogre. Celui-ci montra la tête en demandant pourquoi on l'appelait. Le vieillard lui raconta que ses filles s'ennuyaient de leur sœur aînée et voulaient avoir de ses nouvelles :

— Elle est heureuse, répondit-il. Je l'ai mariée à un homme riche : elle ne manque de rien et a tout à profusion. Amène-moi ta seconde fille et je l'établirai.

— Pourquoi pas ? accepta le vieux.

Le lendemain soir, il mena au puits sa seconde fille. La puînée eut le même sort que l'aînée et fut enfermée dans le souterrain. Je ne sais après combien de temps, deux ou trois mois peut-être, la cadette s'ennuya de ses sœurs aînées : elle pleurait chaque jour. Le père, qui ne savait que faire, résolut d'aller trouver l'ogre. Il l'appela et lui demanda :

— Renvoie mes filles chez moi pour qu'elles passent, ne fût-ce qu'un jour, avec leur cadette : sinon celle-ci va périr de chagrin.

— Je ne puis les renvoyer, elles sont chez elles. Amène-moi plutôt ta cadette : elle ira voir elle-même ses sœurs.

Le père rentra chez lui et le lendemain mena la cadette au puits à sec. Ce jour-là, un petit chat aveugle s'était glissé jusqu'au puits et

miaulait plaintivement. La cadette avait bon cœur : ayant vu le chaton, elle le prit et le cacha sous sa blouse. L'ogre la fit descendre, elle aussi. Ils entrèrent dans le palais et la jeune fille eut peur. Elle demanda à l'ogre :

— Où sont donc mes sœurs ?

— Je vais te conduire tout de suite les voir : mais d'abord mangeons, car je meurs de faim. J'ai fait cuire aujourd'hui de la viande qui est bonne, excellente !

Ils prirent place à table et l'ogre donna à son invitée une oreille, encore parée d'une boucle en or. La petite, apercevant dans son assiette de la chair humaine, trembla de frayeur et resta muette. Soudain le petit chat qu'elle avait sous sa robe miaula doucement.

— Mange donc ! cria l'ogre.

La petite prit l'oreille, qu'elle fit passer sous sa blouse et la donna au chaton. Après s'être bien repu, l'ogre s'allongea sur son banc et dit :

— Passe-moi la guitare !

La jeune fille obéit. L'ogre préluda et chanta :

« Guitare, guitare, guitarette,

Où est donc maintenant notre viande ? »

Et la guitare de répondre : « Sous son cœur. »

« Ah ! voilà une fille qui est faite pour moi, pensa l'ogre. Je la dresserai à faire la cuisine et elle me nourrira. »

Il se tourna donc vers la petite et lui dit :

— Écoute, petite, connais-tu des chansons ?

— Bien sûr !

— Alors chante-moi une berceuse et réveille-moi demain quand il fera jour. Je dois aller à la chasse.

La jeune fille se mit à chanter, bien que sa voix tremblât très fort. L'ogre ronfla bientôt : alors elle se pencha sur lui et le regarda bien. Il avait des sourcils touffus, une large mâchoire et des dents comme des hachettes : soudain elle vit à son cou une clé rouillée.

— N'est-ce pas, pensa-t-elle, la clé qui ouvre toutes les portes ? C'est peut-être avec elle qu'il a enfermé mes sœurs.

Elle défit donc tout doucement la cordelette, retira la clé et partit à la recherche de ses sœurs. Mais auparavant elle tira de sa poitrine le chaton, le mit sur la tête de l'ogre et lui dit :

— Reste-là et ronronne. L'ogre t'entendra dans son rêve et croira

que je le berce en chantant.

Le petit chat s'allongea, avec obéissance, sur la tête du monstre, et la jeune fille descendit l'escalier de pierre qui menait au souterrain.

Lors, elle aperçut une longue rangée de portes, toutes fermées : elle mit sa clé dans la serrure de la première qui s'ouvrit en grinçant. C'était un dépôt, rempli jusqu'au plafond de couteaux, de haches, d'épées, d'arcs et de toute sorte d'armes. Elle ouvrit un second magasin, plein jusqu'au faîte de monnaies d'or et d'argent. Dans le troisième, elle trouva des pierres précieuses et dans un quatrième un énorme tas d'ossements humains. Elle eut peur, mais ouvrit la cinquième porte et que vit-elle ? Derrière cette porte, deux rangées d'ateliers, où travaillaient des milliers d'ouvriers, des tailleurs, des bottiers, des orfèvres, des menuisiers, des forgerons ; il y avait là, en un mot, des ateliers de tout genre à perte de vue.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle aux ouvriers.

Ceux-ci levèrent la tête, regardèrent la petite et répondirent :

— Les esclaves de l'ogre. Nous travaillons pour lui. Il nous prend tout ce que nous produisons pour le vendre à la foire. Il a une pleine maison de toutes les richesses imaginables et nous souffrons les pires tourments. Mais que viens-tu faire ici ?

— J'ai été invitée par Oh ! et je veux voir mes sœurs. Savez-vous où elles sont ?

— Elles sont enfermées dans la dernière chambre, qui se trouve derrière la porte de fer, répondit un forgeron à la tête grise.

— Et peut-on ouvrir cette porte avec cette clé ? demanda-t-elle.

— Impossible, dit le forgeron. La clé de cette porte a un autre pêne : c'est moi-même qui l'ai forgée. Mais donne-nous ta clé. Nous fermerons la porte par laquelle tu es entrée et le maudit ogre ne pourra plus venir nous tourmenter.

— Attendez un tout petit peu, dit la jeune fille qui revint sur ses pas. Elle remonta l'escalier et revint trouver l'ogre qui dormait sans rien entendre. La petite palpa doucement ses poches, y sentit une autre clé qu'elle prit ; puis elle redescendit dans le souterrain.

— Est-ce la clé de la porte de fer ? demanda-t-elle au forgeron.

— Non, ce n'est pas elle : c'est celle de la porte qui mène de notre souterrain à l'air libre. Donne-la nous, petite sœur !

Alors gronda dans le souterrain comme un roulement de tonnerre : c'était l'ogre qui s'était réveillé.

— Eh ! fillette ! où es-tu ? rugissait-il.

Le forgeron courut à la porte qui menait à la demeure de l'ogre et la ferma solidement à clé. Puis il ouvrit celle qui donnait sur le monde libre. Alors les rayons du soleil pénétrèrent à flots dans les sombres souterrains et avec eux l'air pur. Une grande joie envahit les ouvriers qui recouvrèrent enfin leur liberté.

— Tu nous as sauvés, dirent-ils à la jeune fille qu'ils comblèrent de présents. L'un lui passa au cou un collier de monnaies d'or, l'autre lui essaya des souliers de brocart d'or, un troisième lui donna une robe de soie blanche, un quatrième un bracelet d'argent ciselé. Un des ouvriers retira un énorme luminaire, une immense lanterne et dit :

— Tu seras la belle invisible. Entre dans cette lanterne et vis heureuse dedans, comme chez toi et pour toi. Personne ne devinera que tu t'y trouves. Je te dirai encore quelque chose : ce n'est pas une lampe ordinaire, mais un objet magique. Celui qui l'achètera sera ton mari. Reste dans cette lanterne et attends-y ton destin.

La jeune fille entra dans la lanterne, s'assit bien à son aise, mit sa tête sur la bougie et s'endormit. Le lendemain, réveillée par le galop d'un cheval, elle regarda dehors et aperçut, arrêté devant elle, un beau garçon qui portait un grand sabre à sa ceinture et chevauchait un cheval blanc superbe. Le jeune homme mit la main à sa poche, en tira une pleine bourse d'argent et la donna à l'artiste qui avait construit la lanterne en disant :

— Portez-la chez moi !

La jeune fille sursauta, mais l'ouvrier prit la lanterne et l'apporta dans une grande et haute maison. Elle était en pierre blanche, au milieu d'un vaste jardin plein d'arbres vieux et ombreux : on y voyait aussi des plates-bandes de fleurs et les oiseaux chantaient dans les buissons. La fillette entr'ouvrit de nouveau la petite porte vitrée et demanda au maître ferronnier :

— Quelle est cette maison ?

— Celle du jeune héros qui a acheté la lanterne. C'est le preux le plus illustre de notre pays. Son sabre tranche le bois, la pierre et le fer. La fille du tsar s'en est éprise et brûle de devenir sa femme. Mais ne te trouble pas : reste dans ta lanterne et attends ce qui doit arriver.

Alors la doyenne des cuisinières sortit de la maison, aperçut la lanterne et s'écria :

— Ah ! la belle lanterne ! Comme elle est grande ! Si on nous la donnait pour la cuisine, elle brûlerait nuit et jour !

Juste à ce moment, le jeune héros entra dans la cour, monté sur son cheval blanc :

— Prenez-la, dit-il.

On pendit donc la lanterne au milieu de la cuisine à une poutre du plafond. La petite, dans sa cachette, songeait à trouver le moyen de sortir de la lanterne pour rencontrer le jeune héros. Elle réfléchit longtemps et imagina un bon moyen. Le soir, les cuisinières préparèrent les marmites avec tout ce qu'il fallait pour le repas du lendemain et allèrent se coucher. Alors la petite sauta de la lanterne, prit une salière et ajouta deux bonnes poignées de sel dans chaque marmite. Après avoir salé à l'extrême tous les mets elle regagna son gîte.

Le lendemain, le jeune héros avait convié sa fiancée à dîner. La fille du tsar avait grand faim, mais à peine eut-elle commencé à manger, qu'elle jeta sa cuillère et brisa son assiette :

— Je ne mange pas ce qui est trop salé ! cria-t-elle.

Le jour suivant, il en fut de même et le surlendemain également. Les cuisinières s'affolèrent et crièrent au miracle : qui donc mettait ainsi trop de sel dans les marmites ? Soudain une jeune cuisinière battit des mains et s'écria :

— Souvenez-vous depuis combien de temps tout est trop salé chez nous ! C'est depuis le jour où on a amené cette lanterne à la cuisine. Il faut se dépêcher de l'enlever !

— Mettez-la chez moi, dans ma chambre, ordonna le jeune héros.

Et il remonta sur son blanc coursier et partit. Il rentra tard, le soir, et la jeune fille l'attendait déjà. Elle avait bien frotté les carreaux de la lanterne et toute la chambre resplendissait de lumière. Les cuisinières apportèrent le souper : le jeune homme goûta les mets et dit : « C'est bon ! » Il se mit à manger avec tant de plaisir que la petite n'y tint plus, ouvrit la petite porte de la lanterne et fit doucement :

— Moi aussi, j'ai faim !

Le jeune homme leva les yeux, bien étonné :

— Qui es-tu ? D'où sors-tu ? Que fais-tu dans la lanterne ?

Alors la belle lui raconta tout ce qui était arrivé.

— Descends donc, lui dit-il, et il fit asseoir son invitée à sa table. Ils se mirent à dîner. Le jeune héros ne quittait pas des yeux la jeune fille. Après le souper, la petite regagna sa lanterne. Mais le jeune homme se retourna longtemps dans son lit. Il ne pouvait trouver le sommeil et pensait toujours : « Qu'elle est belle ! Je n'ai jamais vu de ma vie aussi belle fille ! »

Maintenant ils passaient ensemble de joyeuses soirées. Le jeune

héros ne restait plus longtemps au palais du tsar près de sa fiancée. À peine le soleil était-il couché qu'il se hâtait de rentrer chez lui. Mais un soir il revint tout préoccupé et dit à son amie :

— Demain, je pars à la guerre. Notre tsar m'a ordonné de tirer mon sabre du fourreau et de conduire nos troupes contre celles du tsar du pays voisin. Il me fait grand deuil d'avoir à me séparer de toi. Mais il n'y a rien à faire. Reste ici et attends-moi. Quand je reviendrai, je t'épouserai. J'ai déjà repris ma bague à la fille du tsar : la voici, elle est à toi !

La nuit, ils ne dormirent pas. Assis l'un près de l'autre, ils conversèrent sans fin. Le lendemain le jeune héros se prépara à partir à la guerre, mais auparavant alla trouver les cuisinières et leur dit :

— Bien que je sois absent, apportez toujours à manger dans ma chambre, comme si j'y étais. Pour qui ? ce n'est pas votre affaire !

On pense si les cuisinières brûlaient de curiosité. Un soir, par le trou de la serrure, elles virent sortir la jeune fille de la lanterne et firent part de leur découverte à la fille du tsar. Celle-ci verdit de rage, frappa du pied et cria :

— Voilà donc pourquoi mon fiancé a repris sa bague ! Bien, je me vengerai de cette fille. Faites venir le bourreau.

Le bourreau vint, menaçant et terrible : c'était tout le portrait de l'ogre !

— Que m'ordonnez-vous, noble impératrice ? Faut-il couper la tête de la jeune fille qui est dans la lanterne ou lui crever les yeux ?

— Crève-lui les yeux ! cria la fille du tsar.

Et le bourreau aveugla la belle jeune fille. On la chassa de la ville. L'aveugle marchait à tâtons par les chemins : elle erra dans la forêt et s'égara au milieu des arbres. Une bonne vieille, qui allait cueillir des simples, la rencontra : ayant vu la pauvrete, elle lui caressa la tête, la prit par la main et la ramena chez elle. Alors elle fit infuser des herbes inconnues, en baigna trois fois les yeux de l'aveugle qui recouvra la vue. Et la belle vécut chez la vieille aux simples comme chez sa propre mère.

Deux ou trois mois passèrent. Le vaillant héros chassa de sa patrie les hordes ennemies et vainquit le tsar étranger. Celui-ci eut peur et, pour sauver sa vie, s'enfuit dans la forêt où se trouvait le puits à sec. Le fugitif se cacha dans un hallier touffu. Les guerriers l'apprirent, se mirent à sa poursuite et dirent à leur chef :

— Permetts-nous de mettre le feu à la forêt, pour que notre ennemi soit brûlé vif !

— Non, leur répondit-il : dans la forêt il y a des arbres, tous plus beaux les uns que les autres, et toute espèce de plantes salutaires ; des lièvres y musent et des oiseaux y font leurs nids. Ne brûlons pas les innocents ! Laissons aux bêtes féroces le soin de déchirer notre ennemi.

Il rentra donc chez lui : de retour dans sa chambre, il trouva la lanterne éteinte et la petite disparue, sans laisser de traces. Il en eut un profond chagrin, tomba malade et s'alita. Couché, il respirait à peine et refusait toute boisson et toute nourriture. Son père, profondément affligé, ne savait comment guérir son fils. Il ordonna donc à toutes les maisons d'apporter à manger, à tour de rôle, à son fils, dans l'espoir que l'attrait d'un mets nouveau combattrait la maladie. Mais le prince renvoyait les assiettes et ne prenait rien.

Or le tour de la grand-mère, qui cherchait des simples, arriva de préparer à manger au héros malade, car des envoyés de son père étaient venus la trouver. La vieille prépara dans un chaudron une gelée de fruits doux : la jeune fille la vit et jeta dans le chaudron la bague dont son fiancé lui avait fait présent. Celui-ci eut l'idée de regarder ce qu'on lui apportait et aperçut la bague. Il la retira avec une cuillère, sourit, avala la gelée jusqu'à la dernière goutte et en redemanda. Le lendemain, la vieille lui envoya une nouvelle jatte pleine de gelée. Le troisième jour, il en fut de même, et cela tant qu'il n'eut pas recouvré la santé.

Quand il fut rétabli, il monta, le jour même, son blanc destrier et se rendit à la petite cabane de la guérisseuse aux simples. Il y revit enfin la jeune fille qui était devenue encore plus belle.

— Je suis venu te chercher, lui dit-il. Demain, nous nous marierons.

Mais elle lui répondit :

— Je ne pourrai me marier, ni vivre heureuse, tant que mes sœurs s'étioleront dans la prison souterraine de l'ogre.

Le valeureux héros se frappa le front :

— Je les avais oubliées, dit-il. Eh bien ! attends un peu, je vais régler son compte à l'ogre. Ce sabre a taillé en pièces bien des tsars et des généraux, sans compter les preux et les héros. Comment me résisterait-il, ce mangeur d'hommes aux longues dents ? Je serai de retour demain. Attends-moi !

Le héros piqua des deux et fonça vers la forêt où il trouva le puits sans eau. Il tira son sabre du fourreau, et en fendit la margelle du puits qui se brisa du haut en bas.

— Holà, cria-t-il alors. Oh ! Sors donc, brigand !

L'ogre n'attendit pas un second appel : il sortit du puits et se dressa devant le blanc coursier, hideux, terrible, le poil hérissé, les yeux injectés de sang. Il grinça des dents et demanda :

— Que viens-tu chercher ici ?

— Ouvre tes oubliettes et relâche tes prisonnières !

— Passe ton chemin, rugit l'ogre, sinon je t'entraînerai toi-même dans le puits !

— Ah ! c'est ainsi ! cria le héros. Et il dégaina son sabre qui tranchait le bois, la pierre et le fer. Je vais te couper la tête à l'instant, cannibale !

— Essaye, dit l'autre, qui tendit son cou épais.



La jeune fille se mit à chanter

L'épée vola, son tranchant s'abattit sur le cou de l'ogre, mais l'acier se brisa en deux. Le cavalier blêmit tandis que l'ogre grinçait des dents.

— Pied à terre et descends dans le puits !

— Mais personne donc ne viendra me secourir ? dit le héros avec

désespoir en regardant autour de lui.

— Si ! Nous ! lui répondirent des milliers d'arbres qui s'ébranlèrent. Quand la guerre faisait rage, tu nous as épargnés, tu nous as sauvés de l'incendie. Maintenant, c'est à nous de te rendre le bien pour le bien.

Les arbres se jetèrent sur l'ogre en l'écrasant de tout leur poids ; leurs branches le frappaient aux yeux. Ils le renversèrent et l'étouffèrent. Puis ils reprirent leur place.

— Merci à vous, arbres ! dit le héros en s'inclinant devant la forêt.

Il fouilla les poches de l'ogre, trouva la clé, descendit dans le puits à sec, entra dans le souterrain, découvrit la porte de fer et rendit leur liberté aux deux prisonnières.

Le valeureux héros épousa la fille du pauvre qui jadis vivait dans une chaumine à la lisière de la forêt. Ah ! ce fut un beau mariage ! Pour la nuit de noces, on alluma la lanterne, celle-là même où la jeune fille avait passé tant de jours et tant de nuits : et sa clarté était si vive qu'elle éclairait toute la terre.



Marie-Cendrillon



ES jeunes paysannes avaient mené des vaches dans une pâture au milieu des bois et s'étaient assises pour filer au bord d'un précipice. Quelque temps après un vieillard dont la barbe blanche tombait jusqu'à la ceinture, leur dit :

— Où vous êtes-vous assises, mes filles ? Faites bien attention à vos fuseaux : car si l'une de vous laisse choir le sien dans le précipice, sa mère sera changée en génisse.

Là-dessus, il s'éloigna. Les jeunes filles furent bien étonnées par ce propos, s'approchèrent plus près encore du ravin et regardèrent en bas. Soudain l'une d'elles, la plus jolie, laissa tomber son fuseau. Revenu le soir chez elle, elle vit, devant la maison, une nouvelle génisse. Elle ne douta pas que ce ne fût sa mère. Son chagrin fut grand, mais visiblement il n'y avait rien à faire et la jeune fille mena paître la génisse avec son troupeau.

Après quelque temps, son père épousa une veuve qui amena sa fille à la maison. La belle-mère détestait sa belle-fille dès le premier jour, car celle-ci était beaucoup plus belle que sa propre fille. Elle ne la laissait ni se laver, ni s'habiller, ni arranger ses cheveux, mais ne songeait qu'à la maltraiter, à l'insulter et à l'offenser.

Un jour, elle l'envoya garder le bétail dans la forêt, lui donna un

plein panier de filasse et lui dit :

— Si tu n'as pas filé et enroulé tout cela pour ce soir, tu feras mieux de ne pas rentrer à la maison : je te laisserai dehors.

La jeune fille, partie à la forêt, s'assit et commença de filer. À midi, les vaches se couchèrent pour se reposer. La petite regarda combien elle avait filé : c'était si peu, que le tas de filasse ne semblait pas avoir diminué. Elle se mit à pleurer. Alors sa mère, la génisse, la voyant en larmes, lui demanda la raison de son chagrin. Sa fille lui raconta tout. La mère la consola et lui dit :

— Ne t'afflige pas, ma petite. Mets-moi la filasse dans la bouche, je la mâcherai : saisis le fil, fais-le passer dans mon oreille, tire-le et enroule-le.

Ainsi firent-elles et le soir, la jeune fille rapporta un plein panier de fil. La belle-mère fut bien étonnée. Le lendemain, elle renvoya la jeune fille garder le bétail, après lui avoir donné encore plus de filasse.

La petite fila tout jusqu'au dernier brin et rapporta le soir tout le fil. Alors la belle-mère pensa que ses compagnes aidaient sa belle-fille et chargea sa propre fille de l'espionner afin de savoir qui aidait l'enfant à filer et à enrouler le fil. La fille de la mégère vit la génisse mâcher la filasse, la petite faire passer le fil par son oreille et l'enrouler en écheveaux. Elle se dépêcha de rentrer à la maison et raconta le tout à sa mère.

Alors celle-ci tenta de persuader son mari d'abattre la génisse. Il s'y refusa tout d'abord, mais sa femme ne lâchait pas prise. Elle insista tant qu'à la fin il y consentit. La petite, ayant entendu la nouvelle, fondit en larmes. La génisse lui demanda la cause de son chagrin et elle la lui exposa :

— Tais-toi, ne pleure pas, fit sa mère. Quand on me tuera, aie soin de ne pas manger de ma chair, rassemble mes os et entasse-les, derrière la maison, sous telle et telle pierre. S'il t'arrive quelque malheur, viens sur ma tombe et je t'aiderai.

On abattit la vache et on la mangea. Seule la pauvre fille n'y toucha pas en disant :

— Cela ne me plaît pas : je n'en mangerai pas !

Elle réunit les os et les enfouit à l'endroit indiqué.

Cette jeune fille s'appelait Marie, mais sa belle-mère et sa fille l'avaient surnommée Cendrillon. À la maison, c'est elle qui faisait les plus gros travaux : porter l'eau, balayer, faire la lessive, préparer les repas, laver la vaisselle ; elle avait tout juste le droit de s'asseoir au bord du foyer, près des cendres : voilà pourquoi on l'avait surnommée

Cendrillon.

Un beau dimanche, la belle-mère et sa fille s'apprêtèrent pour aller à l'église et voilà que la méchante femme répandit à terre une pleine mesure de millet et dit à Marie :

— Nous allons à l'église, mais toi, Cendrillon, tu ramasseras le millet jusqu'au dernier petit grain. Prépare aussi le dîner à l'heure pour notre retour. Si tu n'y arrives pas, gare à toi !

Elle partit avec sa fille, et Marie, l'orpheline, se mit à pleurer :

« Le repas n'est pas difficile à faire et je n'aurai pas de peine à le préparer, mais comment ramasser ce millet ? »

À peine eut-elle dit ces mots qu'elle se souvint des paroles de la génisse ; « S'il t'arrive quelque malheur, viens sur ma tombe et je t'aiderai ! »

Marie alla donc sur la tombe de sa mère : elle s'approcha et aperçut, posé à même, un grand coffre. Le couvercle, relevé, laissait voir force beaux habits et deux pigeons se tenaient au-dessus :

— Marie, lui dirent-ils, prends dans ce coffre les vêtements qui te plairont, endosse-les et va à l'église. Nous ramasserons le millet et ne t'occupe pas du reste.

La jeune fille fut bien contente, tira du coffre la première robe qui se présenta, celle qui était par-dessus – c'était une robe de soie blanche – la mit et alla à l'église. Dès qu'elle parut, tous les assistants, hommes et femmes, admirèrent la beauté de sa parure : personne ne savait d'où elle venait ni qui elle était. Or le fils du tsar se trouvait là, lui aussi. Il regardait Marie de tous ses yeux.

Un peu avant la fin du service religieux, Marie se glissa hors de l'église et courut à la maison. Elle enleva ses beaux habits et les remit dans le coffre, qui se referma tout seul. Elle regagna sa cuisine et que vit-elle ? Tout le millet était réuni, le repas préparé et tout brillait dans la maison, dans l'ordre le plus impeccable. Peu après rentrèrent la belle-mère et sa fille. Elles constatèrent l'ordre et la propreté qui régnaient dans la maison, tandis que le millet avait été ramassé jusqu'au dernier petit grain. Elles en furent bien surprises.

Le dimanche suivant, avant d'aller à l'église avec sa fille, la marâtre répandit encore plus de millet et dit à Marie, comme la dernière fois :

— Si tu ne ramasses pas le millet et si tu ne prépares pas le dîner pour l'heure à laquelle nous rentrerons, gare à toi !

Marie courut à la tombe de sa mère. Le coffre était encore là, ouvert, avec les deux pigeons sur le couvercle.

— Marie, lui dirent-ils, change-toi et va à la messe. Nous ramasserons le millet et nous occuperons de tout le reste.

Marie tira du coffre une robe, toute lamée de pur argent, s'habilla et alla à l'église. À son arrivée, les gens furent encore plus intrigués que la précédente fois. Le fils du tsar la dévorait des yeux ! Avant la fin de la messe, Marie sortit sans qu'on s'en aperçût, se hâta d'ôter sa robe lamée d'argent, la remplaça dans le coffre et s'assit dans les cendres. Peu après, la belle-mère et sa fille rentrèrent. Elles furent bien étonnées de voir tout le millet ramassé, le dîner prêt, l'ordre et la propreté qui régnaient dans la maison.

Le troisième dimanche, la belle-mère et sa fille se préparèrent à aller à l'église. La marâtre répandit encore plus de millet dans toute la maison, et dit à sa belle-fille, comme la dernière fois :

— Si tu ne ramasses pas tout le millet, si tu ne prépares pas le repas et si tu ne mets pas en ordre toute la maison, pour l'heure où nous rentrerons, je te tuerai !

Dès qu'elles furent parties, Marie courut à la tombe de sa mère : le coffre était ouvert, avec les deux pigeons sur le couvercle. Ils ordonnèrent à Marie de s'habiller et d'aller à l'église sans se soucier du travail domestique. Marie tira du coffre une robe toute lamée d'or pur, s'habilla et partit. Tout le monde l'admira plus que jamais. Quant au fils du tsar, il avait décidé de ne pas la perdre de vue, de la suivre et de voir où elle allait.

Avant la fin de la messe, Marie se glissa de nouveau hors de l'église. Le fils du tsar la vit, la suivit sans pouvoir la rejoindre et ne remarqua même pas par où elle s'était enfuie. Mais il avait ramassé son bottillon, que Marie avait perdu en sortant. Marie revint au logis, enleva vite sa robe lamée d'or, la remplaça dans le coffre et s'assit près du feu, à son habitude.

Or le fils du tsar rechercha Marie dans tout l'empire. Il avait son bottillon et le faisait essayer à toutes les jeunes filles. Mais il n'allait à aucune : aux unes, il était trop long ou trop large, aux autres trop court ou trop étroit. De maison en maison, il arriva enfin à celle de Marie. La belle-mère, qui se doutait que le fils du tsar était à la recherche de sa belle-fille, la fit cacher sous une auge. Le fils du tsar entra, le bottillon à la main et demanda s'il y avait des jeunes filles dans la maison. La marâtre répondit affirmativement et lui amena sa fille. Le fils du tsar lui essaya le bottillon de Marie, qui n'entra pas d'un bon doigt. Alors le jeune homme demanda s'il n'y avait pas d'autre jeune fille à la maison. La belle-mère répondit : Non ! Mais, le coq sauta sur l'auge et cria de toutes ses forces :

— Cocorico ! la jolie petite Marie toute en or est sous l'auge !

— Effronté, hurla la belle-mère, que l'aigle te prenne et te mette en pièces !

Ayant entendu le coq, le fils du tsar alla vers l'auge, la souleva et aperçut la jeune fille : c'était bien celle de l'église, dans les mêmes vêtements, seul son pied droit était déchaussé. Il en éprouva une grande joie, essaya le bottillon à Marie : il lui allait comme un gant ! Alors il emmena Cendrillon dans son palais et l'épousa.

Silian la cigogne



ES gens racontent qu'il y avait une fois, par le monde, un brave et honnête homme, nommé Bojine. Il avait trois fils et une fille. Les deux aînés moururent, et seul le cadet, Silian, survécut. Son père et sa mère en étaient fous et ne pensaient qu'à lui : ils le gâtaient affreusement. Quand Silian allait en classe, il n'écoutait pas les maîtres et refusait d'étudier. Il ne songeait qu'à courir au ruisseau, à pêcher et à se baigner. Il grandit, devint un beau jeune homme, bon à marier. Mais il ne se livrait à aucun travail et battait le pavé. Son père et sa mère, ne sachant que faire de lui, résolurent pourtant de lui faire prendre femme : « S'il se marie, pensaient-ils, il se rangera. » Et ils lui firent épouser la plus gentille fille du village. On l'appelait Néda. Un an après, Silian et Néda eurent un fils, auquel on donna le nom de Velko.

Bien que Silian fût marié, il ne travaillait toujours pas. Son père labourait, semait, sa mère raccommodait, sa femme et sa sœur Bosilka faisaient la moisson tandis que lui, toujours coquettement habillé, flânait à la foire. Ils vivaient en effet près d'une ville, dans le village de Koniar, et Silian était constamment fourré à la ville. Il ne vivait que de pain blanc, de gâteaux, de sucreries et finissait toujours par se prendre aux cheveux avec les plus fieffés ribotteurs. Son père et sa mère lui faisaient des remontrances :

— Ne prends pas, mon fils, lui disaient-ils, le mauvais chemin et ne

fréquente pas de mauvais camarades ! Écoute les avis de tes parents ! Si tu n'y prends garde, nous pourrions te maudire et nous séparer de toi. N'as-tu pas entendu conter l'histoire du coucou et du chat-huant ? Jadis, c'étaient des êtres humains, un frère et une sœur. Mais ils n'écoutèrent pas leurs parents, furent maudits par eux et changés en oiseaux. Voilà pourquoi le coucou vole le jour en criant « coucou ! », parce qu'il cherche son frère, tandis que le chat-huant vole la nuit, en faisant « houhou ! » et ne peut retrouver sa sœur. Il en sera de même pour toi. Si tu n'écoutes pas tes parents, le jour viendra où tu t'en repentiras.

Mais tandis que son père et sa mère parlaient, Silian fixait le plafond en bayant aux corneilles. Non seulement il n'écoutait pas ses parents, mais il ne les honorait pas d'un regard. Les yeux au ciel, il pensait : « Pourquoi perdre votre salive ? Ne voyez-vous pas que vos paroles m'entrent par une oreille et sortent par l'autre ? Mais attendez un peu ! Demain, quand il fera jour, je retournerai à la ville et ne rentrerai plus à la maison. J'en ai assez de tous vos stupides conseils ! »

Silian exécuta son projet. Le lendemain, il sortit à l'aube, sans prendre congé de ses proches, et se rendit à la ville. Arrivé à l'auberge où il descendait toujours, il fit un bon repas, but encore mieux et s'alla coucher. Maintenant il faisait bombance, aujourd'hui, demain et toujours : cela dura tant qu'il eut de l'argent à manger et à boire. Quand tout fut dépensé, il eut faim. Oui, il avait faim, mais il s'obstinait à ne pas rentrer chez lui. Et voilà qu'un pope entra à l'auberge et demanda au patron :

— Ne connaîtrais-tu pas, frère, quelqu'un qui se chargerait de me mener de village en village demander la charité ?

Car ce pope avait dessein d'aller en pèlerinage à Jérusalem. Il voulait devenir un saint pèlerin, mais il n'avait pas un sou vaillant pour réaliser son projet. Il avait donc pensé à demander l'aumône pour réunir les fonds du voyage. Silian, qui l'entendit, se réjouit et dit :

— Voilà, mon père, un travail qui me convient justement ! Dans notre contrée, je connais tous les villages. Je te les ferai visiter, si tu me prends avec toi pour faire le pèlerinage ; j'ai aussi envie que les gens m'honorent comme un saint !

Le pope accepta ; ils commencèrent leur quête dans les villages. Ils quêtèrent tout l'été, rassemblèrent les fonds du voyage et partirent. À Salonique, ils s'embarquèrent sur un bateau à voiles et le vent les poussa vers la mer. Le vaisseau allait bon train quand un ouragan s'éleva. Une effroyable tempête se déchaîna. Les vagues emportèrent

le navire, le secouèrent, de ça de là, le plongèrent dans les abîmes de la mer et le fracassèrent enfin sur des récifs où il fut mis en miettes. Tous les passagers se noyèrent : seul Silian, qui avait réussi à saisir une planche, se sauva. Il aborda plus mort que vif et s'écroula sur sa planche.

Silian resta longtemps couché sur le rivage : il lui semblait toujours être emporté par les vagues. Après quelque temps, il reprit ses sens et erra sur cette terre inconnue. Il marcha longtemps et parvint à la mer. Ayant pris une autre direction, il aboutit encore à la mer. Alors Silian se rendit compte que les vagues l'avaient jeté sur une île. Il se mit à la recherche d'un village ou d'une ville, mais la nuit le surprit près d'une grotte. Il y avait, tout près, une source et un buisson de ronces. Silian mangea des mûres, but l'eau de la source et se coucha dans la grotte. Mais comment un homme peut-il bien dormir sur une terre étrangère, dans une caverne obscure ?

C'est dire que Silian ne ferma pas l'œil de la nuit.

Il cherchait, en réfléchissant, à répondre à de multiples questions. Où était-il arrivé ? Qu'était donc cette île ? Pourquoi n'y voyait-on pas âme qui vive ? Pourquoi n'entendait-on pas aboyer les chiens et chanter les coqs ? Silian se mit à pleurer :

— Oh ! ma maman ! ma pauvre maman ! et toi, mon petit Velko ! et toi, ma femme ! et toi, ma sœur ! Que faites-vous en ce moment ? Peut-être me pleurez-vous, peut-être avez-vous de la peine que je ne sois enfin chez vous ? Comme j'ai grand deuil en pensant à vous ! Pourquoi ne vous ai-je pas écoutés ? Pourquoi ne pas être resté travailler aux champs au lieu d'entreprendre ce funeste pèlerinage ? Tu avais bien besoin, imbécile, que les gens t'honorent comme un saint ! Me sera-t-il donc donné de revoir mon village natal de Koniar ? Et toi, mon père, et toi, ma maman, et toi, mon petit Velko, et toi, ma femme, et toi, ma sœur ! Comment sortir d'ici, puisque la mer entoure l'île de toutes parts ? Où que je porte mes regards, je n'aperçois que de l'eau et encore de l'eau !

Ainsi Silian se rongea jusqu'à l'aube, tant que le sommeil n'eut pas raison de lui ; quand il se réveilla, le soleil brillait déjà. Silian se mit à la recherche de vivants. Il escalada une montagne, regarda de tous côtés et aperçut un champ entre la montagne et un tertre. Il s'y dirigea et un homme et une femme qui fauchaient lui apparurent. Il alla vers eux en pensant : « Si ce sont des Bulgares, nous nous comprendrons. Mais comment des Bulgares auraient-ils pu échouer dans cette île au milieu de la mer ? Et si ce sont des Turcs ou des Grecs, comment me faire comprendre, puisque j'ignore leur langue ? »

Donc Silian s'en fut trouver l'homme et la femme, s'inclina devant

eux sans mot dire, car il ne savait qui ils étaient. À sa vue, les autres cessèrent de faucher et lui dirent en bulgare :

— Alors quoi, frère Silian ? Tu nous salues sans dire mot. La peur t'aurait-elle rendu muet ou qu'y a-t-il ?

— J'avais l'intention de vous dire bonjour, répondit Silian, mais j'ignorais que vous parliez ma langue maternelle, et voici que vous savez même mon nom ! Je vous vois pour la première fois et ne puis imaginer comment vous avez su qui j'étais.

— Le vent, lui répondit le mari, le vent, Silian, t'a conduit sur notre terre, une terre que jamais être humain n'avait foulée. S'il en est ainsi, nous te dirons pourquoi nous savons qui tu es, mais assieds-toi d'abord et mange un peu de pain et de fromage. Puis nous rentrerons tous ensemble à la maison et tu seras notre hôte. Alors nous te dirons pourquoi nous te connaissons.

Le soir venu, l'homme et la femme conduisirent chez eux Silian ; ils n'étaient pas encore entrés dans la cour que les petits enfants crièrent :

— Ah ! ah ! ah ! voici Silian de Koniar !

Silian fut bien étonné : « Qu'est-ce donc ? pensa-t-il. Est-ce un rêve ou suis-je éveillé ? Pourquoi ces enfants me connaissent-ils aussi ? Je ne les ai jamais vus de ma vie ! »

Silian entra dans la maison et tous les assistants le saluèrent en lui souhaitant la bienvenue. On se mit à table. On fêta Silian comme un hôte de marque, en lui offrant les meilleurs mets. Après le souper, des voisins arrivèrent. En voyant Silian ils lui dirent :

— Eh ! Silian ! quel bon vent t'a donc amené dans notre pays ?



— *Entre et repose-toi...*

Notre homme s'aperçut que tout le village le connaissait, et comme lui ne reconnaissait personne, il s'étonna encore plus. Alors le doyen s'assit auprès de lui et l'interrogea :

— Alors, Silian, raconte-moi comment va ton père Bojine ? Est-il toujours en bonne santé ? Et ta mère, comment va-t-elle ? Et ton petit Velko ? ta femme Néda ? ta sœur Bosilka ? Te querelles-tu toujours

avec ton père à cause de ton amour pour la boisson ou as-tu cessé de boire ?

— Je bois toujours, répondit Silian, et voilà pourquoi j'ai quitté mon père, ma mère, ma femme et mon fils. Bien sûr, le Malin m'a fourvoyé. Sans cette funeste ivrognerie, je ne serais pas où je suis. Mais comment me connaissez-vous donc, moi et mes parents ?

— Nous vivions dans ton village de Koniar quand tu n'étais pas encore né, répartit le vieillard. Maintenant nous allons encore à Koniar chaque printemps pour revenir à l'automne dans notre île. Nous avons vécu dans votre maison et nous savons un peu mieux que toi ce qui s'y passe. Nous connaissons par leurs noms tous les tiens et toute votre famille, aussi bien que tous les habitants du village.

Silian, bouche bée, ouvrait de grands yeux. « Mais qu'est-ce donc là ? pensait-il ; voici des inconnus, que je vois pour la première fois, qui connaissent mieux que moi l'état de nos affaires et toutes celles du village ? » Et il demanda au vieillard de lui expliquer cette énigme. Alors celui-ci parla :

— Au printemps, nous nous changeons en cigognes, nous nous envolons vers ton village et nous vivons sur les toits. De là, on voit tout ce qui se passe dans le village. Le soir, quand les gens se rassemblent à la veillée, nous entendons tout ce qu'ils se disent.

— Comment ? Vous vous changez en cigognes ? interrompit Silian, mais vous êtes pourtant, je le vois bien, des hommes !

— Oui, nous sommes des hommes, répondit le doyen, des hommes comme tout le monde, mais nous nous changeons en cigognes parce que nous avons été frappés, par nos pères, d'une terrible malédiction. J'étais alors tout enfant et je fréquentais les mauvais garçons. Nous faisons pleurer tout le village. Nous n'écoutions pas nos parents, nous polissonnions et faisons toute sorte de sottises. Tout le monde nous critiquait : on tâchait de nous persuader d'écouter les anciens, de ne pas faire de tapage et de n'offenser personne. On nous conseillait d'étudier, pour être utiles un jour aux autres. Mais nous n'écoutions personne et ne voulions rien savoir. Et voilà qu'un jour, dans notre village, apparut un vieillard inconnu. Nous le taquinâmes, le harcelâmes : il s'irrita et donna une taloche à l'un de nous. Alors nous le lapidâmes. Une pierre l'atteignit à la tête et il mourut. On l'enterra sous un platane. Tandis qu'on le descendait dans la fosse, le vieillard parla du fond de sa tombe. Il dit que tous ceux qui l'avaient lapidé seraient changés en cigognes : l'automne, ils s'envoleraient vers les pays étrangers et reviendraient au printemps. Il ajouta que dans cette terre d'exil, il y aurait deux sources : l'une avec de l'eau destinée aux cigognes et l'autre avec de l'eau pour les hommes. Ainsi, à la venue du

printemps, les hommes se baigneraient dans l'eau des cigognes et deviendraient des cigognes ; à leur retour, en automne, ils se baigneraient dans l'eau pour les hommes et retrouveraient leur forme humaine. Depuis, chaque printemps nous nous changeons en cigognes et nous nous envolons, au delà les mers, vers votre village. Nous revenons en automne et, après nous être baignés, nous redevenons des hommes.

— Mais, dis-moi, grand-père, comment pourrai-je revenir dans mon village natal ? demanda Silian au vieillard. Des navires abordent-ils ici ?

— Non, Silian, jamais. Les rivages de notre île sont abrupts et hérissés d'écueils. Si quelque vaisseau s'en approche, il se brise sur les rochers. Mais je te dirai comment tu pourras cependant revenir chez toi. Quand le moment viendra de nous envoler vers votre village, baigne-toi dans l'eau des cigognes : tu seras changé en cigogne et partiras avec nous. Mais remplis auparavant une bouteille d'eau destinée aux hommes, entoure-la d'une corde et porte-la au cou. À ton arrivée, lave-toi avec cette eau : tu redeviendras un homme et tu retrouveras tes proches.

Silian demeurait incrédule. Alors le vieillard le mena à la première source, s'y baigna et se changea en cigogne. Après avoir voleté çà et là, il plongea dans l'autre bassin et redevint un homme. Alors Silian crut qu'il pourrait revoir son village natal et éprouva une grande joie. Il supplia le vieillard :

— Envolons-nous tout de suite vers notre village !

— Non, Silian, c'est impossible. C'est l'hiver chez vous et tu sais que les cigognes sont des oiseaux très frileux : voilà pourquoi elles partent, l'automne, dans les pays chauds. Patiente un peu. Le moment venu, nous prendrons notre volée.

Silian vécut tout l'hiver dans l'île inconnue qui se trouve au delà de neuf mers. Mais il n'était déjà plus ce Silian qui n'écoutait ni père ni mère et refusait de travailler. Tout le jour il œuvrait avec ses voisins et ne buvait que de l'eau. Il attendait toujours avec impatience le moment de repartir.

Ce moment arriva enfin. Tous les habitants de l'île se baignèrent pour se changer en cigognes. Silian les imita. Après s'être attaché au cou une bouteille pleine d'eau destinée aux hommes, il prit son vol, avec les autres, vers le village de Koniar. Ils volèrent trois jours et trois nuits, se reposèrent et reprirent leur vol. Ils arrivèrent à Koniar. Silian revit son village natal et la maison paternelle. Il se réjouit et oublia la bouteille d'eau qu'il portait à son cou. Dans sa joie, il se précipita, tête baissée, sur la terre : la bouteille heurta une pierre et se brisa. Silian

n'avait plus rien pour se laver et resta une cigogne. Frappé de stupeur, il se mit à pleurer : mais il était trop clair qu'il n'y avait plus rien à faire : ce qui est tombé est perdu ! Silian reprit son vol, se posa sur le toit de sa maison, au bord du nid d'une vieille cigogne qui lui dit :

— C'est mon nid, Silian. Établis-toi là-bas, sur une autre maison !

Silian vole sur le toit de la maison voisine et regarde d'en haut dans sa cour. Il voit sa mère traire la vache, sa jeune femme Nédá s'occuper des brebis, sa sœur Bosilka allumer le feu et préparer le dîner. Tous les siens travaillent, comme dans le vieux temps, et lui, Silian, ne fait rien ! Il se sentit attiré par ses proches et voulut se rapprocher d'eux : il descendit donc dans la cour qu'il arpenta au milieu des jeunes agneaux. Alors son jeune fils Velko sortit en courant de la maison, l'aperçut et cria à sa mère :

— Maman, maman, la cigogne veut faire du mal à mes agneaux !

— Alors, chasse-la, petit, lui dit-elle.

Velko ramassa une pierre et atteignit si bien Silian la cigogne à la tête qu'il le tua à demi. La tête de la pauvre cigogne lui tournait : elle essayait de s'envoler, mais sans y réussir. Et Velko la saisit par les pattes en criant encore à sa mère :

— Maman, maman, j'ai attrapé la cigogne ! Je vais lui mettre une corde à la patte et je jouerai avec elle !

— Non, mon enfant, dit la mère. Laisse-la partir : la cigogne ne fait pas de mal aux gens : elle ne fait que du bien.

Velko écouta sa mère et lâcha la cigogne. Silian s'envola et se posa de nouveau sur le toit. Quelques jours après, il s'y construisit un nid et vécut près de sa famille.

Un jour, son père Bojine alla labourer et emmena son petit-fils pour guider les bœufs. Silian la cigogne étendit ses ailes, vola près d'eux dans le champ et se posa tout près de son jeune fils. Il suivait le soc qui ouvrait la terre. Son fils l'aperçu et cria :

— Grand-père, grand-père, c'est notre cigogne !

— Laisse-la faire, petit, elle ne nous gêne pas !

Ils labourèrent longtemps et le petit Velko cria encore :

— Regarde, grand-père, la cigogne nous suit toujours !

— Laisse-la tranquille, petit, et mène les bœufs un peu plus vite : la nuit va venir.

Mais Velko se retournait toujours pour regarder la cigogne et le vieux se fâcha :

— Qu'as-tu donc à baguenauder ainsi, moutard ? Est-ce pour cela que je t'ai emmené ?

Bojine, qui était furieux, fit un geste de son long aiguillon dont il se servait pour piquer les bœufs, afin de chasser la cigogne, mais l'atteignit sans le vouloir et lui brisa une patte, Silian la cigogne s'envola sur la maison, atteignit le toit, et sur sa patte valide, l'autre repliée, pleura de douleur.

Le soir tous les membres de la famille revinrent dîner près du feu. Silian, sur son nid, écoutait leurs propos : alors le petit Velko dit à sa mère :

— Maman, aujourd'hui la cigogne nous a accompagnés au labour et grand-père lui a donné un coup de bâton : il a dû lui casser la patte.

— C'est ta faute, Velko, intervint le grand-père. Pourquoi la regardais-tu tout le temps en négligeant les bœufs ? J'ai pitié de la pauvre bête. J'ai eu un geste de colère et l'ai blessée sans le faire exprès.

— Tu aurais mieux fait de me battre et de laisser tranquille la cigogne, repartit Velko.

Et Silian, assis sur son nid, entendait tout et pleurait.

Un autre jour, sa sœur Bosilka, assise dans la cour, enfilait un collier de petites monnaies. Elle en enfila beaucoup et alla boire de l'eau dans la maison, en laissant le collier sur un petit tapis. Alors Silian descendit, prit dans son bec le collier et l'emporta dans son nid sur le toit.

Un peu plus tard, sa femme étendit dans la cour une natte, s'assit dessus et commença à coudre sa chemise de veuve brodée de fil noir : tout en cousant, elle pleurait et disait :

— Je ne regretterais pas tant Silian s'il était mort ici ou si je savais où est sa tombe. Mais le pauvre a péri en mer, quand il est parti pour ce maudit pèlerinage.

Néda pleure et Silian l'entend en versant des larmes. Comme elle était partie chercher quelque chose, Silian descendit sur la natte, et prit dans son bec un écheveau de fil qu'il cacha dans son nid.

Un mois après, la sœur de Silian, Bosilka, se maria. Les parents vinrent avec le fiancé, les cornemuseux préludèrent, les invités organisèrent des rondes et on dansa sans ménager ses jambes ! Silian, sur le toit avec sa patte cassée, regardait et pensait ; « Ah ! que j'aurais plaisir à danser dans la ronde ! »

Les parents entrèrent se réjouir à la maison, mais Néda prit par la main son petit Velko pour pleurer avec lui dans le hangar son mari

disparu. Silian l'entendait du toit et son cœur se brisait de douleur.

Revint la saison où les cigognes partent dans les pays chauds. Elles se rassemblèrent toutes au bord de la rivière, après un grand banquet de grenouilles, et s'envolèrent. Leur voyage dura trois jours et trois nuits, puis encore trois jours et trois nuits. Elles arrivèrent dans leur île. Silian passa encore là-bas cinq mois jusqu'au printemps, avant que les cigognes pussent revenir à Koniar. Une nouvelle fois il remplit une bouteille de l'eau destinée aux hommes, se l'attacha bien solidement et reprit son vol, avec les autres cigognes, vers le village natal. Après avoir longtemps voyagé, elles arrivèrent à Koniar. Silian descendit dans la cour de son père, alla tout droit au hangar, se lava avec l'eau des hommes et redevint le Silian de jadis, le mari de Néda, le père de Velko. Sorti du hangar, il traversa à grands pas la cour pour entrer chez lui. La chienne, qui s'appelait Lisa, le vit, ne le reconnut pas et aboya :

— Qu'est-ce donc, petite Lisa, ne reconnais-tu pas ton maître ?

Quand les siens entendirent sa voix, ils sortirent tous pour l'embrasser. Quelle joie ce fut ! Impossible à imaginer ! Silian avait pris dans ses bras son petit Velko et n'en finissait pas de l'embrasser et de le câliner : il avait bien oublié que celui-ci, au dernier printemps, l'avait frappé à la tête ! Papa Bojine avait débouché le raki pour fêter son fils, mais Silian refusa de boire et dit.

— J'ai trop eu à pâtir de cette maudite ivrognerie et de ma désobéissance à mon père et à ma mère. Quand j'étais accablé de chagrin, je me suis juré de ne boire ni vin, ni eau-de-vie et de rester à la maison en travaillant pour vivre. Tu as dit vrai, père : Qui ne travaille pas n'a pas le droit de manger !

Lorsque le père entendit ces mots, il fut bien heureux, tua son mouton le plus gras et invita ses voisins. Tous mangèrent, burent et prièrent Silian de leur narrer ses aventures en leur précisant où il avait été et ce qu'il avait vu. Silian leur en fit le récit complet, du début à la fin, mais personne ne crut qu'il avait été changé en cigogne. Alors il monta sur le toit et retira du nid le collier de monnaies et l'écheveau de fil noir qu'il leur montra. Puis il leur raconta comment son père l'avait frappé avec son bâton et lui avait cassé la jambe. Alors tous le crurent et firent serment de respecter les cigognes.



Les trois frères et la pomme d'or



U temps jadis vivait un vieillard qui avait trois fils. Pendant sa jeunesse, il avait planté dans sa cour un pommier : chaque année, la nuit de la Saint-Pierre, une pomme y poussait : ce n'était pas un fruit ordinaire, mais une pomme d'or. Et chaque année, dès qu'elle brillait à la plus haute branche, un monstre, un dragon ailé, venant Dieu sait d'où, fondait sur l'arbre dans un fracas de tonnerre, cueillait le fruit d'or et l'emportait dans les ténèbres on ne sait où.

Le vieillard était bien affligé. Il contempla un jour le pommier et dit à ses fils :

— Depuis que je suis né, je n'ai jamais réussi à goûter une bouchée de la pomme d'or. Monstre maudit ! Ne réussirez-vous pas à conserver le fruit d'or ?

— Père, répondit l'aîné, quand donc brillera la pomme d'or sur la plus haute branche du pommier ?

— Aujourd'hui, mon fils, cette nuit, quand les coqs chanteront.

— Donne-moi ton arc et ton carquois rempli de flèches : je tuerai le monstre.

— Tiens, fit le père. Mais je doute que tu réussisses à préserver le fruit d'or : tu t'endormiras dès qu'il poussera.

Le fils prit le vieil arc de son père, banda la corde et s'allongea sous les branches, sans perdre des yeux le faîte de l'arbre. Il faisait noir comme dans un four. Et voilà qu'au premier cri des coqs, sur la plus haute branche de l'arbre, s'alluma une petite étoile qui ressemblait, à s'y méprendre, à un grain brillant.

« Ce doit être, pensa-t-il, la pomme d'or qui se forme. Attendons un peu qu'elle grossisse ! » De fait, le fruit grandissait et grossissait à vue d'œil : mais à peine les coqs eurent-ils jeté leur premier cri que le vent du sommeil se leva. L'aîné branla du chef, laissa choir son arc et tomba dans un profond sommeil. Alors, avec un fracas de tonnerre, le monstrueux dragon ailé arriva en volant et emporta le fruit d'or.

L'année suivante, le temps vint où la pomme d'or allait pousser sur le pommier. Le puîné vint trouver son père et lui dit :

— Père, cette nuit, c'est moi qui monterai la garde près de la pomme d'or. Donne-moi ton arc et tes flèches.

— Les voici, dit le père, mais je doute que tu réussisses. Le vent du sommeil te fermera les yeux, à toi aussi.

La nuit vint. Le puîné banda la corde de l'arc et marcha de long en large sous le pommier, pour ne pas dormir. Le dragon ailé monstrueux l'aperçut de loin et dépêcha le vent du sommeil : celui-ci souffla au visage du jeune homme, qui se mit à bâiller, lâcha l'arc et roula sous le pommier. La pomme d'or n'avait pas encore fait son apparition sur la plus haute branche qu'il s'endormait d'un profond sommeil.

La troisième année, le cadet garda la pomme. Mais c'était un gaillard entendu : il ne se coucha pas sous l'arbre et ne se promena pas non plus à grands pas, mais grimpa dans le pommier et se cacha au plus épais du feuillage. Et voici qu'à minuit la pomme se forma sur la plus haute branche et grossit rapidement : quand elle eut atteint la taille d'un œuf, elle éclaira toute la cour. Les coqs jetèrent leurs premiers cris. Le monstrueux dragon ailé arrivait dans un fracas de tonnerre. Il regarda de loin et ne vit personne.

« Allons ! pensa-t-il, cette année il semble qu'il n'y ait pas de gardien ! » et il ne déchaîna pas le vent du sommeil.

Mais le cadet, dissimulé dans le feuillage, tenait son arc prêt. Quand le dragon ailé dirigea son vol vers le pommier, la gueule ouverte, prêt à saisir le fruit d'or, le cadet lâcha la corde de l'arc, la flèche partit et transperça la langue du monstre. Il poussa un cri effroyable, fit demi-tour et s'enfuit plein de rage : il n'avait pas réussi cette fois à cueillir la pomme d'or ! Alors le cadet grimpa au faîte de l'arbre, tendit la main, cueillit la pomme et l'apporta à son père. Celui-ci la prit :

— Mon fils, dit-il, tu seras un jour quelqu'un !

Le lendemain, le fils se leva de bonne heure et dit à son père :

— Père, pour blesser le monstre, je l'ai blessé : mais je ne l'ai pas tué. Je vais partir l'achever avec ma massue de cornouiller, sinon il reviendra l'an prochain nous voler une autre pomme.

— Va, mon fils, mais comment trouveras-tu le monstre ?

— Je le découvrirai sans peine, en suivant les traces de sang : où il est passé en volant doivent se trouver par terre des gouttes de sang, puisque je lui ai transpercé la langue.

— Nous irons avec toi, dirent les aînés au cadet.

— Venez si vous voulez : à trois la tâche sera plus facile.

Les frères partirent et suivirent les traces de sang. Après avoir longtemps marché, ils parvinrent à un puits profond : les gouttes de sang s'arrêtaient là.

— Frères, dit le cadet, le monstrueux dragon ailé est là, dans le puits. Qui veut descendre l'achever ?

— Moi, répondit l'aîné, mais comment me descendrez-vous ?

— Ce ne sera pas difficile. Nous déroulerons la corde que nous avons amenée de la maison, t'en ceindrons les reins et te descendrons. Quand tu auras atteint le fond, tu te mettras à la recherche du monstre blessé. Si tu te trouves en danger, agite la corde et nous te remonterons.

L'aîné commença la descente. Mais à peine fut-il arrivé au milieu du puits qu'il se mit à trembler de peur et tira sur la corde. Ses frères le remontèrent vivement. La même aventure arriva au puîné. Alors le cadet saisit sa massue de cornouiller et cria :

— Descendez-moi dans le puits !

Ses frères le ceignirent de la corde et le firent descendre. Arrivé au fond du puits, il aperçut un escalier tournant qui s'enfonçait profondément sous terre. Il détacha la corde, et descendit les marches. Après un long trajet, il finit par apercevoir devant lui une lumière. Il vit alors un magnifique parc verdoyant, entouré d'une grille de fer, et, au milieu du parc, un palais de pierre blanche. Il découvrit encore, assise sous un des arbres, une jeune fille, belle comme le jour, qui jouait avec une pomme d'or : elle la lançait en l'air, puis la recevait. Le cadet reconnut la pomme : c'était celle qui poussait chez eux, sur le pommier de son père.

— Qui es-tu ? demanda-t-il à la jeune fille.

— Je suis une esclave du monstre, dit-elle en lâchant la pomme.

Mais hâte-toi de faire demi-tour et de t'enfuir d'ici. Si le dragon ailé te trouve en ces lieux, il ne fera de toi qu'une bouchée.

— Mais où est-il ?

— Il est parti dans une de ses terres de la vallée guérir sa blessure : il est féroce, très féroce maintenant !

— Veux-tu que je te fasse sortir d'ici et que je te ramène en haut, à la lumière du jour ?

— Oui, mais je n'ose partir avec toi. Si le dragon me rejoint, ce sera notre perte à tous deux.

— Ne crains rien !

Le cadet la rassura, poussa de l'épaule la porte de l'enclos qui s'ouvrit. Alors il fit sortir la belle du parc et ils montèrent l'escalier. Arrivés au fond du puits, il lui dit :

— Je vais te nouer cette corde autour des reins : mes deux frères aînés qui m'attendent en haut te hâleront. Renvoie ensuite la corde et ils me ramèneront à mon tour. Je te conduirai chez mon père, je t'épouserai et nous vivrons heureux ! Acceptes-tu ?

— J'accepte, répondit la jeune fille. Puis elle retira une bague de son doigt et la lui donna :

— C'est un anneau magique : il fait des miracles. Il te suffira de le regarder si tu désires quelque chose de bien et ton vœu sera exaucé. Prends-le et attends ici. Mais si tes frères refusent de te ramener au jour, tu t'enfonceras encore plus profondément sous terre : alors tu verras une clairière où paissent deux moutons, un blanc et un noir. Mais prends bien garde de ne pas te tromper ! Sautte sur le mouton blanc et il te ramènera à la lumière du jour. Si tu te trompes et que tu enfourches le noir, tu t'enfonceras jusqu'à la terre de la vallée perdue.

Le garçon serra la bague, ceignit la jeune fille de la corde qu'il secoua. Ses frères la tirèrent en haut du puits, firent sortir la belle et poussèrent un cri d'admiration :

— Ah ! qu'elle est belle !

— Cette jeune fille sera à moi, déclara l'aîné : je suis le premier de la famille !

— Non, cria le puîné, elle sera à moi !

Ils disputèrent pour savoir à qui appartiendrait la belle et oublièrent le cadet au fond du puits. Ils se battirent et se prirent à la gorge :

— Arrêtez, cria la jeune fille. Écoutez ce que je vais vous dire. Je prendrai pour époux celui de vous qui me donnera une robe de noces

pouvant tenir dans une coquille de noix !

Les frères se séparèrent.

— Et maintenant, continua-t-elle, remonte votre frère cadet.

L'aîné fit un geste de dénégation :

— Il ferait beau voir cela ! s'exclama-t-il. Si nous le retirons du puits, il voudra se marier avec toi. Non, qu'il reste où il est !

À peine eut-il dit ces mots que le cadet s'enfonça de plus en plus, jusqu'à la clairière. Au milieu paissaient deux moutons, l'un blanc et l'autre noir. Ils se tenaient côte à côte, tout près l'un de l'autre. Le cadet aurait voulu bondir sur le mouton blanc et il sauta très haut, mais le manqua et retomba à califourchon sur le noir. Celui-ci secoua la tête, fonça vers les profondeurs, en emportant le jeune homme vers la terre de la vallée. Arrivé là, notre héros sauta à terre et regarda autour de lui. Pas âme qui vive ! Il erra de côté et d'autre, arriva à une ville et frappa à la première porte. Il entendit, à l'intérieur, la voix d'une vieille femme :

— Qui est là ?

— Un hôte qui vient du monde éclairé par la lumière du jour.

La porte grinça et une femme à cheveux gris, avec un bandeau noir sur la tête, se montra :

— Entre et repose-toi, lui dit-elle. Je vais te préparer des beignets et tu mangeras.

L'hôte s'étendit sur le plancher, après avoir placé un coussin sous sa tête, tandis que la vieille pétrissait la pâte. Elle saupoudrait de farine les hannetons et y mêlait ses larmes en guise d'eau.

— Qu'as-tu donc, ma pauvre femme ? lui demanda le cadet. Pourquoi mêles-tu tes larmes à la farine en guise d'eau ? N'avez-vous pas de sources ?

— Mais si, hélas ! nous avons dans la ville une grande fontaine. Mais voilà le malheur ! Un dragon ailé monstrueux erre sur notre pays et dévore les gens tout vivants. Il ne permet à personne d'aller chercher une cruche d'eau, à moins qu'on ne lui amène un enfant. J'avais, mon fils, six garçons comme toi et une fille. Si pénible que ce fût, j'ai dû livrer au monstre mes fils en échange de six cruches d'eau. Aujourd'hui, je lui ai donné mon dernier enfant, ma fille. Mon cœur se brise et je pleure : voilà pourquoi je mêle mes larmes à la pâte de la farine.

— Où est la fontaine ? demanda notre homme, en se levant.

— Au milieu de la ville. Tu la trouveras facilement : elle est

ombragée par un arbre centenaire qui étend ses branches au-dessus d'elle : celles-ci portent aussi un nid d'aigle.

L'hôte assura sur son épaule sa massue de cornouiller, sortit de la maison de la mère infortunée et suivit les rues. Elles étaient absolument vides et on ne voyait nulle part âme qui vive. Le cadet trouva la fontaine, près de laquelle se tenait la fille de la femme à cheveux gris : elle était assise sur une pierre et tremblait de frayeur, en attendant la venue du dragon ailé.

— Ne crains rien, fillette, lui dit le cadet, en lui caressant la tête. Je suis venu te sauver du monstre. Range-toi de côté et attends ce qui va se passer.

Le brave garçon prit en mains sa massue de cornouiller et attendit. Soudain il perçut un terrible grondement de tonnerre et, dans le lointain, se dessina la forme du dragon ailé qui volait au-dessus des maisons de la ville. Le gars le reconnut dès qu'il le vit : « C'est bien celui, pensa-t-il, qui a cueilli les fruits du pommier de mon père. Allons ! Il va tâter de ma massue de cornouiller ! »

Le dragon ailé s'approcha en volant, la gueule ouverte, et le cadet de le frapper de sa massue de cornouiller. Il le frappa tant et si bien qu'il le tua. Mais, tandis qu'il l'achevait, il sentit ses forces l'abandonner et dit à la petite :

— Va chez toi chercher ta mère, tandis que je m'étendrai un peu ici au frais, pour faire un petit somme et reprendre haleine !

La petite fille qui avait été sauvée courut chez elle tandis que notre ami s'allongeait sous l'arbre et s'assoupissait. Mais il n'avait pas encore fermé l'œil qu'il entendit, au-dessus de lui, des cris d'oiseau. Il se releva, regarda en l'air et que vit-il ? Un serpent à trois têtes rampait vers le nid d'aigle et les aiglons criaient de frayeur. Le gaillard, sans plus réfléchir, grimpa dans l'arbre, brandit sa massue de cornouiller et en frappa le serpent qui s'effondra. Juste à ce moment l'aigle rentrait : elle vit un homme penché sur son nid et se précipitait pour lui crever les yeux quand les aiglons intervinrent :

— Arrête, petite mère, piaillèrent-ils encore plus fort qu'auparavant, cet homme nous a sauvé la vie et tu voudrais le tuer !

L'aigle s'apaisa, reprit sa place sur son nid, regarda le garçon et dit :

— Tu as sauvé mes petits du serpent à trois têtes. Dis-moi comment je pourrai m'acquitter envers toi ?

— Emporte-moi à la lumière du jour, je ne te demande rien de plus.

— Soit, je t'emmènerai : mais toi, prépare-moi neuf fournées de pain, neuf vaches stériles, neuf cruches d'eau. Mets le tout dans un coffre de fer, car la route est longue et il me faudra beaucoup de pain, beaucoup d'eau et beaucoup de viande. Quand je crierai : « ha ! », tu me donneras de la viande, et quand je crierai « pi », tu me donneras de l'eau.

Le cadet revint trouver la femme à cheveux gris : elle était toute joyeuse. Il lui dit ce que lui demandait l'aigle pour le ramener au monde de la lumière.

— Ce ne sera pas impossible à réaliser, répondit-elle.

Elle s'en fut trouver des forgerons et leur commanda un coffre d'acier avec un anneau sur le couvercle ; puis elle rendit visite aux bouchers et leur fit tuer neuf vaches stériles. Elle prépara elle-même la pâte de neuf fournées de pain et sa fille remplit neuf grandes cruches d'eau. Quand tout fut prêt, le garçon prit congé de son hôtesse et de sa fille, s'assit dans le coffre et dit à l'aigle :

— Prends ton vol !

L'aigle saisit fortement l'anneau dans ses serres et s'envola. Après avoir volé une heure, il cria « ha ». Le cadet ouvrit le coffre et donna un morceau de viande à l'oiseau. Puis l'aigle cria « pi » et il lui donna de l'eau dans une tasse. Il se coupa une tranche de pain.

L'aigle volait, volait, emportait le garçon toujours plus haut vers le monde de la lumière. Ils montèrent ainsi en volant neuf jours et neuf nuits. L'aigle se fatiguait et demandait de plus en plus souvent de la viande et de l'eau. Le dixième jour, la viande manqua. « Ha » cria l'aigle. Le cadet se demanda si l'oiseau allait lâcher le coffre et se tourmenta. Alors, sans penser plus loin, il prit son couteau et se trancha un morceau de chair au talon qu'il tendit à l'aigle. Mais celui-ci, flairant que c'était de la chair humaine, ne le mangea pas et le garda sous sa langue. Peu après il réclama encore de la viande et le garçon lui donna un morceau de son autre talon. Enfin le dixième jour, l'aigle ramena le jeune homme à la lumière du jour. Il sortit la tête du coffre, regarda autour de lui et cria :

— Voici la maison de mon père et voici le pommier qui donne des fruits d'or !

— Adieu, lui dit l'aigle. Va retrouver ton père et qu'il se réjouisse.

Le garçon sortit du coffre, voulut courir vers sa maison, mais ne put faire un pas :

— Pourquoi ne peux-tu pas marcher ? Qu'as-tu donc ? lui demanda l'aigle.

Alors le jeune homme lui avoua que les pieds lui faisaient mal parce qu'il s'était coupé un morceau de chair à chaque talon. L'aigle sourit, lui rendit les deux morceaux de chair et lui dit :

— Quand tu me les as donnés, je me suis douté que ce n'était pas du bœuf et les ai gardés sous ma langue. Je ne mange pas de chair humaine.

Le cadet remit les deux bouts à ses talons : la blessure guérit aussitôt et il put marcher. Se retournant vers l'aigle, il lui fit un profond salut en disant : « Je te suis bien reconnaissant. » L'aigle ouvrit ses ailes, les agita en signe d'adieu, s'envola et le jeune homme se dirigea vers la maison paternelle. Et il aperçut, sous le pommier, ses deux frères bien contristés : ils se creusaient la tête, sans arriver à trouver à la jeune fille la robe magique qui tenait dans une coquille de noix. Quand la belle vit venir le troisième frère, elle battit des mains et cria :

— Je veux ma robe magique !

Alors le cadet se souvint de la bague qu'elle lui avait donnée, la regarda et souhaita d'avoir la robe merveilleuse. Soudain, venant on ne sait d'où, une noix roula à ses pieds. La jeune fille s'approcha, la prit, la brisa et retira de ses coquilles une parure de noces complète. Alors les deux aînés s'inclinèrent devant leur cadet :

— Il n'y a vraiment rien à faire : cette jeune fille est à toi ! Dès lors faisons une belle noce !

Et ils s'en furent inviter parents et amis. Pendant le banquet, le vieux père fit don à sa bru de la pomme d'or que son fils avait ravie au monstre.



Simplet et la fille du tsar



N tsar, jadis, avait une fille à laquelle il devait acheter chaque jour des chaussures : en achetait-il aujourd'hui, demain elles étaient éculées. Le tsar voyait là un fait étrange, car il ne pouvait concevoir comment sa fille parvenait à user tant de souliers. Il en vint à se demander si elle n'allait pas, toutes les nuits, quelque part. Il aurait fallu la faire suivre. Le tsar fit donc publier, dans tous ses états, qu'il donnerait sa fille à qui lui apprendrait où elle allait chaque nuit : mais si quelqu'un cherchait à la suivre et échouait dans son entreprise, il lui ferait trancher la tête.

Beaucoup d'aventureux jeunes gens tentèrent leur chance. Un de ces audacieux resta planté à la porte de la chambre de la jeune fille, en faisant bonne garde, mais il succomba au sommeil et n'eut rien le lendemain à dire au tsar qui le fit décapiter. Vingt-neuf autres surveillèrent la belle, l'un après l'autre, sans parvenir à savoir où elle se rendait et pourquoi elle usait ses chaussures.

Or, que se passait-il en réalité ? Un dragon aimait la jeune fille : il venait chez elle après minuit, quand les gardiens s'étaient endormis. Il éclairait la porte de son appartement, frappait, et la fille du tsar lui ouvrait ; alors, il la prenait par la main, la conduisait chez lui et folâtrait avec elle jusqu'à l'aube. Puis il la ramenait au palais, prenait congé d'elle et disparaissait.

Le jour où on décapita les vingt-neuf gardes, un homme tout simple, qu'on nommait Simplet, vint trouver le tsar et lui dit :

— Mon Seigneur et maître, que me donneras-tu si j'arrive à savoir où ta fille va chaque nuit, ce qu'elle fait et pourquoi elle use ses chaussures ?

— Alors, lui répondit le tsar, tu deviendras mon gendre et je te donnerai la moitié de mon royaume. Mais si tu échoues, je te ferai trancher la tête comme aux autres.

— Bien, dit l'autre, qu'il en soit ainsi !

Il partit se préparer. Le soir, il n'imita pas les autres gardiens, mais, devançant l'heure, chaussa des souliers de cuir, endossa un costume de voyage, se coucha à la porte de la fille du tsar, s'endormit et ronfla. Car il voulait se réveiller à minuit. Quand la belle le vit dormir déjà à sa porte, elle se moqua de lui :

— Ah ! nigaud que tu es, c'est bien à toi de vouloir me surveiller ! Si tu dors et si tu ronfles dès le soir, que sera-ce donc cette nuit ! Bien des braves jeunes gens qui étaient plus fins que toi ont tenté de me surprendre, et cela leur a coûté la tête. Et tu prétendrais, pauvre sot, venir à bout de moi !

Le garçon ne dormait pas encore tout à fait. Il entendit les propos de la jeune fille et se dit : « Bien ! nous allons voir si je suis, oui ou non, capable de te surprendre ! » La belle alla se coucher et Simplet en fit autant, et s'endormit.

Au milieu de la nuit, le dragon arriva et heurta la porte. La belle se leva et lui ouvrit. Il entra dans ses appartements, éclairés comme en plein jour. Le garçon sursauta, se réveilla, mais ne broncha pas et se tut. Alors le dragon dit à la jeune fille :

— Partons, il est temps !

Son amie se leva, mit une belle robe, des chaussures neuves et partit pour la maison du dragon. Quand ils sortirent des appartements du tsar, ils passèrent près de Simplet. Celui-ci ne fit qu'un bond et les suivit. Il marchait derrière eux de loin. Enfin le dragon et la jeune fille quittèrent le palais. Tout en marchant, le dragon tira de son pourpoint un bouquet de fleurs d'or qu'il lança à la belle : celle-ci le lui renvoya et ils jouèrent ensemble, tout en marchant. Il lui lançait les fleurs, elle les recevait et les lui renvoyait. Ils arrivèrent ainsi, en batifolant, à un grand arbre. Simplet se rapprocha davantage et se cacha derrière le tronc, tandis qu'ils continuaient leur jeu. Soudain le bouquet de fleurs d'or dévia et tomba à côté : le garçon le ramassa et le mit dans sa poche. Le dragon et la jeune fille cherchèrent les fleurs d'or, tout en devisant :

— Je t'ai lancé les fleurs, dit le dragon, ne les cache pas et ne te joue pas de moi en essayant de me tromper !

— Je n'ai pas vu, lui répondit-elle, que tu me les aies lancées. Donc tu dois les avoir. Tu vois bien toi-même que je ne les ai pas !

— Enfin, conclut l'autre, puisqu'il en est ainsi, continuons !

Ils se mirent en route. En quittant l'arbre, Simplet en détacha un morceau d'écorce avec une hachette, pour avoir une preuve à montrer au tsar. La fille entendit le bruit qu'il fit en frappant et dit au dragon :

— Qui peut donc cogner sur un arbre à une heure aussi tardive ?

— N'aie pas peur, il n'y a personne ici. Tu as simplement cru entendre quelque chose. Allons ! marchons ! ne crains rien ! ne suis-je pas avec toi ?

Ils continuèrent jusqu'à une rivière qu'ils passèrent sur un pont. Simplet se glissa sous le pont et frappa une pierre avec un petit marteau pour en garder un morceau comme preuve. La jeune fille se retourna en disant :

— Qu'est-ce donc ? Qui frappe encore ? Peut-être sommes-nous suivis ?

— Ce n'est rien, fit le dragon. Qu'on frappe si on veut ! Ne suis-je pas avec toi ? Tu n'as rien à redouter : n'aie pas peur !

Ils reprirent encore leur route jusqu'à une rivière, large et profonde, et sans pont pour la franchir. Le dragon prit dans ses bras la jeune fille, la jucha sur son épaule et s'envola sur l'autre rive. Tant qu'ils avaient marché jusqu'à la rivière, le dragon éclairait la route de temps à autre et Simplet les voyait : maintenant il les avait perdus de vue. Parvenu à la rivière, il la jugea large et profonde et comprit qu'il perdait son temps à y chercher un gué. Il suivit donc la berge, en quête d'un pont, et ne trouva rien. Il erra quelque temps au hasard, tâchant de traverser le cours d'eau, quand il aperçut deux êtres étranges qui se disputaient une poêle en cuivre, un bonnet de mouton et un bâtonnet d'argent. Ce n'étaient pas des hommes, mais des démons qui avaient pris la forme humaine. Simplet vint à eux et leur demanda :

— Eh ! braves gens ! Pourquoi vous disputez-vous ? N'êtes-vous pas frères ?

— Nous n'arrivons pas à faire un partage, lui dirent-ils, et voilà pourquoi nous sommes en contestation. Et personne ne saurait trancher notre querelle.

Puis l'un raconta que la poêle, le bonnet et le petit bâton lui venaient de son père, et que l'autre les lui refusait. Le second prétendit

tenir ces objets de son grand-père et déclara qu'il ne les céderait point. Alors Simplet leur demanda :

— Ces objets vous sont-ils si nécessaires que vous ne puissiez vous les partager ? Que voulez-vous donc en faire ?

— Ce que nous voulons en faire ? Nous en servir pour passer la rivière à pied sec !

C'est bien ce qu'il fallait aussi à Simplet. Il demanda aux diables comment ils comptaient réaliser cet exploit :

— Tu vois cette poêle, lui dit le second des démons. Il suffit de s'y asseoir, de frapper avec le bâtonnet d'argent et, en un clin d'œil, on traverse n'importe quelle rivière, aussi bien qu'en bateau. Celui qui met le bonnet est invisible.

Simplet se réjouit fort de la rencontre et imagina de tirer parti de leur dispute :

— Donnez-moi, leur dit-il, la poêle, le bonnet et le bâtonnet : je vous les partagerai en toute équité.

Les diables lui remirent leur héritage. Simplet entra dans la poêle, la frappa du bâtonnet, mit le bonnet et, devenu invisible, se trouva transporté en un clin d'œil de l'autre côté. Arrivé à destination, il conserva le bâtonnet et la poêle pour le cas où il en aurait encore besoin.

Mais, pendant tout ce temps, le dragon et la fille du tsar avaient fait un bon bout de chemin et Simplet aurait perdu leur trace si, par chance, le dragon n'avait éclairé la route de temps à autre, ce qui permit à notre homme de les rejoindre. Tandis qu'ils allaient, les deux amis continuaient à deviser. Ils parvinrent ainsi à la demeure du dragon, entrèrent dans une chambre et se reposèrent. Simplet atteignit, lui aussi, la maison du dragon, aperçut la porte entr'ouverte, enfila le bonnet magique et devint invisible. À l'intérieur, il se dissimula derrière la porte. La fille du tsar et le dragon, après s'être assis et reposés, voulurent reprendre leur jeu. Le dragon tira de sa ceinture une pomme d'or et la lança à la jeune fille. Et ils se mirent à jouer en se renvoyant la balle. Mais comme le dragon l'avait lancée à la belle, celle-ci la laissa échapper et la pomme roula jusqu'à la porte, près de Simplet qui se pencha, la saisit et la mit dans sa poche. Les deux jeunes gens se demandaient où la pomme était passée. Ils la cherchèrent en vain et recommencèrent à se disputer :

— C'est à toi, dit la belle au dragon, que j'ai lancé la pomme. Pourquoi la caches-tu ? Tu l'as !

— Je te l'ai renvoyée, répartit l'autre. Regarde si elle n'a pas roulé

quelque part de ton côté.

La fille du tsar chercha partout et conclut :

— Je ne l'ai pas. Vois de ton côté si tu ne l'as pas.

Le dragon le nia. Tous deux étaient bien surpris.

Où était passée la pomme ? Leurs recherches furent vaines. Alors la belle dit au dragon :

— Il est temps que tu me reconduises chez moi : bientôt les coqs chanteront !

— Alors, partons, dit-il. Debout !

Ils reprirent, suivis de Simplet, le chemin du retour et arrivèrent à la grande rivière. Le dragon la franchit d'un bond et Simplet en fit autant, grâce à sa poêle. Puis ils retrouvèrent l'autre rivière, la passèrent sur le pont et arrivèrent au grand arbre. Alors Simplet les quitta et se hâta de courir devant eux : il voulait en effet s'étendre devant le seuil des appartements princiers et feindre le sommeil : ainsi le dragon et sa belle ignoreraient qu'il les avait suivis et qu'il savait où ils étaient allés et ce qu'ils avaient fait. Il avait eu tout juste le temps de s'allonger quand le dragon et la jeune fille arrivèrent. Ils le virent dormir, où ils l'avaient vu la veille au soir et entrèrent dans les appartements de la princesse. À peine le dragon eut-il frappé à la porte que la lumière s'alluma. Peu après, le dragon prit congé de son amie : celle-ci alla se coucher et il en fit autant.

Le lendemain, au réveil, le tsar, examinant les chaussures de sa fille qui étaient encore éculées, lui demanda :

— Eh bien ! fillette ! dis-moi où tu es allée la nuit dernière ? Pourquoi as-tu encore usé tes chaussures ?

— Je ne suis allée nulle part, mon père, répondit-elle.

— Bien, dit le tsar, je vais faire appeler le benêt. Qu'il me fasse le rapport de tout ce qu'il a vu et me dise où tu es allée !

— Appelle-le, interroge-le. Nous verrons comment il m'a gardée et ce qu'il a vu.

Le tsar fit venir Simplet et lui demanda :

— Eh bien ! Simplet, dis-moi, as-tu veillé sur ma fille ?

— Je l'ai suivie, mon maître et seigneur !

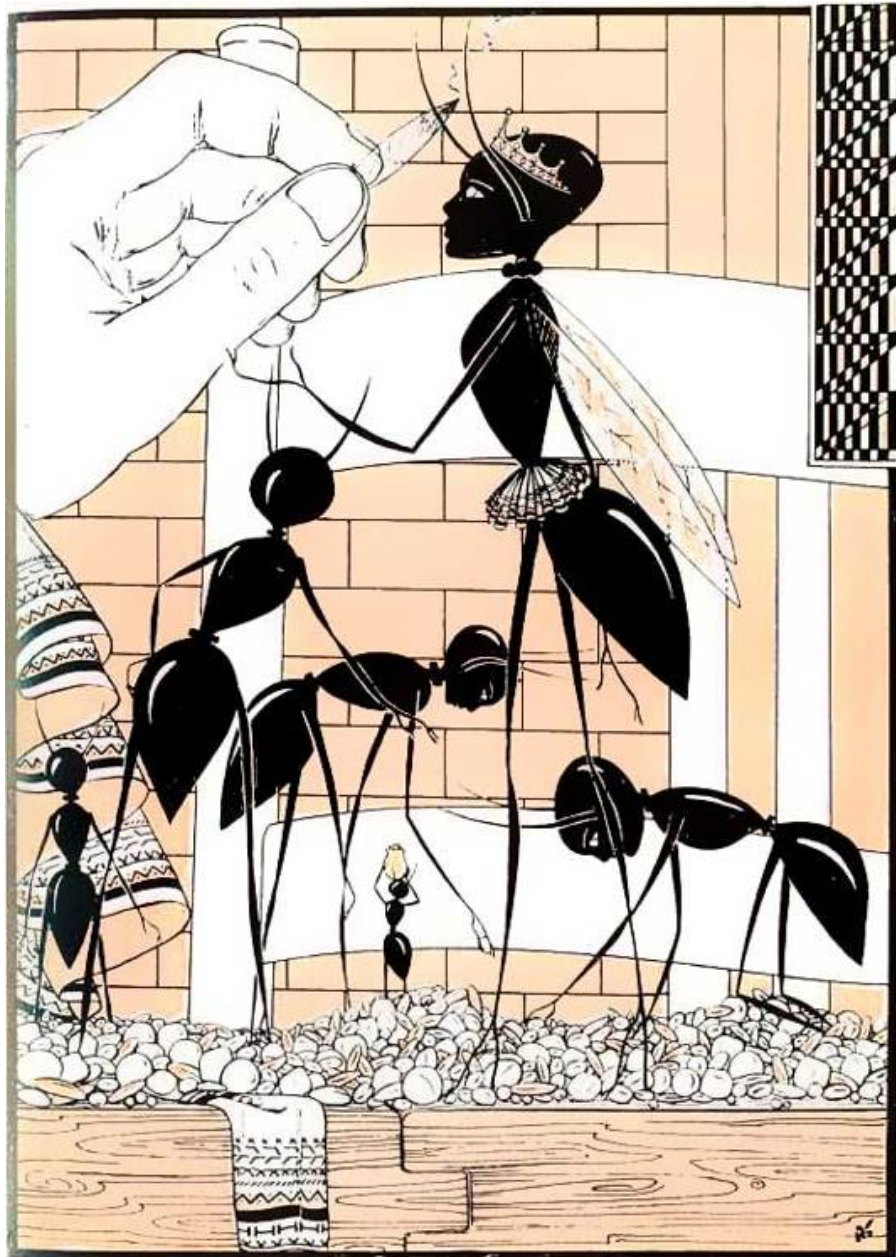
À ces mots la fille du tsar bondit :

— Comment oses-tu dire que tu m'as suivie, grand nigaud ? Parle donc ! Nous allons voir !

— Oui, je parlerai, car c'est bien pour cela qu'on m'a confié cette mission.

— Parle, lui dit alors le tsar, nous saurons alors comment tu l'as suivie et ce que tu as vu.

Alors Simplet leur raconta comment il s'était couché tôt, la veille au soir, pour avoir son compte de sommeil et se réveiller au milieu de la nuit ; comment le dragon était venu dans les appartements de la jeune fille, comment elle s'était levée, comment ils avaient quitté le palais et étaient partis tous deux s'entretenir chez le dragon. Il révéla tout, de *a* jusqu'à *z* ! Au sujet du bouquet de fleurs d'or, il le tira de sa blouse et le montra au tsar, qui demanda à sa fille :



Alors la fourmi rassembla toutes ses sœurs qui trièrent...

— C'étaient bien les fleurs que vous lanciez ?

Puis il parla de la pomme, qu'il retrouva dans sa ceinture et la présenta également au tsar. Quand il eut achevé, il se tourna vers la fille du tsar et lui demanda :

— Ai-je dit, oui ou non, la vérité ?

La jeune fille rougit et avoua à son père que Simplet avait dit vrai. Alors le tsar la lui donna en mariage. Il fit son gendre du jeune homme, auquel il donna la moitié de son empire. Et ils vécurent et régnèrent ensemble.



Le jeune laboureur



Il y avait une fois un gamin qui était pauvre comme Job. Son père mourut et sa mère avait grand peine à gagner son pain à la sueur de son front. Pendant l'été elle errait, avec un panier, dans les montagnes, cherchant des myrtilles. Quand elle en avait cueilli une pleine corbeille, elle descendait les vendre à la ville.

Le gamin allait à l'école : dans son cartable, il n'avait qu'une ardoise cassée et pas même d'alphabet ! Quand le petit était né, sa marraine, une femme qui avait du bien, lui avait fait présent d'une jeune génisse. Sept ans après, la bête avait grandi, mais sans avoir jamais de veaux. Un jour le petit revint de l'école tout en larmes :

— Pourquoi pleures-tu, mon chéri ? lui demanda sa mère.

— J'ai honte ! Tous mes camarades ont des alphabets, ils ont déjà appris à lire, et moi pas. Donne-moi de l'argent pour acheter un alphabet !

— Je n'en ai pas, fils, répondit-elle. Tout notre espoir était dans notre vache : je pensais qu'elle allait grandir, avoir des veaux, que je pourrais la traire, remplir un seau de lait matin et soir. Mais qu'est-il arrivé ? La vache est stérile. Voici déjà que nous sommes à la fin de l'automne : il n'y a plus de baies, les myrtilles se sont flétries et je ne puis plus me procurer d'argent. Demain va tomber une grosse neige.

De quelque côté que je me tourne, je n'ai plus d'espoir. Et comment nourrir la vache ? Nous n'avons ni foin ni paille. Mène-la dans la forêt, fiston. Tâche de trouver un arbre assez gros et attache la vache : nous en serons débarrassés !

Le garçon conduisit la vache dans la forêt, l'attacha à un arbre et revint. Il était déjà de retour au village quand une vieille femme découvrit la bête : c'était une sorcière qui avait toujours vécu dans la forêt ; elle observait les oiseaux qui hivernent dans nos contrées. Elle détacha la vache qu'elle conduisit dans sa cabane.

Donc le gamin suivait, pour rentrer chez lui, un chemin qui traversait le village quand il aperçut, dans une ornière, un petit moineau qui avait une patte cassée et une aile déchirée : il cherchait à sortir de l'ornière, mais retombait toujours au fond.

« Pauvre petit oiseau, pensa l'enfant, que lui arrivera-t-il s'il vient une voiture ? Il sera écrasé par les roues ! »

Il se baissa, releva avec précaution la bestiole et la mit sous sa veste. De retour à la maison, il dit à sa mère où il avait laissé la vache et lui montra le petit moineau :

— Donne-le au chat ! dit-elle.

— Non, maman : je le nourrirai de miettes, tant que sa patte ne sera pas guérie et que les plumes de son aile n'auront pas repoussé : puis je lui rendrai la liberté.

Le gamin prit une vieille corbeille, la rembourra avec de l'étoffe, de l'herbe sèche et y déposa le moineau. Chaque jour, il le nourrissait de miettes et lui faisait avaler de l'eau dans un dé : et quand il n'y avait pas de pain au logis, la bestiole souffrait de la faim, elle aussi.

L'hiver passa : le petit moineau se rétablit et un beau soir chaud de printemps, il s'envola par la fenêtre ouverte. Il alla droit à la forêt, à la cabane de la vieille sorcière et se posa sur son épaule. La vieille étrillait deux petits veaux :

— Où as-tu passé l'hiver, petit ? demanda-t-elle.

Le moineau lui raconta comment un pauvre gamin l'avait tiré d'une ornière, nourri et soigné jusqu'à ce que sa petite patte fût guérie et que les plumes de son aile eussent repoussé. Il demanda ensuite :

— À qui sont ces veaux ?

— Ce sont les veaux de la génisse couchée devant la cabane.

— D'où vient-elle ?

— Je l'ai trouvée dans la forêt, attachée à un arbre : dans la crainte qu'un loup la dévore, je l'avais menée chez moi. Qu'elle y reste,

pensais-je, tant que son maître ne viendra pas la réclamer. Mais personne ne vint la chercher. Cet hiver, je l'ai nourrie du foin des ravins de Tillili et elle m'a donné deux veaux.

Le petit moineau prit son essor et voltigea autour des veaux : il voletait, les effleurait de ses ailes et eux bondissaient en jouant. La génisse, en les voyant, se réjouissait.

Ce jour-là, le gamin dit à sa mère :

— Maman, j'ai envie d'aller dans la forêt voir ce qu'est devenue notre vache. Je m'en ennuie !

— Dans ce cas, vas-y, dit-elle.

Le petit alla dans le bois, chercha la vache toute la journée et ne la trouva nulle part. La nuit tombait. Le gamin se mit à pleurer car il avait peur dans cette sombre forêt. Soudain il vit briller au milieu des arbres une petite lumière : il s'en approcha et que vit-il ? Une cabane dans la forêt, avec une cour sur le devant, et dans la cour la vache avec ses deux veaux. Le petit moineau reconnut le gamin et cria :

— Grand-mère, viens vite, c'est mon sauveur !

— Quel sauveur ? demanda la vieille.

— Le gamin, à qui appartient la vache.

La vieille reçut gracieusement le petit, le régala de pain trempé dans du lait, le fit coucher et le réveilla le lendemain, à l'aube :

— Va à la foire, lui dit-elle. Conduis-y ta vache et tes veaux. Vends la vache, mais garde les veaux : avec l'argent que tu recevras, achète un chariot et une charrue en fer. Attelle les veaux : bien qu'ils soient jeunes, ils sont solides et tireront toute la charge.

Le gamin obéit et suivit point par point les prescriptions de la sorcière. Il revint chez lui avec une charrette et une charrue de fer : les veaux la tiraient en se jouant, comme si ce n'était pas une masse de fer, mais un objet léger comme une plume. Le petit n'avait pas eu le temps de dételer ses bêtes, après être entré dans la cour, qu'il entendit le crieur du village battre la caisse :

— Avis, lisait-il, aux gens de ce village ! Notre tsar possède un champ où pousse du millet : ce n'est pas un millet ordinaire, mais un millet qui se gonfle en grains d'or. Celui qui labourera le champ du tsar en un seul jour, jusqu'au coucher du soleil, recevra de notre souverain tout ce qu'il voudra : mais qui aura entrepris de labourer ce champ jusqu'au crépuscule, sans y parvenir, sera décapité par le bourreau.

Le lendemain, le gamin attela les veaux au chariot et sortit dans la

cour.

— Où vas-tu ? lui demanda sa mère.

— Labourer le champ du tsar.

— N'y va pas, fiston ! Les veaux sont trop jeunes, comment pourraient-ils labourer ? Tu vois leurs cornes poindre à peine. Elles sont si petites qu'on croirait des noisettes. La terre du champ qui appartient au tsar est dure comme du fer. Et notre tsar est féroce : c'est à dessein qu'il allèche les gens en les invitant à travailler son champ pour mieux les perdre.

— N'aie pas peur, maman, ma charrue est en fer !

— Il te coupera la tête !

— Non !

Le garçon, arrivé au champ, descendit du chariot sa charrue au soc de fer et y attela les veaux. Comme par hasard, le méchant tsar était venu assister au labourage. Il cria de loin au gamin :

— Que fais-tu, bout d'homme ?

— Je laboure le champ pour semer le millet : j'aurai fini ce soir.

— Va-t-en ! ce travail est au-dessus de tes forces et de celles de tes veaux !

Ayant touché les veaux, le petit saisit les mancherons et de labourer la terre dure ! Les veaux marchaient légèrement, rumaient pendant le travail, tandis que notre gaillard sifflait, derrière la charrue. Il laboura longtemps, sillon par sillon. Le soleil était au zénith et il ne lui restait plus qu'un sillon à tracer. Le tsar, qui suivait le travail, comprit que tout le champ serait labouré le soir. Il envoya donc à notre ami une méchante sorcière pour lui troubler les idées. La vieille vint donc au champ et cria au petit :

— Arrête, fiston ! repose-toi un peu. Ne vois-tu pas comme le soleil est encore haut ? Et il ne te reste plus à faire qu'un sillon ! Tu as donc tout le temps de finir : assieds-toi un peu que je te raconte une histoire !

Le gamin arrêta les veaux, s'assit au creux d'un sillon, car il adorait écouter les contes. Alors la sorcière se mit à lui en réciter : tout en parlant, elle lui jetait dans les yeux de la poudre de sommeil. Le gars s'endormit : quand la vieille le vit assoupi, elle partit. Le soleil baissait de plus en plus et allait se coucher. Alors un des veaux dit à l'autre :

— Le soleil va se coucher et nous n'avons pas fini de labourer le champ. Notre maître est perdu. Que faire ?

— Voici, répondit l'autre. Je vais gravir cette montagne et donner

un coup de corne au soleil : il reviendra au zénith. Toi, réveille l'enfant !

Les veaux se défirent de leur joug : l'un escalada la montagne, l'autre lécha le visage du garçon endormi qui se réveilla, regarda le soleil et le vit près de se coucher. Mais le veau qui avait déjà gravi la montagne donna un coup au soleil avec sa petite corne et l'astre revint au zénith. Alors l'héroïque petit veau descendit dans le champ. Le garçon bondit, attela les veaux à la charrue, acheva le dernier sillon et se rendit au palais. Il appela le méchant tsar et lui dit :

— Maintenant, tiens ta promesse !

Le tsar était furieux et tremblait de rage : mais une parole est une parole !

— Demande, dit-il, ce que tu voudras.

— Je veux, répondit le garçon, que tu abdiques et que tout le millet du champ soit donné au peuple, car la terre ne t'appartient pas : elle est au peuple !

Le tsar verdit de rage, mais il était pris. Il déposa sa couronne, abdiqua et s'enfuit dans les ravins sauvages de Tillili. Quant au gamin, il alla trouver le forgeron le plus expert et lui demanda de lui forger une faucille d'acier pour moissonner les champs d'or du peuple.



Le fils du tsar, la fourmi, l'aigle, la cigogne et le poisson



N tsar répudia sa femme pour en épouser une autre : sa première épouse attendait un enfant. Le tsar, en la quittant, lui donna un grand domaine et ordonna :

— Si c'est une fille qui naît, garde-la : si c'est un garçon, envoie-le moi quand il sera grand.

Sa femme alla donc habiter son nouveau domaine. Je ne sais si ce fut peu ou longtemps après, elle mit au monde un garçon. Le petit grandit, devint fort, et sa mère songea à l'envoyer en classe étudier les livres savants. Le garçon grandit encore et devint un jeune homme. Un jour sa mère lui dit :

— Mon fils, cherche-toi un compagnon qui te conduise à ton père.

Le fils obéit, mais la mère voulut éprouver son Mentor. Elle envoya son fils à l'école, fit cuire une galette et commanda au futur compagnon de son fils de la lui porter. L'homme la prit et, en chemin, en détacha un petit morceau, pour savoir quel goût elle avait. Arrivé à l'école, il donna la galette au jeune homme. Le soir, quand son fils rentra à la maison, la mère lui demanda si la galette qu'il avait reçue était entière ou entamée :

— Un tout petit peu entamée, répondit-il.

— Non, pensa la mère, cet homme ne convient pas pour accompagner mon fils, car il ne le conduira pas jusqu'au bout. Il est bien capable de le tuer ! Et elle ordonna à son fils de le congédier et de se chercher un autre compagnon.

Ainsi fit-il. Le lendemain, la mère fit cuire encore une galette et ordonna au nouveau compagnon de la porter à l'école : cet homme n'y toucha pas et la remit intacte au jeune homme. Le soir la mère apprit ce qui s'était passé et ordonna à son fils de se préparer au départ. En partant, elle lui remit une lettre pour le tsar, où il était dit que le garçon était son fils.

Le tsarévitch et son compagnon partirent donc. Après une longue marche ils souffrirent de la soif : l'eau manquait dans ces régions. Ils en cherchèrent partout et finirent par découvrir un puits. Il y avait bien un puits, mais point de seau pour tirer l'eau, ni rien pour en faire l'office. Alors le fils du tsar ordonna à son compagnon de descendre dans le puits et de puiser de l'eau avec un tesson de bouteille. L'homme fit la sourde oreille :

— Si tu veux boire, répondit-il, descends toi-même dans le puits et désaltère-toi.

Or le fils du tsar avait une envie folle de boire : il se glissa dans le puits, but à sa soif et remonta. Mais, à sa grande surprise, son compagnon ne voulait plus le laisser sortir et tentait de le rejeter au fond, pour le noyer dans le puits. Le jeune homme le suppliait :

— Épargne-moi ! implorait-il.

Mais l'autre ne voulait rien entendre :

— Donne-moi la lettre ! dit-il enfin au jeune homme.

Le tsarévitch vit la mort si près qu'il donna la lettre : après s'en être saisi, l'autre essaya de le rejeter au fond pour le noyer, car il n'était pas exempt de craintes :

— Si je t'épargne, disait-il, tu me livreras ensuite !

Il n'y avait rien à faire : le tsarévitch dut jurer sur sa vie qu'il ne trahirait jamais le criminel. Alors celui-ci le laissa sortir du puits. Le fils du tsar devint son laquais tandis que le bandit se faisait passer pour le tsarévitch.

Après un long voyage, ils arrivèrent chez le tsar, le père du jeune homme. L'imposteur lui remit la lettre et le tsar le reçut comme son fils, tandis que le véritable tsarévitch demeurerait le valet du misérable. Mais ce dernier s'inquiétait toujours et, dans la crainte d'être trahi par sa victime, ne rêvait qu'à la supprimer. Or donc, il apprit que, dans un pays étranger, un tsar tuait tous les prétendants à la main de sa fille. Il

décida de lui dépêcher le jeune homme en cette qualité et pensa qu'il périrait dès qu'il se mettrait sur les rangs. Le tsarévitch se choisit des compagnons de route et ils partirent.

Ils marchaient depuis longtemps quand ils aperçurent, au travers du chemin, une longue file de fourmis. Le fils du tsar, à cette vue, ordonna à ses gens de faire un détour pour ne pas fouler aux pieds les fourmis. Ils obéirent et se rangèrent tandis que les fourmis traversaient la route. Alors une grande fourmi rampa vers le tsarévitch et lui dit :

— Tu m'as rendu service. Que veux-tu de moi en échange ?

— Que dis-tu ? s'exclama le jeune homme. Quel service peux-tu donc me rendre ? Tu n'es qu'un pauvre petit insecte cornu !

Alors la fourmi coupa une de ses petites ailes et la donna au garçon en lui disant :

— Je sais où tu vas et je te serai utile encore. En cas de besoin, brûle légèrement sur le feu cette petite aile et je volerai vers toi.

Le tsarévitch prit l'aile et la serra soigneusement.

Ils repartirent. Ils marchaient depuis longtemps quand le tsarévitch aperçut des enfants qui avaient pris des aiglons. Il les racheta et leur rendit la liberté. Soudain la mère des aiglons le rejoignit en volant et lui dit :

— Tu m'as rendu service. Que veux-tu de moi en échange ?

— Que dis-tu ? tu n'es qu'un oiseau. Quel service puis-je attendre de toi ?

— Je sais où tu vas, dit l'aigle, et je te serai utile encore.

Elle s'arracha une plume et la donna au tsarévitch en disant :

— En cas de besoin, brûle-la légèrement sur le feu et je volerai vers toi !

Le fils du tsar continua sa route et arriva à un autre endroit. Il vit des enfants qui avaient pris des cigogneaux, qu'il racheta et rendit à la liberté. Alors la mère cigogne s'envola vers lui. Elle lui demanda quel service elle pourrait lui rendre, s'arracha une plume qu'elle lui donna en disant :

— Je te serai utile encore.

Et elle prescrivit au fils du tsar de brûler légèrement sa plume sur le feu quand il aurait besoin d'elle. « Alors, dit-elle, je volerai vers toi ! »

Ils marchèrent encore et arrivèrent à une rivière. Des pêcheurs avaient pris un poisson. Le tsarévitch le racheta, le libéra et le poisson

lui dit :

— Quel service puis-je te rendre ?

— Mais tu n'es qu'un poisson ! Quel service puis-je attendre de toi ?

Alors le poisson détacha avec ses dents une de ses écailles, qu'il donna au jeune homme en disant :

— Je sais où tu vas. Je te serai utile encore. En cas de besoin, brûle un peu sur le feu cette écaille et je viendrai te retrouver à la nage.

Ils parvinrent enfin chez le tsar. Le tsarévitch le salua et lui dit :

— Que Dieu t'aide, maître tout-puissant !

Le tsar lui rendit son salut et l'accueillit.

— Certain tsar que je te ferai connaître me dépêche vers toi pour te demander ta fille pour son fils. Veux-tu la lui accorder ?

— Certes, pourquoi pas ?

Le soir, à la nuit tombante, le tsar prit une mesure de blé, une d'orge, une de maïs, une de millet, une d'avoine, une de seigle, brassa tous les grains en un seul tas et dit à son hôte :

— Tu es venu me demander ma fille en mariage et nous te la donnerons. Mais nous avons ici l'usage suivant : tu dois, dans une nuit, trier tout ce tas en séparant les différentes graines. Si tu ne réussis pas, je t'enverrai au supplice.

Le tsarévitch comprit qu'une telle tâche ne pouvait être menée à bien par personne au monde. Il se souvint de la fourmi, chauffa sa petite aile sur le feu et celle-ci d'accourir aussitôt. Le fils du tsar lui fit connaître les exigences du souverain. Alors la fourmi rassembla toutes ses sœurs qui trièrent, en une heure, tout le tas, grain par grain. À l'aube, le tsar vit que le travail était terminé et imagina d'imposer à son hôte une autre épreuve :

— Trouve-moi, lui dit-il, un jeune enfant mort depuis trois ans et rends-lui la vie. Si tu y arrives, je te donnerai ma fille : sinon, je t'enverrai au supplice.

Le tsarévitch comprit que cette exigence était au-dessus de ses forces. Il prit la plume de la cigogne, la tint sur le feu et l'oiseau parut aussitôt. Le prince lui raconta sa mésaventure. Alors la cigogne vola je ne sais où et rapporta un flacon d'eau de jouvence en disant :

— Verse un peu de cette eau sur le jeune mort et il revivra.

Le jeune homme s'en fut trouver une vieille femme et lui demanda :

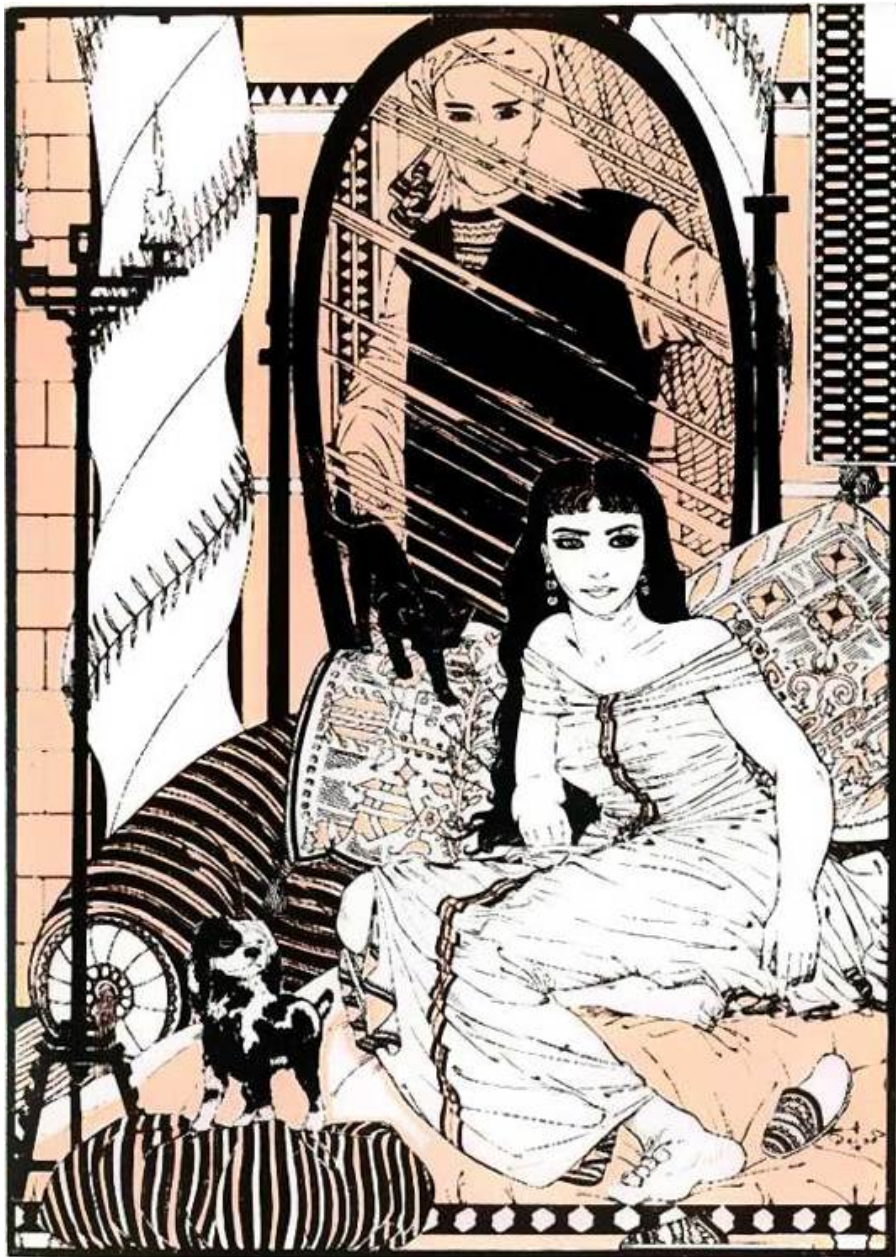
— Sais-tu où est enterré un jeune enfant mort depuis trois ans ?

La vieille lui indiqua une tombe au cimetière. Le prince déterra les os, les disposa selon leur ordre naturel, versa un peu d'eau de jouvence et l'enfant revint à la vie.

Le tsar ne savait plus quelle épreuve inventer. Il résolut d'envoyer le tsarévitch à sa fille. Celle-ci habitait alors une tour, au milieu de la mer : mais le tsar ne donna pas de barque à son hôte pour s'y rendre. Celui-ci comprit que son entreprise était impossible. Alors il tint au-dessus du feu la plume de l'aigle, qui parut aussitôt. Après avoir écouté le prince, il le fit monter sur son dos et s'envola : il eut tôt fait de le porter sur la tour. Le fils du tsar dit à la jeune fille qu'il était venu la rejoindre en volant et celle-ci accepta avec joie de partir avec lui. Ils prirent place dans un bateau, abordèrent et descendirent sur le rivage. Par malheur, pendant qu'ils naviguaient sur la mer, la fille du tsar laissa tomber à l'eau sa bague. Le tsar, qui l'apprit, dit à son hôte :

— Rapporte-moi la bague et je te donnerai ma fille !

Cette fois encore le jeune homme comprit ce qu'il lui fallait faire. Il tint sur le feu l'écaille du poisson qui parut aussitôt. Quand il sut ce qui s'était passé, il s'éloigna vers le large et revint avec la bague.



— *Que cherches-tu, brave chevalier ?*

Malgré tous ses efforts de réflexion, le tsar ne trouva pas d'autre épreuve à proposer. Il était confondu. Il prépara donc sa fille pour le grand voyage. Le fils et la fille des tsars prirent place, côte à côte, dans un carrosse et partirent. Arrivés près de la ville où devait être conduite la jeune fille, ils dépêchèrent un courrier pour demander au tsar d'envoyer ses gens à leur rencontre.

L'imposteur, qui se prétendait le fils du tsar, l'apprit et vint lui-même avec ses serviteurs. Il pensa longtemps à ce dont il pourrait accuser le prince pour le perdre et finit par lui reprocher de s'être assis avec impudence dans le carrosse. Il dégaina son sabre, en frappa le tsarévitch et le tua net.

Il faut vous dire que, pendant le voyage, le fils du tsar avait raconté à la belle comment il avait réussi à accomplir tous les travaux que son père lui avait imposés. Elle se souvint de l'eau de jouvence, prit le flacon, aspergea le mort, qui revint à la vie. Alors celui-ci fit connaître qui était l'imposteur et qui était le vrai fils du tsar. Le tsar fit exécuter le criminel, accueillit son fils et le maria à la fille du souverain.



Les oreilles de bouc du tsar Troïan.



Le tsar Troïan était un bel homme, mais il avait des oreilles de bouc. Pour empêcher qu'on ne vît cette monstruosité, il portait toujours un grand chapeau qui cachait ses oreilles. Mais les barbiers qui l'accommodaient ne reparaissaient jamais : quand ils avaient coupé les cheveux de la tête impériale, le tsar faisait voler leur tête. Il agissait ainsi pour qu'on ignorât qu'il avait des oreilles de bouc.

Enfin on appela, à son tour, pour raser le tsar, le fils unique d'une pauvre femme. Quand il eut rempli son office, le tsar lui demanda :

— As-tu des frères ?

— Non, Sire. Je suis le seul fils de ma mère.

Le tsar eut pitié de la mère et dit :

— Prends garde de ne raconter à personne ce que tu as vu sur ma tête, sinon je te ferai exécuter, toi aussi.

Le garçon jura de tenir sa langue :

— Si tu apprends, dit-il, que j'ai bavardé, ordonne sur l'heure de me faire trancher la tête !

Le tsar lui donna de l'argent et le nomma son barbier en titre. Le gars voyait donc souvent le tsar, lui rasait la tête et ne parlait à quiconque des oreilles de bouc. Mais il maigrissait et dépérissait à vue

d'œil. Sa mère, qui voyait ce changement, s'en inquiéta et chercha à savoir ce que son fils avait sur le cœur. Était-ce un chagrin ? Était-il malade ? Alors son fils lui dit qu'il connaissait un secret, qu'il ne pouvait confier à personne au monde, sous peine de mort.

— Si je le disais à quelqu'un, ajouta-t-il, cela me soulagerait.

Alors sa mère lui conseilla d'aller dans un champ, d'y creuser une fosse et d'y enfoncer sa tête en disant trois fois, à haute voix, ce qu'il avait sur le cœur.

Le fils l'écouta, alla dans un champ, creusa une fosse et cria trois fois à tue-tête : « Le tsar Troïan a des oreilles de bouc ! » Puis il referma la fosse et rentra chez lui. De fait, le remède était bon, car il se rétablit et se remit au travail avec plus de zèle.

Je ne sais combien de temps s'écoula, mais sur l'emplacement de la fosse qu'il avait creusée s'éleva un arbre qui avait trois branches. Celles-ci se développèrent et grandirent. Des pasteurs vinrent avec leur troupeau, découvrirent l'arbre et se firent des flûtes avec les rameaux. Ils soufflèrent dans leurs flûtes et une voix en sortit qui dit : « Le tsar Troïan a des oreilles de bouc ! » Le bruit se répandit, dans tout le peuple, des paroles attribuées aux flûtes merveilleuses et parvint jusqu'au tsar qui manda son barbier et lui dit :

— Qu'est-ce donc ? Tu m'avais juré de ne révéler à personne mon secret et voici que tout le monde le connaît ? Comment as-tu osé bavarder ?

Le garçon tenta de se justifier et affirma qu'il n'avait confié le secret à personne. Le tsar tira son épée, mais il ne tua pas son barbier : celui-ci se jeta à ses pieds et avoua qu'il avait révélé le secret à la terre. Puis il raconta qu'au même endroit un arbre avait poussé : si on faisait une flûte avec son bois, la flûte criait : « Le tsar Troïan a des oreilles de bouc ! »

Le tsar fut bien surpris, monta en calèche avec le barbier et se rendit au champ où avait poussé l'arbre. Ils s'approchèrent et le tsar ordonna de tailler une flûte. Dès qu'on souffla dedans, on entendit une voix qui répétait les funestes paroles.

Alors le tsar comprit qu'aucun secret au monde n'est inviolable. Il pardonna à son barbier et cessa de dissimuler ses oreilles.

Les enfants du voïvode



N meunier avait trois filles. Les deux aînées étaient assez quelconques, mais la cadette était belle comme l'étoile du soir. Les sœurs grandirent au moulin de leur père et devinrent, avec le temps, des jeunes filles accomplies. Un beau soir, elles prirent leurs fuseaux, s'assirent devant le moulin et se mirent à filer au clair de lune, en devisant :

— Si le fils du chef de notre armée, le voïvode, me prend pour femme, dit l'aînée, je lui ferai cadeau d'un fuseau qui pourra filer assez pour habiller toute l'armée.

— S'il m'épouse, répartit la seconde, je lui ferai un pain qui nourrira toute son armée.

La plus jeune dit aussi son mot :

— Si le fils du voïvode me choisit, je lui donnerai deux garçons qui auront des boucles d'or et de petites dents d'argent.

Il faut vous dire que, chaque soir, le fils du voïvode allait à la rivière faire boire son blanc coursier et que la route qu'il suivait était proche du moulin. Or il passait justement quand les trois jeunes filles discouraient ainsi. Il alla trouver le vieux meunier et lui dit :

— Grand-père, il m'est venu l'idée de te demander ta fille en mariage. Y consens-tu ?

Le meunier se réjouit :

— Mais laquelle veux-tu épouser ?

— La cadette.

— Prends-la, mon fils, mais je voudrais te demander ton métier.

— Je suis le fils du voïvode, grand-père. Mon père prend de l'âge. Si je me marie, je commanderai l'armée et serai moi-même voïvode.

Le lendemain, un vendredi, le fils du voïvode fit célébrer le mariage : il vint au moulin dans un carrosse doré, y fit monter la cadette et la mena dans le palais de son père. Les jeunes gens vécurent heureux et bien unis. Je ne sais combien de temps cela dura, mais les deux sœurs aînées vinrent un jour au palais et dirent :

— Petite sœur, prends-nous chez toi dans ton palais : nous avons envie de vivre dans la richesse. Chez nous, nous sommes toujours toutes blanches de farine et sales, et nous en avons assez. Nous avons pris en horreur le moulin paternel, avec sa pauvreté. Ah ! ce n'est pas comme dans vos appartements !

— Soyez les bienvenues, dit la cadette, qui leur permit de vivre au palais. Mais voilà ! les deux aînées n'avaient pas un cœur, mais un nœud de vipères à la place ! Jour et nuit elles rôdaient dans les appartements avec la seule pensée de se défaire de leur jeune sœur, pour épouser le jeune voïvode.

Or la jeune femme mit au monde deux garçons, deux enfants merveilleux, qui avaient des boucles d'or et des dents d'argent. La mère contemplait ses petits avec de douces larmes de joie et ne cessait de les cajoler. Or son jeune époux était parti à la chasse et on n'attendait pas son retour avant la nuit close. L'aînée des sœurs, pleine d'envie, était au chevet de la jeune femme, et toute prête à mourir de rage : elle dit soudain à la cadette :

— Petite sœur, ne pourrais-tu pas faire un petit somme ? Comme tu es lasse !

— Et mes petits ? répondit la mère.

— Je les mettrai dans leur berceau et les bercerais en chantant jusqu'à ce qu'ils s'endorment.

La mère, fatiguée, ferma les yeux et s'assoupit. Alors l'envieuse s'empara des nouveau-nés, gagna la cour et s'enfonça au plus sombre du parc. Elle tua les deux bébés et les enterra. Puis elle alla prendre à une chienne ses deux petits chiens et les mit dans le berceau. Elle resta là à les bercer en chantonnant. La mère dormait toujours.

Tard dans la nuit, le jeune époux revint de la chasse. La sœur aînée

vint à sa rencontre :

— Ta femme a donné le jour, dit-elle.

— À qui ? cria joyeusement le jeune homme qui courut au berceau. Il se pencha et vit les petits chiens. Alors il rougit de colère et cria :

— Hors d'ici ! Qu'on les chasse avec leur mère ! que je ne la voie plus ! Qu'on élève pour elle une chaumine au bord de la rivière : désormais elle gardera les canards !

— Mais comment feras-tu pour vivre sans femme ? demanda l'envieuse.

— Ne t'inquiète pas à ce sujet, répondit le voïvode irrité, je t'épouserai.

Le lendemain, le voïvode alla se promener dans le parc et que vit-il ? À l'endroit où l'envieuse avait enterré les bébés, avaient poussé deux arbres merveilleux, à feuilles d'argent et à fleurs d'or. Bien étonné le prince appela sa femme :

— Viens donc voir, quelle merveille !

D'abord il s'approcha seul des arbres : alors les branches se penchèrent vers lui en lui caressant gentiment la tête. Mais quand sa nouvelle femme le suivit, les arbres la cinglèrent de leurs rameaux. Le voïvode manda des charpentiers et leur dit :

— Installez des planches sur les branches de ces arbres et construisez-moi deux tréteaux. Nous passerons désormais, la voïvode et moi, la nuit dans ces ramures, sous les fleurs d'or et le feuillage d'argent.

Le soir le voïvode et sa nouvelle femme se couchèrent sur les tréteaux, l'un sur un arbre, l'autre sur le second. Les feuilles d'argent bruissaient au-dessus de leurs têtes. Le jeune homme s'endormit et les fleurs d'or lui caressaient doucement les joues. Mais sa femme était comme sur des épines et ne put fermer l'œil. Et voici que les arbres se mirent à parler entre eux, comme des hommes.

— Frère, dit l'un, n'est-ce pas lourd de porter le voïvode ?

— Notre poids ne nous pèse jamais : n'est-il pas mon propre père ? Pour moi, il est léger comme une plume. Mais elle, sa femme, n'est-elle pas lourde pour toi ?

— Elle est lourde comme un buffle femelle : mes branches craquent sous elle.

La nouvelle voïvode, qui avait entendu ce dialogue, se glissa de son arbre et passa toute la nuit couchée dans l'herbe humide. Le

lendemain son mari descendit et repartit à la chasse. Alors l'envieuse saisit une cognée, abattit les deux arbres et les brûla : il n'en resta qu'un monceau de cendres. Mais la gardeuse de canards, leur mère, prit une pincée de cette cendre et la sema sur le gazon. Le soir, deux bluets fleurirent, avec de petites couronnes d'or et des tiges d'argent.

L'envieuse se douta que les bluets étaient nés de la cendre des arbres merveilleux : elle lâcha dans le parc une brebis qui les mangea. Et à la nuit, cette brebis mit bas deux agneaux, à la fourrure d'argent et aux petites cornes d'or. L'envieuse, qui les vit, s'en saisit, les mit dans une corbeille rendue étanche avec du goudron qu'elle jeta dans la rivière.

Le courant emporta les agnelets : mais la corbeille s'arrêta bientôt dans une saulaie, et juste devant la chaumine de la gardeuse de canards. Les agnelets, qui avaient faim, bêlaient plaintivement. La gardeuse de canards les entendit, se leva ; alluma une chandelle et se rendit à la saulaie. Elle y trouva la corbeille goudronnée, l'ouvrit et aperçut, au fond, les agnelets aux cornes d'or et à la fourrure d'argent. Et la mère reconnut ses enfants : elle les emporta dans sa chaumine et leur donna le sein. Un des agneaux, dès qu'il eut bu une gorgée de lait, se changea en beau garçon. Sa mère fut bien heureuse et se hâta de donner le sein à l'autre, qui subit la même métamorphose.

Les enfants aux boucles d'or et aux dents d'argent restèrent donc dans la chaumine. Ils grandirent, devinrent forts et voici qu'ils allaient avoir trois ans ; quand ils jouaient dans la rue, tous les passants s'arrêtaient et les regardaient avec admiration.

Un jour, la nouvelle voïvode, l'envieuse, passa par là. Les enfants, qui la virent, lui jetèrent des pierres. Une autre fois le voïvode lui-même passa sur son cheval : alors les enfants sortirent de la chaumine avec des balais pour balayer la route devant sa monture.

Le voïvode s'étonna. Quel était donc ce miracle ? Des garçons avec des dents d'argent et des boucles d'or ! Il se souvint : c'était exactement ainsi que la fille du meunier les lui avait promis, celle qui avait été sa femme et qui maintenant gardait les canards. Son cœur s'enflamma : il se mit à la recherche de son ancienne épouse qu'il trouva, au bord de la rivière, une gaule à la main, gardant les canards.

— D'où viennent ces enfants ? demanda-t-il.

— C'est la rivière qui me les a apportés dans une corbeille rendue étanche avec du goudron, répondit-elle en disparaissant dans la chaumine.

Le voïvode rentra dans son palais et surprit sa femme qui poursuivait, un bâton à la main, un chat pour le battre parce qu'il

avait bu du lait :

— Ne me frappe pas, criait le chat. Sinon je raconterai au voïvode comment tu as tué ses jeunes fils et les as remplacés par de petits chiens !

Le voïvode entendit ces cris, arracha des mains de sa femme le bâton qu'il lança par la fenêtre, prit le chat dans ses bras et le questionna. Le chat, comme on sait, ne dort pas la nuit et il sait bien des choses !

Il raconta, de a jusqu'à z, comment l'envieuse avait cherché à perdre les enfants, les arbres, les bluets, les agneaux.

— Mais comment les agnelets se sont-ils changés en enfants ? demanda le voïvode.

— J'ai vu cela aussi, répondit le chat, car j'étais allé chasser les souris dans la chaumine de la gardeuse de canards, juste au moment où elle ouvrait la corbeille : à peine les agneaux eurent-ils bu son lait qu'ils se changèrent en enfants.

Alors le voïvode reprit sa première femme avec ses enfants dans son palais et il fit mettre l'envieuse dans un tonneau qu'on jeta à la mer.



L'eau de jouvence



N tsar avait trois fils : l'aîné était marié, le puîné fiancé et le cadet célibataire. Ce tsar se faisait vieux. Un jour il fit venir ses fils et leur dit :

— J'ai appris que, dans un lointain pays, se trouve une source d'eau de jouvence. Si un jeune homme l'utilise, il ne vieillit pas : si c'est un vieillard, il rajeunit ; si c'est un malade, il guérit. Celui de vous qui m'en apportera héritera mon trône.

Les trois fils partirent donc à la recherche de l'eau de jouvence. Après avoir longtemps cheminé, ils arrivèrent près d'une source, à un carrefour. Cette source était entourée de dalles de pierre où on lisait : « Voyageur ! si tu prends la route de gauche, tu reviendras sain et sauf ; si tu prends celle du milieu, tu peux revenir, mais ce n'est pas certain. Si tu prends celle de droite, fais le sacrifice de ta vie ! »

Les fils du tsar s'arrêtèrent pour choisir la route qu'ils suivraient :

— Qu'allons-nous faire ? demanda l'aîné.

— Quel chemin prendre ? interrogea le puîné.

— Ne vous cassez pas la tête, répartit le cadet. Toi, l'aîné, qui as femme et enfants, prends le chemin de gauche et tu reviendras gaillard et bien portant. Toi, le puîné, tu es fiancé : suis la route du milieu. Le bonheur est promis à ta fiancée et tu ne périras point. Moi,

je prendrai le chemin dont il est dit qu'on ne revient pas : je ne suis ni marié, ni fiancé, personne ne m'attend ni ne me pleurera. Si vous y consentez, déposons nos anneaux sous cette dalle. Quand l'un de nous reviendra, il reprendra son anneau. Ainsi nous saurons qui est de retour et qui manque.

Les frères se séparèrent pour suivre chacun leur chemin. Le cadet marcha longtemps et parvint à une caverne : à l'entrée brûlait une botte de foin et on entendait, dans les profondeurs de la grotte, une voix plaintive :

— Brave chevalier, mon frère, aide-moi à sauver mes enfants : ils vont être asphyxiés par la fumée !

Le jeune homme dispersa le foin enflammé avec son sabre et entra : il vit briller quelque chose à travers la fumée, marcha vers la lumière et aperçut un serpent femelle avec ses deux serpenteaux. Le garçon emporta d'abord hors de la caverne les serpenteaux, puis aida leur mère à sortir. Quand elle fut un peu remise, elle lui dit :

— Comment puis-je te récompenser, brave entre les braves ?

— Je n'ai point mérité de récompense. Mais, si tu le sais, dis-moi où est l'eau de jouvence.

Le serpent détacha de sa queue un anneau d'argent et le lui remit en disant :

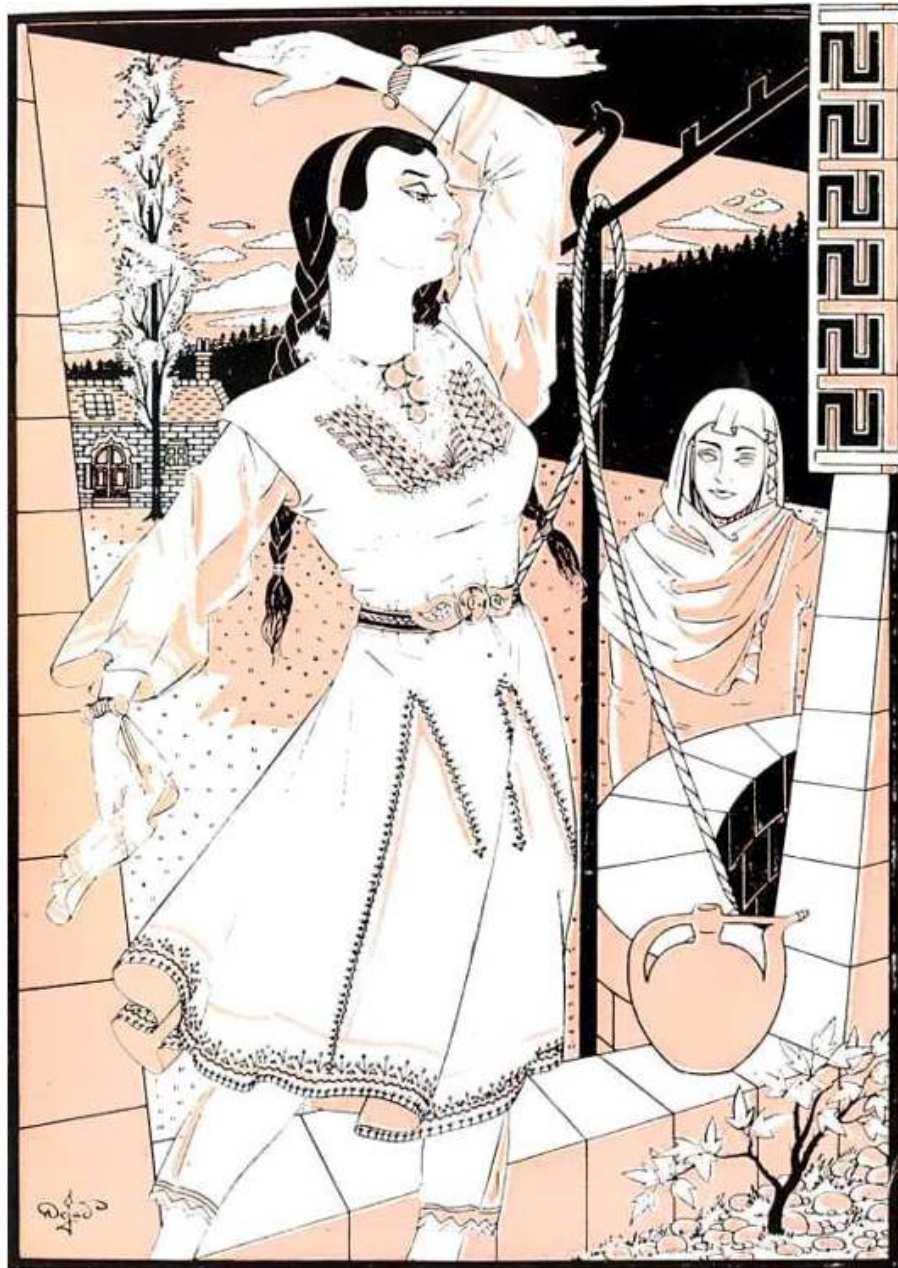
— Prends cet anneau et dirige-toi vers l'orient. Tu graviras une haute montagne qui porte un palais d'argent : c'est là que vit mon frère. Il voit tout ce qui se passe au-delà des montagnes et des fleuves. Remets-lui l'anneau et il te dira où trouver l'eau de jouvence !

Notre héros marcha vers l'orient, bien longtemps. Enfin il parvint au palais d'argent. Il ne s'y trouvait pas âme qui vive. Il aperçut toutefois, près du palais, un torrent d'eau argentée : s'en étant approché, il vit un petit poisson d'argent bondir sur le sable. Il se démenait en vain, sans pouvoir regagner l'eau. Le prince le prit et le rejeta dans le torrent. Alors le palais resplendit d'un éclat aveuglant et sur le seuil parut un dragon ailé qui demanda :

— Que désires-tu, brave chevalier ?

Le cadet lui remit l'anneau d'argent en disant :

— Je suis parti à la recherche de l'eau de jouvence. Peux-tu me dire où la trouver ?



— *Cela ne te regarde pas !*

Le dragon détacha un anneau d'or de sa queue et le donna au prince en disant :

— Dirige-toi vers l'orient et tu trouveras une montagne encore plus haute que celle-ci avec un palais d'or. C'est là que vit mon frère aîné. Il vole plus vite que le vent et a survolé bien des terres et des mers. Il te dira où est l'eau de jouvence.

Le jeune homme reprit le chemin de l'orient. Après avoir beaucoup marché, il parvint au palais d'or et remarqua, par devant, un corbeau d'or qui gisait, ailes étendues et bec ouvert. Il le ramassa, le porta à une source voisine, lui lit avaler quelques gouttes d'eau et le corbeau, ouvrant ses ailes, s'envola. En un clin d'œil, le palais resplendit comme le soleil et un dragon parut sur le seuil en demandant :

— Que cherches-tu, brave chevalier ?

Le prince lui tendit l'anneau d'or et répondit :

— Je cherche l'eau de jouvence. Où la trouverai-je ?

Alors le dragon lui fit présent d'un brillant de couleur naturelle et répondit :

— Dirige-toi vers l'orient. Tu arriveras à une montagne encore plus haute que celle-ci qui porte un château en pierres précieuses de couleur naturelle. Une belle jeune fille l'habite, une fille qui n'a pas d'égale en beauté dans tout l'univers. Remets-lui ce brillant et elle te dira où trouver l'eau de jouvence.

Une fois encore, le jeune homme reprit le chemin de l'orient. Arrivé au château en pierres précieuses, il entra et découvrit, dans de lumineux appartements, une femme endormie, d'une beauté merveilleuse. Il lui tendit sa pierre. Elle se réveilla, sourit et dit :

— Que cherches-tu, brave chevalier ?

— L'eau de jouvence.

— Tu as bien mérité de la conquérir, brave chevalier, puisque tu as réussi à parvenir jusqu'ici. Puise à la source qui coule devant le palais : prends aussi cette bague et passe-la à ta main gauche : tu retourneras sain et sauf d'où tu viens. En cas de besoin, fais-la passer à ta main droite et tu auras, en un instant, tout ce que tu voudras.

Le prince fut bien heureux. Il prit la bague, salua la belle et remplit un flacon d'eau de jouvence. Il fit demi-tour pour rentrer chez lui. Après avoir beaucoup marché, il fit passer sa bague de sa main gauche à sa main droite en disant :

— Petite bague, je veux rejoindre au plus vite la source du carrefour !

À peine eut-il dit ces mots qu'un violent tourbillon s'éleva, qui l'emporta près de la source. Après avoir regardé sous la dalle, il retrouva les anneaux où ils avaient été déposés. Donc ses frères n'étaient pas de retour. Il remit donc la bague à sa main droite en disant ;

— Petite bague, je veux retrouver mes frères !

À peine eut-il parlé que ceux-ci parurent.

— Où donc avez-vous été, mes frères ? leur demanda-t-il.

— J'ai été captif dans un royaume étranger, répondit l'aîné, mais je ne sais d'où il venait, un dragon ailé, à la queue d'argent, est venu me trouver en volant, m'a enlevé et ramené ici, à la source.

— Moi, dit le puîné, je me suis perdu dans une forêt inextricable : soudain, un dragon ailé à la queue d'or est venu vers moi en volant, m'a enlevé et ramené ici, près de la source. Mais toi, frère, qu'as-tu fait ?

— J'ai trouvé l'eau de jouvence dans le royaume d'une belle à la beauté merveilleuse : elle m'a fait présent de sa bague. Il me suffit de la faire passer à ma main droite pour que tous mes désirs s'accomplissent. Mais maintenant, rentrons au château de notre père.

Ils partirent. Mais peu de temps après, l'aîné dit :

— En vérité, cet anneau magique t'a été donné par une belle ! Donne-le moi que je le mette à ma main droite et nous verrons s'il fera ma volonté.

Le cadet enleva sa bague qu'il confia à son frère aîné : celui-ci la mit à sa main droite en disant :

— Je veux avoir l'eau de jouvence et je veux que mon frère cadet reprenne la route qu'il s'est choisie lui-même !

Le jeune homme demeura comme pétrifié : il ne sentit pas ses frères lui prendre des mains le flacon d'eau de jouvence ni ne s'aperçut qu'il faisait demi-tour et revenait en arrière. Enfin, après avoir recouvré ses esprits, il se retrouva sur la route de l'épouvante.

Pendant ce temps, ses frères avaient regagné le château paternel. L'aîné donna l'eau de jouvence à son père et lui succéda. Puis il fit monter son frère puîné sur le trône d'un pays voisin et sa bague ne lui fut pas de peu de secours. Mais un jour l'aîné, ayant mis la bague à sa main droite, s'écria :

— Je veux que la reine de l'eau de jouvence se présente ici !

Peu après s'arrêta devant le château une calèche dorée et la belle en sortit, la reine de l'eau de jouvence. Elle entra dans le palais et on la conduisit au tsar. Elle s'inclina et dit :

— Que voulez-vous de moi, Sire ?

— Je veux que tu restes chez moi, dans ce palais.

— Soit ! Tant que tu as cette bague au doigt, je suis en ton pouvoir : mais sache que tu ne connaîtras plus de joie tant que ton brave frère ne sera de retour.

Pendant ce temps, celui-ci était parvenu à la caverne, où il avait jadis sauvé les serpenteaux. Ceux-ci vinrent à sa rencontre :

— Où est votre mère ? leur demanda-t-il.

— Elle est morte de chagrin quand elle a su que la bague magique n'était plus entre tes mains. Mais continue le même chemin et tu la retrouveras. Prends cet anneau d'argent qui vient de ma queue. Montre-le à mon oncle de la montagne d'argent et il t'aidera.

Le prince se dirigea vers l'orient et arriva au château du dragon à la queue d'argent. Il fit halte à l'entrée, car les portes en étaient fermées. Soudain une voix se fit entendre du torrent. Il s'approcha et vit nager dans le torrent le petit poisson argenté auquel il avait sauvé la vie.

— N'est-ce pas le dragon que tu cherches ?

— Oui, c'est lui. Est-il au palais ?

— Non, il est mort de douleur en apprenant que l'anneau magique était tombé dans des mains indignes. Prends-moi une petite écaille d'or. Elle te conduiras à mon frère, qui t'aidera.

Le cadet prit l'écaille d'or, poursuivit sa route et arriva au palais du dragon aux ailes rapides. Ce palais, lui aussi, était clos. Le prince s'étonna et ne sut que faire. Soudain un corbeau vola vers lui : c'était celui auquel il avait donné de l'eau.

— Que cherches-tu, brave chevalier ? demanda le corbeau.

— Le dragon : je lui ai apporté une écaille d'or.

— Il est mort de chagrin quand il a su que tu n'avais plus la bague magique donnée par la reine de l'eau de jouvence. Mais dis-moi ce que tu veux et je t'aiderai.

— Je veux revoir la reine de l'eau de jouvence.

— Elle n'est plus dans son royaume, brave chevalier : elle est captive de ton frère aîné : tant que la bague est à son doigt, elle est en son pouvoir.

Le prince pleura : alors le corbeau se posa sur son épaule et lui dit :

— Ne te laisse pas abattre, brave chevalier. Je vais essayer de reprendre la bague à ton frère. Entre dans ce palais par la porte latérale. Je ne tarderai pas. Allons, ami, au revoir !

— Bonne chance, corbeau !

Le jeune homme attendit au palais, tandis que le corbeau volait vers le royaume du mauvais frère. Il approchait du palais : le tsar se promenait dans son jardin. Le corbeau s'abattit sur lui et lui fouilla la

main gauche avec son bec. Le tsar n'avait pas eu le temps de se remettre que l'oiseau s'en prit à sa main droite. Les serviteurs accoururent et, avec eux, les médecins, pour panser les blessures du tsar, qui regagna ses appartements. Mais la souffrance était de plus en plus forte et les mains commençaient à enfler.

— Oh ! je perds mes forces, je me meurs ! cria le tsar. Otez-moi cette bague. Placez-la sur ce tabouret, près de ma couche et que dix guerriers fidèles viennent la garder. Oui, ouvrez les fenêtres, j'étouffe !

On exécuta les ordres du tsar, mais peu d'instants après le corbeau entra par la fenêtre ouverte, saisit la bague et s'envola. La cour fut bouleversée, mais le corbeau avait déjà rejoint le brave chevalier et lui avait rendu la bague en disant :

— Maintenant, tu peux faire ce que tu veux.

Le prince fit passer la bague à sa main droite et cria :

— Petite bague, ramène-moi dans le palais de mon père !

À peine eut-il dit ces mots qu'un cheval ailé vola vers lui. Le jeune homme l'enfourcha et alla droit au palais. À sa vue son frère aîné se jeta à ses pieds en sanglotant :

— Mon frère, dit-il, inflige-moi le châtement le plus cruel : je suis le dernier des hommes. Que mon père et la belle souveraine viennent ! Châtie-moi devant tous !

Le vieux tsar courut embrasser son plus jeune fils en pleurant de joie. La belle vint aussi, la reine de l'eau de jouvence, baisa le prince au front, se tourna vers le vieux tsar et dit :

— Sire, ce jeune héros a trouvé chez moi l'eau de jouvence et je lui ai fait don de l'anneau magique.

Il est digne de régner après toi.

Le vieillard prit la main de la souveraine, pleura et dit :

— Seule cette main est digne de mon fils. Puis, se tournant vers lui, il ajouta :

— Mon fils, châtie comme il te plaira ton frère aîné. Tu posséderas, toi, le bonheur, ta souveraine et la couronne impériale.

Alors le cadet releva son frère aîné en disant :

— Relève-toi, frère. Tu as femme et enfants. Travaille pour eux, je te pardonne.

Puis le brave chevalier épousa la belle princesse et régna de longues années.

Les douze mois



NE femme avait deux filles : l'aînée était la sienne, la cadette était née d'un autre mariage. La femme prenait grand soin de sa propre fille et y tenait comme à la prunelle de ses yeux : elle la nourrissait de petits pains, blancs comme neige. Elle lui rapportait de la foire un collier de pièces d'or, des bottes de cuir fauve, un bracelet. Quant à la cadette, elle était prête à la noyer dans un verre d'eau. La pauvre allait pieds nus, se piquait les jambes aux ronces, mangeait du pain noir et, en guise de collier de pièces d'or, portait au cou de petites coquilles ramassées sous les buissons d'épines et qu'elle avait enfilées elle-même. La fille dormait jusqu'à midi et se réveillait mauvaise comme une guêpe. La belle-fille, debout à l'aube, prenait le balai, faisait les chambres et courait, avec un seau, puiser de l'eau dans un puits creusé sous de vieux peupliers.

Ce puits était profond et l'eau en était limpide. C'est là que se réunissaient, au plus sombre de la nuit, les douze mois. Ils se mettaient en rang, puisaient de l'eau dans leurs paumes, se baignaient les yeux, puis s'asseyaient dans l'herbe sous les peupliers et devisaient jusqu'aux premiers chants des coqs. Alors ils se levaient et rentraient, à la montagne, dans les ravins de Tillili.

La belle-mère savait que les mois se réunissaient la nuit près du puits, et résolut d'y envoyer sa belle-fille. Elle pensait que les mois la

prendraient pour l'emmener dans les ravins de Tillili ou l'affligeraient d'une maladie incurable, ce qui l'aiderait à se défaire de la petite. Elle réveilla donc la pauvrete en pleine nuit et lui mit aux mains une cruche en disant :

— Cours au puits me chercher de l'eau : j'ai une envie folle de boire !

La jeune fille se hâta d'obéir : les rues étaient vides et silencieuses : pas une âme dehors ! Et soudain elle vit, sous les peupliers, s'agiter des êtres. Onze hommes et une femme étaient assis en cercle et conversaient paisiblement. Ils parlaient si doucement qu'on aurait cru entendre le friselis des feuilles. La belle-fille puisa de l'eau dans le puits et voulait se hâter de rentrer au plus vite quand du cercle se leva une femme âgée, au visage ombragé de duvet et ridé, qui lui demanda :

— Qui es-tu, ma chérie ?

— Je suis la belle-fille.

— Pourquoi viens-tu si tard chercher de l'eau ?

— C'est ma belle-mère qui m'a envoyée.

— Aimes-tu les cornouilles sèches ?

— Je mange de tout, grand-mère.

— Eh bien, en voici, goûtes-en, ma chérie.

La vieille tira de son cabas une branche qui portait des cornouilles sèches et la donna à la jeune fille.

— Et vous, qui êtes-vous ? demanda celle-ci.

— Nous sommes les mois, mon enfant. Moi, par exemple, je suis le mois de mars, et on m'appelle grand-mère Mars. Chaque nuit, nous nous baignons les yeux dans ce puits et si quelqu'un passe auprès de nous, nous le bénissons. Nous te bénirons aussi, mais nous allons d'abord t'interroger.

— Faites donc, dit la petite.

— Dis-nous donc, en toute vérité, quel est le meilleur et quel est le plus mauvais mois ?

La petite réfléchit quelques instants et répondit :

— Vous êtes tous bons. Pendant les mois d'hiver, une neige épaisse couvre la terre et les petits moineaux entrent dans les maisons par les fenêtres et par les portes. Pendant ton mois, grand-mère, les perce-neige fleurissent. Pendant les mois de printemps les oiseaux chantent et l'herbe reverdit ; pendant ceux de l'été, nous moissonnons les épis

d'or et pendant ceux de l'automne, mûrissent les poires, les pommes et le raisin.

La grand-mère Mars leva sa main et la bénit de tout son cœur.

— Garde-toi en santé, ma chérie ! Quand tu parleras, il tombera de ta bouche une pièce d'or, et quand tu souriras, des fleurs s'ouvriront sur tes lèvres.

La jeune fille baisa la main de grand-mère Mars et rentra en courant chez elle. À peine était-elle là que sa belle-mère cria :

— Tu en as mis du temps, fainéante !

— J'ai parlé avec les mois, répondit la belle-fille.

À peine eut-elle prononcé ces paroles qu'une pièce d'or sortit de sa bouche. La belle-mère se baissa, la ramassa et fut bien surprise.

Elle questionna sa belle-fille qui lui conta la miraculeuse bénédiction de grand-mère Mars ; et, tandis que l'enfant parlait, les pièces d'or ne cessaient de tomber de sa bouche et la vieille en ramassa une pleine soupière.

Le lendemain, la belle-mère eut l'idée d'envoyer au puits sa propre fille, pour la faire bénir par grand-mère Mars. Elle la réveilla donc à minuit, en pleine obscurité, lui lava le visage, lui peigna les cheveux, lui mit au cou son collier de pièces d'or et aux pieds ses bottes de cuir fauve. Elle lui donna aussi une cruche et l'accompagna vers le puits. Arrivées au puits, elles aperçurent les douze mois. Ils étaient assis et conversaient si doucement qu'on eût cru entendre bourdonner des abeilles. La fille préférée se pencha, puisa de l'eau et cria aux mois :

— N'avez-vous pas fini de jacasser, le nez contre celui de votre voisin, comme de vieilles commères, en échangeant votre prêchi-prêcha ? Parlez donc un peu plus fort : j'ai envie de savoir de quoi vous bavardez.

Grand-mère Mars fronça les sourcils, se leva et dit :

— Voici ce dont nous parlions, petite : nous voulions te demander qui tu es.

— Cela ne te regarde pas !

— Et pourquoi es-tu venue chercher de l'eau en pleine nuit ?

— C'est ma mère qui m'a envoyée.

— Aimes-tu les cornouilles sèches ? demanda la vieille.

— Donne !

Grand-mère Mars tira de son cabas un rameau chargé de cornouilles sèches et le tendit à la fille. Celle-ci s'en saisit, gifla la

vieille en plein visage avec la branche et éclata de rire si bruyamment qu'un moineau prit peur et tomba du nid. La grand-mère ne dit mot et se tut : puis, après un silence, elle reprit la parole :

— Je vais te poser une question, petite. Mais il faudra me dire la vérité.

— Eh bien ! vas-y !

— Quel est le meilleur et quel est le plus mauvais mois ?

— Ils sont tous mauvais. Pendant ceux d'hiver, il gèle et il fait froid. Pendant le mois de ma demi-folle mère Mars, il tombe une neige humide, mêlée de pluie. Pendant les mois d'été, il fait trop chaud et les mouches piquent, et pendant ceux d'automne, les feuilles des arbres jaunissent. Je ne puis les souffrir !

— Ah ! c'est comme ça ? fit grand-mère Mars. Eh bien ! écoute : nous allons te bénir. De ce moment jusqu'à la fin de tes jours, chaque fois que tu diras un mot, il tombera de ta bouche un serpent ou un lézard, et quand tu riras, des orties fleuriront sur tes lèvres !

La fille saisit sa cruche à pleins bras et de courir chez elle ! Sa mère l'attendait à la porte : elle l'embrassa et la pressa de parler.

— Allons ! parle, ma chérie ! parle, mon trésor ! parle, que je ramasse les pièces d'or dans mon tablier !

Sa fille s'impatienta :

— Qu'ai-je à dire ? demanda-t-elle.

À peine avait-elle ouvert la bouche qu'il en sortit des serpents et des lézards qui churent tout droit dans le tablier de sa mère. Celle-ci, folle de rage, saisit un bâton et rossa sa belle-fille :

— Pourquoi, maudite, n'as-tu pas appris à ta sœur ce qu'il fallait dire aux mois pour qu'ils la bénissent comme ils t'ont bénie ?

La petite s'enfuit, s'assit sur une pierre, près du chemin, et fondit en larmes. Au matin, un brave chevalier passa, aperçut la jeune fille, l'interrogea et, après avoir découvert les vertus de ses lèvres, en fit sa femme.

Quant à l'autre fille, elle ne cessa de cracher des serpents, des lézards, des orties. Jusqu'alors il n'y avait pas, sur la terre, de reptiles : c'est de son sein que sont sortis tous les serpents et tous les lézards. Aussi l'avait-on surnommée : « Ventre à reptiles ! »



Le songe du tsarévitch.



N tsar avait un fils et une fille : le fils allait sur ses dix ans et la fille était un peu plus jeune. Une nuit, le tsarévitch eut un songe : il se voyait se laver, tandis que son père lui versait de l'eau sur les mains et que sa mère lui présentait une serviette pour les essuyer. Le lendemain, le gamin raconta son rêve au tsar qui s'irrita et cria avec colère :

— Ah ! c'est ainsi ! Donc je dois te servir ! Et tu as le front de me raconter cela ! À partir de ce jour, je te renie et à jamais ! Tu n'es plus mon fils. Va-t-en au diable !

Le tsar fit sortir un cheval de l'écurie, remplit d'argent un sac, le donna à son fils et mit celui-ci à la porte. Le gamin monta sur le coursier et partit à l'aventure. Il chevaucha longtemps et parvint à une forêt. On n'y voyait ni hommes, ni oiseaux.

Le petit erra longtemps et aperçut enfin devant lui une chaumière : une bergerie y était attenante, mais on ne voyait ni un être humain, ni un chien. Le garçon mit pied à terre, attacha son cheval dans la bergerie et entra dans la chaumine. Devant le feu, un vieillard aveugle était assis. On remarquait dans la pièce quelques instruments de travail ou de cuisine, des sacs et un attirail de berger. Le petit, ayant constaté que le maître de la maison était aveugle, ne lui dit mot et se cacha. Un long moment s'écoula. Le gamin avait faim et le vieux aussi.

Il se leva, saisit à tâtons un pot rempli de bouillie de maïs, versa du lait aigre dans une terrine et se mit à manger. Le petit se rapprocha doucement et mangea aussi. Le vieillard mangea toute sa soupe, et se prépara une seconde portion ; après l'avoir avalée, il en fit une troisième. Il versait de la bouillie de maïs et s'étonnait : d'ordinaire, une terrine lui suffisait et voici qu'il avait dû en faire trois ! Il se douta qu'un inconnu s'était introduit dans sa chaumière et avait partagé son repas. Il se leva, enleva la terrine qui était restée sur la table, s'assit près du feu et dit :

— Je sais qu'il y a quelqu'un dans ma hutte. Qu'il se nomme ! Je veux savoir si c'est ou non un être humain !

— Je suis un être humain, grand-père, oui, un être humain, répondit l'enfant.

— Qui es-tu donc et d'où viens-tu ? interrogea le vieillard.

Le fils du tsar lui conta le malheur qui lui était arrivé, comment il avait trouvé sa chaumine et ajouta :

— Veux-tu, grand-père, que je reste chez toi ?

— Mais oui, mon fils, comment te refuser ? Tu le vois : je suis seul et abandonné. Vis chez moi comme mon fils : tu ne manqueras de rien.

Le soir, les chèvres et les brebis rentrèrent à la bergerie. Elles revinrent seules de la forêt, sans berger. Alors le vieillard dit au garçon :

— Allons, aide-moi à traire les chèvres et les brebis !

L'enfant lui obéit, aida à traire les chèvres et les brebis et resta dans la chaumière. Il aima peu à peu le vieillard comme son propre père : il l'écoutait toujours et lui venait en aide en toute circonstance.

Il grandit ainsi, devint un beau jeune homme, un splendide garçon, bon à marier. Un jour, il trouva dans un coin un pipeau et demanda à son père adoptif de le lui donner. Ce dernier accepta : le tsarévitch apprit à jouer de la flûte et si bien que nul ne pouvait rivaliser avec lui. Il n'allait jamais dans la forêt. Enfin il se lassa et voulut se promener dans le bois.

— Grand-père, dit-il au vieillard, laisse-moi aller dans la forêt avec les brebis et les chèvres !



La belle eut peur.

— Pourquoi pas ? Va ! mais écoute bien d'abord ce que je vais te dire : par delà notre chaumière, dans la forêt, il y a deux grands arbres. Tu les verras de loin et les reconnaîtras à première vue : ils dominent de beaucoup tous les autres. Prends garde de ne pas t'en approcher, sinon il t'arrivera malheur. C'est eux qui m'ont fait perdre la vue.

Le tsarévitch alla dans la forêt, aperçut les arbres et se dit :

— Que m'arrivera-t-il si je m'en approche ? Je vois de loin que ce sont des arbres comme les autres.

Il fit quelques pas et découvrit, sous les arbres, une source d'eau cristalline dont le fond était semé de pierres de toutes couleurs. Il s'assit auprès et se mit à jouer de la flûte. À peine avait-il préludé que deux oiseaux, au plumage chatoyant, lui répondirent en chantant au sommet des deux arbres, et si bien qu'en les écoutant, on oubliait tout au monde. Le tsarévitch jouait et les oiseaux chantaient. Soudain ils s'envolèrent et se changèrent en jeunes filles, mais quelles jeunes filles ! Des beautés aussi éclatantes que le soleil ! Elles se dévêtirent et se préparèrent à se baigner dans un grand bassin près de la source. Le jeune homme se glissa lentement vers l'endroit où elles avaient quitté leurs vêtements : une des jeunes filles s'en aperçut, sortit d'un bond du bassin, reprit sa robe et s'envola. Mais l'autre n'avait rien remarqué et le fils du tsar, s'étant emparé de sa robe, s'éloigna de la source. La belle eut peur, quitta bien vite le bassin et voulut se rhabiller, mais ses vêtements avaient disparu. Elle vit seulement notre ami, la robe en mains, et le supplia :

— Rends-moi ma robe, brave garçon ! Sois mon frère et ne garde pas mon vêtement !

— Alors accepte de m'épouser et je te rendrai ta robe !

La jeune fille y consentit et le tsarévitch la conduisit à la chaumière. Quand le vieillard sut comment l'affaire avait tourné, il éprouva une grande joie et le fils du tsar épousa la belle. Les jeunes gens honoraient toujours leur père adoptif et prenaient grand soin de lui. Il les aimait comme ses propres enfants. La jeune fille cueillit des simples et baigna de leur suc les yeux de l'aveugle qui recouvra la vue. Vous imaginez combien grande fut la joie du vieillard, qui chérit encore davantage ses jeunes gens : il les couvait, à la lettre !

Un jour, le tsarévitch apprit par hasard que sa sœur allait se marier. Il alla trouver l'ancien et lui dit :

— Un chasseur m'a raconté que ma sœur allait se marier. Laisse-moi aller à la noce ! Je m'y amuserai un peu, assisterai au banquet et je reviendrai. Ma jeune épouse restera près de toi pour que tu ne t'ennuies pas tout seul.

— Bien, mon fils, je te le permets : et comment te retenir ? Seulement regarde un peu mes trésors. Quand tu y penseras plus tard, tu te hâteras de revenir ici.

Le vieillard tira d'une cachette un trousseau de quarante clés et mena le jeune homme dans un immense souterrain : d'abord il ouvrit

une grande porte de fer : derrière elle, il y avait trente-neuf magasins. Il entra dans le premier qui était plein de magnifiques vêtements et pria le jeune homme de se choisir un costume de son goût. Puis il ouvrit une autre réserve, qui était remplie d'armes d'argent et le tsarévitch put y prendre ce qu'il voulut. Il le fit entrer enfin dans tous les magasins, l'un après l'autre, qui regorgeaient de tous les trésors imaginables : dans l'un il y avait des pièces d'or, dans le second, de l'argent, dans un troisième, de la monnaie, dans un quatrième, du brocard, dans un cinquième, des chevaux de race : aucun n'était vide. Le tsarévitch admira les richesses de l'ancien, choisit un habit et des armes. Puis le vieillard lui offrit un cheval ailé, couvert d'un équipement de soie et de brocard et ordonna au coursier d'exécuter tous les ordres que lui donnerait son cavalier : et ce cheval savait parler !

Le tsarévitch s'équipa : il resplendissait comme le soleil ! Il monta à cheval et partit. Alors son coursier lui demanda :

— Vers quelle ville nous dirigeons-nous ?

— Vers la capitale de mon père.

— Alors bande-toi les yeux et tiens bon ma crinière !

Et il prit son vol dans le ciel. Ils volèrent longtemps et arrivèrent à la capitale. Alors le coursier dit à son maître :

— Défais ton bandeau et gagnons le palais de ton père.

On y célébrait déjà la noce qui se préparait : une grande foule était rassemblée. Tous remarquèrent le cavalier et coururent à sa rencontre. Le tsar sortit aussi avec sa femme, mais ils ne reconnurent pas leur fils et lui-même ne se fit pas connaître. Ils le menèrent au palais en lui rendant de grands honneurs.

Sa sœur, la fille du tsar, remarqua, elle aussi, le jeune invité, mais ne reconnut pas son frère. Il lui plut tant qu'elle aurait voulu l'épouser. Quand les marieurs la vinrent chercher, elle appela son père et sa mère et leur dit :

— Vous pouvez me tuer ou me maudire, je ne les suivrai pas : je ne veux plus de mon fiancé : je veux épouser ce jeune homme de si belle tournure.

Ses parents lui firent force remontrances et tentèrent vainement de la détourner de son dessein. Mais elle demeura inébranlable et ordonna au héraut d'annoncer que le mariage était remis. Tous les invités se dispersèrent et les marieurs rentrèrent chez eux sans la fiancée.

Que pouvait faire le tsar ? Transmettre à son hôte le désir de sa

filles ? Et s'il refusait ? Quelle honte ! Il décida donc d'organiser un grand festin et de tout dire ensuite au jeune homme. Le lendemain, les dignitaires du palais se réunirent pour le banquet. Avant de s'asseoir à table, le tsar présenta à son invité de l'eau pour se laver les mains et la tsarine lui tendit une serviette pour les essuyer. Ils prirent place. Alors le jeune homme demanda :

— N'as-tu qu'une fille, Sire, ou as-tu d'autres enfants ?

— J'avais un fils, brave chevalier, qui aurait ton âge aujourd'hui. Mais voici ce qui s'est passé. Il me vit en songe lui présenter de l'eau pour se laver. Quand il me raconta son rêve, je lui criai, irrité : « Je ne serai jamais ton domestique ! Tu n'es plus mon fils ! Va-t-en au diable ! » Il s'enfuit et je ne le revis plus.

Le tsarévitch, après l'avoir écouté, se leva :

— Mais, dis-moi, est-ce donc si grande honte de donner à son fils de l'eau pour se laver et une serviette pour s'essuyer ? Tu viens de le faire pour moi. Tu es mon père, et toi, tu es ma mère ! Le songe s'est réalisé.

Quand le tsar et sa femme eurent compris qu'ils avaient bien retrouvé leur fils, ils l'embrassèrent en pleurant longtemps de joie. Le tsarévitch passa encore quelques jours avec les siens, dans la joie et le bonheur. Puis il leur annonça sa résolution de rentrer chez lui, retrouver le vieillard et sa jeune femme. Le père et la mère pleurèrent, tentèrent de le retenir, mais tout fut inutile. Le tsarévitch rentra dans la forêt.

Quand le vieillard mourut, le fils du tsar réunit tous ses trésors et revint avec sa femme chez son père ; puis il régna à son tour.

Le chevalier qui portait au front une étoile



Il y a bien des années de cela, c'était dans le vieux temps, vivait un homme bon et laborieux. Il possédait tout ce qu'il fallait : une maison, bien meublée et bien fournie, des chevaux, des brebis et du gros bétail : mais il n'avait pas d'enfants, ce qui le peinait beaucoup. Chaque jour des voyageurs de différents pays venaient lui rendre visite, et le généreux maître les recevait gracieusement, les invitait, tandis que sa femme s'affairait autour des fourneaux pour préparer le repas.

Or il arriva qu'un jour personne ne se présenta, jusqu'au soir, dans cette demeure hospitalière. Le maître sortit dans la rue voir s'il ne découvrirait pas quelque voyageur à inviter chez lui. Il attendit longtemps, la nuit vint, personne ! Il commençait à se morfondre et allait rentrer au logis quand il vit venir, dans la rue sombre, un vieillard dont la barbe blanche tombait jusqu'à la ceinture. Celui-ci vint à lui en disant :

— Bonsoir, mon fils !

— Sois le bienvenu, vieillard ! Que fais-tu là si tard ? Veux-tu passer la nuit chez moi ?

— Je te remercie.

Le vieillard, tout heureux, alla chez le brave homme. Ils entrèrent. L'hôtesse, joyeuse d'accueillir un invité, retroussa ses manches et

prépara un copieux souper. Après le repas, le vieillard interrogea ses hôtes, leur demanda comment ils vivaient et s'ils avaient tout ce qui leur fallait.

— Nous vivons bien, certes, répondit l'hôtesse, et nous avons maison pleine ! Mais il nous manque un enfant : oui, pas de petit chez nous à bercer de chansons !

— Ne vous désolez pas, dit l'ancêtre, vous aurez un enfant. Maintenant il est temps d'aller dormir : nous avons bien doublé le cap de minuit !

Le lendemain, le vieillard à la barbe blanche se leva de bonne heure et se prépara au départ. Son hôte l'accompagna jusqu'à la limite du village. Au moment de prendre congé, le vieux fouilla dans sa poche, en tira une pomme écarlate et l'offrit à son généreux hôte :

— Prends cette pomme, lui dit-il. Quand tu seras de retour chez toi, fends-la en deux et mange la moitié avec ta femme : dans neuf mois, vous aurez un bel enfant. Il sera marqué d'un signe particulier, une étoile sur le front. Il grandira et deviendra un brave chevalier comme il y en a peu au monde.

Puis le vieillard mit la main à sa besace et en tira un sabre replié :

— Je te donne ce sabre, dit-il, prends-en grand soin. Quand ton fils aura vingt ans, tu le lui remettras en lui disant qu'en cas de besoin le sabre sautera tout seul du fourreau. Toutefois, si ce n'est pas ton fils, mais un autre qui le dégaine, le chevalier à l'étoile sur le front mourra à l'instant. Quant à la seconde moitié de la pomme, tu la couperas en douze. Tu as douze juments qui n'ont pas encore porté : donne-leur à chacune à manger une de ces tranches. L'une d'elles te donnera un étalon avec une corne sur le front. Soigne-le comme la prunelle de tes yeux : ce sera la monture de ton fils. Maintenant, adieu, et bonne santé !

L'hôte hospitalier rentra chez lui et exécuta ponctuellement les prescriptions du vieillard : et il leur naquit un garçon qui portait une étoile sur le front et un étalon avec une corne sur la tête. Le gamin grandit et atteignit sa vingtième année. Il allait chasser dans les montagnes et revenait toujours avec des cerfs et des chamois. Il ramena même un jour un ours des plus féroces.

Et voici que le bruit se répandit au village qu'un étrange chevalier avait fait son apparition à la ville.

Doué d'une force herculéenne, il était capable de briser deux fers à cheval à la fois. Alors le hardi jeune homme dit à son père qu'il voulait aller à la ville voir cet athlète :

— Va, mon fils, approuva son père, mais choisis d'abord un cheval à l'écurie.

Le garçon y alla, saisit un cheval par la queue, le fit tourner au-dessus de sa tête et le lança dehors. Il en fit autant du second, du troisième, jusqu'à ce qu'il les eût tous expédiés.

— N'y a-t-il donc pas de bête un peu meilleure à l'écurie ? demanda-t-il aux palefreniers.

— Mais si ! et comment ! Celui qui a une corne sur la tête. Mais c'est un cheval rétif : il rue et il mord. On ne peut pas le monter et il est impropre à l'équitation.

Le jeune homme se dirigea vers le coursier à la corne unique, le saisit par la queue, tenta de le soulever, mais la bête ne broncha pas plus que si elle avait été rivée au sol.

— Voilà le cheval qu'il me faut, dit-il. Il l'enfourcha et partit prendre congé de ses parents. Quand le père vit qu'il avait choisi le coursier à la corne, il eut une grande joie et alla chercher le sabre : il l'apporta dans la cour et transmit à son fils les indications du vieux à barbe blanche. Alors le garçon baisa la main de ses parents et partit.

Il chevaucha longtemps et parvint à la ville où se trouvait le fameux athlète qui rompait les fers à cheval. Il le trouva dans une forge et lui dit :

— Allons ! mesure ta force avec moi !

— Soit ! accepta l'autre, qui prit en mains deux fers à cheval neufs et les brisa comme du pain frais. Alors notre héros en saisit trois, les mit l'un sur l'autre et les rompit en se jouant. Le célèbre athlète le salua jusqu'à terre :

— J'avoue que tu es plus fort que moi ! déclara-t-il.

Alors le chevalier à l'étoile remonta sur son coursier et partit à la recherche d'autres preux pour se mesurer avec eux. Il chevaucha longtemps, s'informant auprès de tous ceux qu'il rencontrait du lieu où vivaient des preux célèbres. On lui apprit ainsi que, quelque part, bien loin, sur une montagne, vivait un héros dont jamais personne n'avait pu triompher par la force. Le cavalier se dirigea par là. Parvenu à la montagne, il aperçut, derrière une barrière, une maison blanche. Le coursier à la corne la sauta. Aussitôt un homme sortit en courant de la maison, bondit sur un cheval moreau et se jeta comme une trombe sur l'arrivant :

— Que viens-tu chercher dans ma maison ? lui dit-il.

Le chevalier à l'étoile tira son sabre du fourreau, et quand il le brandit, l'air siffla. Son adversaire recula brusquement à la vue du

sabre et du cheval à la corne frontale, dont il ne pouvait plus détacher ses regards. Il sauta de son cheval moreau et tomba à genoux :

— Je reconnais, chevalier, que tu es de ceux qui n'ont pas leur pareil au monde. Dès lors et à jamais, je suis prêt à te servir fidèlement.

Le chevalier à l'étoile remit son sabre au fourreau, descendit de cheval et entra dans la maison. Les servantes s'empressèrent de préparer un somptueux repas. Le maître de la maison et son invité s'assirent à table. Ils mangèrent, burent, se divertirent, et finalement fraternisèrent. L'hôte raconta au chevalier les miracles qu'il pouvait accomplir :

— Je puis, dit-il, me changer en ours, en chèvre ou en âne : je puis marcher sur les mains, la tête en bas et travailler avec mes pieds comme avec mes bras.

— Tout cela n'est pas grand'chose. Et que peux-tu faire encore ?

— Si je colle mon oreille par terre, j'entends ce que disent tous les vivants.

— Ah ! voilà qui est bien ! fit le chevalier à l'étoile, et maintenant, frère, adieu !

— Adieu, frère, et que Dieu te garde ! Mais quand nous reverrons-nous ? Comment saurai-je si tu es en vie ou s'il t'est arrivé quelque chose ?

— Je vais te le dire : prends cette fleurette. Elle a poussé dans le jardin de ma mère, qui l'avait plantée le jour de ma naissance. La graine a donné une tige où ont poussé deux fleurs : elles ont fleuri et depuis ne se sont jamais fanées. Elles se faneront quand je mourrai. Garde l'une et moi l'autre. Regarde tous les jours la tienne. Tant que je vivrai, elle fleurira : si elle se flétrit, tu sauras que j'ai cessé de vivre.

Ayant ainsi parlé, le chevalier à l'étoile bondit sur son coursier, piqua des deux et s'envola comme un faucon. Il fonça longtemps par prés et par forêts et franchit dix fleuves. Sur toutes les routes et à tous les carrefours, il interrogeait passants et habitants pour savoir où il pourrait trouver un preux plus fort que tous les autres, car il voulait se mesurer avec lui : mais personne ne put lui en indiquer.

Il arriva donc à un lac profond, au milieu duquel il y avait une chaumière. Le chevalier poussa son cheval pour le faire boire, quand un homme au ventre énorme bondit de la cabane en criant :

— Eh ! toi ! là-bas ! ne bois pas de mon eau ! Je meurs de soif pour avoir trop mangé de poisson salé. J'ai attendu une semaine entière que les rivières remplissent le lac pour étancher ma soif.

Alors le gros ventru se baissa vers l'eau et avala d'une lampée tout le lac. Le chevalier à l'étoile se trouva bien surpris : il sauta de son cheval et engagea la conversation avec le buveur d'eau ventru. Ils devisèrent amicalement et fraternisèrent. En le quittant, le chevalier lui donna sa seconde fleurette, après lui en avoir expliqué l'emploi ; puis il lui serra la main et partit.

Après bien du temps, le coursier à la corne descendit dans une vallée profonde ; une haute tour, couverte d'écailles d'or, s'y dressait : « À coup sûr, ce doit être la demeure d'un homme important », pensa le chevalier à l'étoile, qui heurta la porte fermée. Il frappa une fois, deux fois, trois fois, puis regarda à travers la grille : il vit alors descendre, par un escalier blanc, une jeune femme, belle à peindre, toute habillée de soie et d'or, dont les doigts étaient chargés de pierres précieuses. Elle marcha vers la porte, l'ouvrit et à peine eut-elle levé les yeux pour dévisager le brave chevalier qu'elle fondit en larmes :

— Pourquoi pleures-tu, ma belle ? lui demanda-t-il.

— Comment ne pas pleurer, chevalier inconnu ? Le sort m'a fait la femme d'un brigand, et pourtant je suis la fille d'un tsar. Voilà déjà un an, j'étais fiancée à un brave chevalier, aussi beau que toi, mais le jour de mon mariage, des brigands attaquèrent le château de mon père et me ravirent à mon fiancé. On m'amena ici : et je verse des larmes chaque jour. Ma vie est sombre. Mais je souffre moins pour moi que pour toi, qui vas périr à la fleur de l'âge. Le brigand peut en tuer des milliers comme toi.

— Rassure-toi, ma belle, je le vaincrai et l'expédierai dans l'autre monde !

Le brigand était alors à la chasse. Il vit de loin un cavalier parler à sa prisonnière, prit feu comme poudre sèche : ses yeux jetaient des éclairs, et il lança son coursier vers la tour. Mais il n'eut pas le temps d'y arriver. Le chevalier à l'étoile avait tiré son sabre et fendu en deux la monture du brigand qui roula à terre, tandis que la moitié antérieure du cheval tranché en deux bondissait comme un coq. Le chevalier frappa de nouveau et tua net le brigand. La belle, debout dans le vestibule, avait saisi un couteau : elle était résolue à se tuer si le brigand avait vaincu le chevalier. Quand elle vit que son ravisseur était mort, elle courut ouvrir la porte au vainqueur et, fondant en larmes, se précipita dans ses bras. Le chevalier entra dans la cour, conduisit son cheval à l'écurie, pénétra dans le château, y resta et épousa la belle, qui était la fille d'un tsar.

Quelque temps après, ce dernier apprit la mort du brigand. Il fit dire à sa fille de rentrer chez lui, car il voulait la marier à un prince. Mais la belle refusa de partir et dit aux envoyés :

— Dites à mon père que je suis déjà mariée et ne me soucie point de son prince !

Le tsar était un méchant homme : il chercha des chasseurs pour tuer le chevalier à l'étoile, mais ne trouva personne. Alors se présenta au palais une sorcière, rusée comme un renard, qui lui dit :

— Mon maître et seigneur, je m'engage à tuer ce chevalier et à te ramener ta fille. Me récompenseras-tu richement ?

— Je te donnerai un plein panier de pièces d'or, répondit le tsar.

La sorcière se déguisa en mendiante et se rendit à la tour habitée par le chevalier. Il était alors à la chasse. Elle frappa à la porte et dit à la jeune femme qui venait lui ouvrir :

— Ma fille, aie pitié de moi ! Je n'ai pas un morceau de pain : fais-moi la charité !

La belle avait bon cœur : elle apporta une pleine corbeille de pain, de viande rôtie, de fruits et la donna à la sorcière en disant :

— Si tu es encore dans le besoin, grand-mère, reviens me voir : je suis toujours seule à la maison. Viens, nous causerons un peu et je te donnerai encore quelque chose.

Le lendemain, la sorcière attendit que le chevalier fût parti à la chasse et revint. Elle revint un jour, puis deux et se lia avec la fille du tsar. La vieille rusée se mit à l'interroger, et à lui demander comment elle vivait avec son mari.

— À merveille, répondit-elle. Mon mari ne me cache rien.

— Ma fille, ne te fie pas trop aux hommes, répartit la sorcière. Il est impossible que ton mari ne te cache pas quelque chose. Si tu ne lui demandes pas le secret de sa vie, il ne te le dira à aucun prix.

— Si, je le lui demanderai.

— Essaye, nous verrons ce qu'il dira.

La sorcière se retira. Le soir, la belle mit le couvert et s'assit à l'écart : elle semblait toute chagrine.

— Qu'as-tu donc ? demanda le chevalier.

— Dis-moi, ne me caches-tu pas quelque chose ?

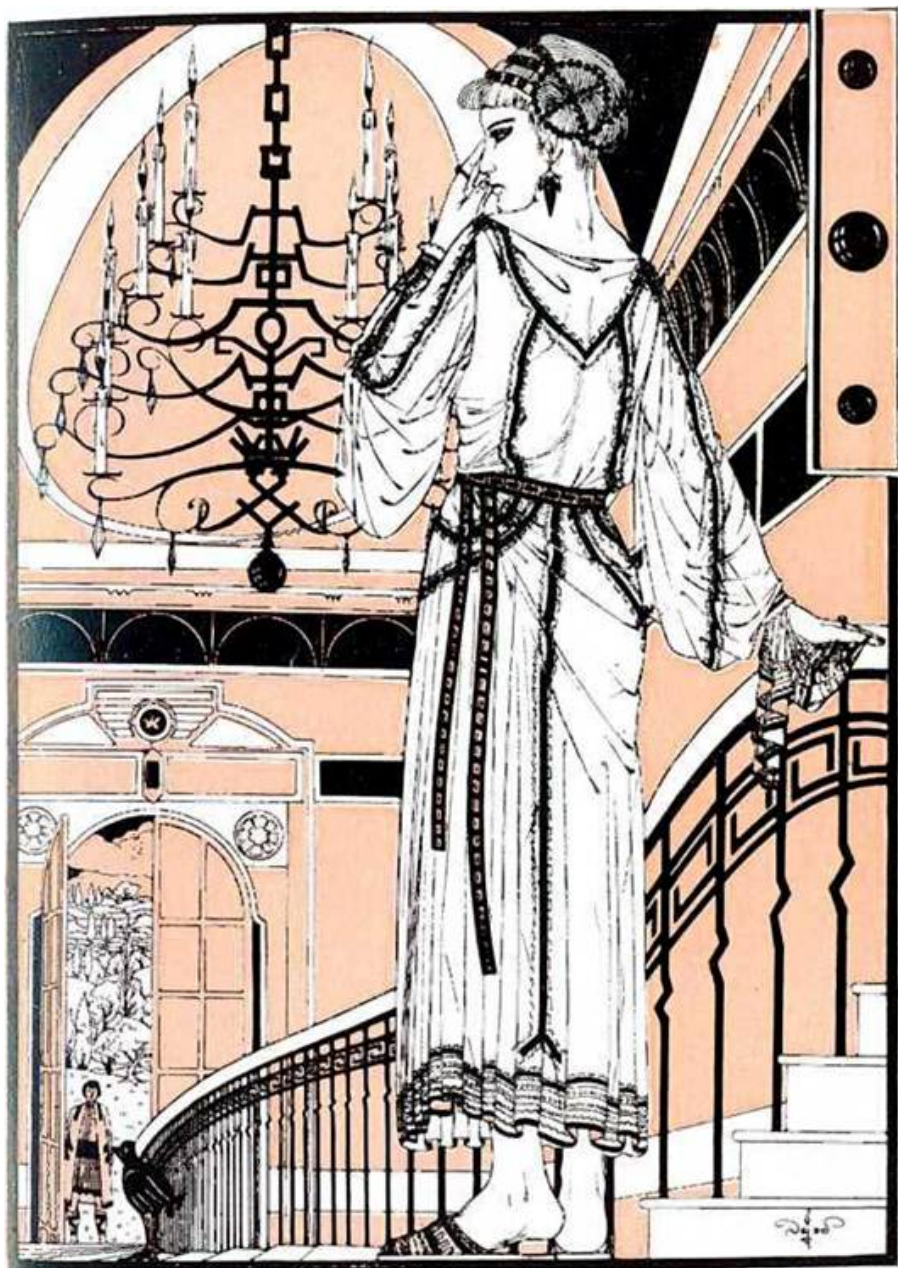
— Tu sais bien toi-même que non.

— Et pourquoi ne m'as-tu jamais dit le secret de ta vie ?

— Si je te le dis, il arrivera malheur.

— Je t'en prie, dis-le moi, insista la jeune femme qui fondit en larmes. Le chevalier s'émut et l'embrassa.

— Ne pleure plus, je te le dirai. Le secret de ma vie est dans le sabre que je porte à ma ceinture : tant que je le tirerai moi-même du fourreau, il ne peut rien m'arriver de mal. Mais si quelqu'un d'autre y touche, je mourrai aussitôt. Voilà le secret de ma vie : ne le révèle à personne, sinon je mourrai.



Il vit alors descendre, par un escalier blanc...,

Le lendemain, la sorcière connaissait le secret que la belle n'avait

pas su garder. Le soir, elle fit semblant de rentrer chez elle, mais à peine sortie de la cour elle se changea en chat, rentra dans la tour et se cacha sous le lit du chevalier, dans sa chambre à coucher. Avant de s'endormir, celui-ci détacha son sabre et se coucha : il s'assoupit. Alors la sorcière sortit de dessous le lit, reprit sa forme de femme, tira le sabre et le jeta par la fenêtre. Le sabre tomba dans le lac. Aussitôt le chevalier cessa de respirer.

Réveillée à l'aube, la belle pleura, cria et la sorcière partit informer le méchant tsar. Sachant que son gendre était mort, il mobilisa tout un régiment pour ramener sa fille de force. Mais à peine le détachement approchait-il des portes, que le coursier à la corne bondit et engagea un sanglant combat : le valeureux cheval luttait contre tout le régiment et ne laissait personne approcher de la tour.

Ce même jour, les frères adoptifs du chevalier s'aperçurent que leurs fleurs s'étaient fanées.

— Notre frère adoptif n'est plus, crièrent-ils en se tordant les mains.

Ils se rencontrèrent et allèrent s'informer de ce qui s'était passé. Celui qui pouvait écouter toutes les conversations du monde entier posa son oreille sur la terre et entendit la sorcière dire au tsar :

— Je n'avais pas fini de tirer le sabre du fourreau qu'il expirait...

— Et où est le sabre ?

— Je l'ai jeté dans le lac qui est devant la tour.

— Ah ! ah ! fit le premier frère d'adoption, voilà donc celle qui a causé la perte du plus valeureux de tous les chevaliers ! Une vieille sorcière ! Courons rendre la vie à notre ami.

Les deux frères adoptifs enfourchèrent deux grands aigles des montagnes, prirent leur vol vers la tour et descendirent sur la rive du lac. Le buveur d'eau ventru se pencha et l'assécha d'une lampée. Au fond du lac étincelait la lame nue. Le premier frère la ramassa, monta l'escalier de pierre et entra dans la chambre où gisait, sans vie, le chevalier. Il remit le sabre au fourreau : alors le chevalier à l'étoile ouvrit les yeux et se leva.

Pendant le coursier à la corne luttait bravement contre le régiment du tsar et ne laissait personne approcher de la tour. Le chevalier à l'étoile sauta sur ses pieds, prit le fourreau et se précipita dehors. Il tira son sabre : à peine la lame effilée brilla-t-elle au-dessus de la tête des ennemis que ceux-ci s'enfuirent comme une volée de moineaux. Le chevalier ne les poursuivit pas et se contenta de faire prisonniers le tsar et la sorcière. On exila le mauvais tsar et la sorcière

fut punie comme elle le méritait. Quand les rivières eurent de nouveau rempli le lac, le chevalier fit lier les mains de la méchante femme qu'on jeta à l'eau après lui avoir attaché au cou son panier de pièces d'or.



La fée



Un garçon se loua comme aide-berger chez un pâtre qui gardait des troupeaux de brebis dans les montagnes : chaque soir, il quittait la maison et, debout près d'un sillon, jouait longtemps d'une longue flûte d'airain. Une nuit, il entra dans une forêt, s'arrêta dans une clairière et se mit à jouer. Il jouait debout, au clair de lune. Or les fées se réunissaient dans cette clairière.

Le jeune homme joua longtemps et finit par un léger air de danse. Aussitôt arrivèrent en volant trois jeunes filles aux longues tresses qui se prirent à danser. La plus jeune dansait mieux que les autres : elle était si belle que le jeune homme ne pouvait en détacher ses regards.

« Eh ! pensa-t-il, si j'épousais cette jeune fille ? Tout le village m'envierait. Comme elle est belle ! Elle pourrait rivaliser avec le soleil ! »

Le berger cessa de jouer et, à peine eut-il fini que les jeunes filles s'envolèrent comme des oiseaux. Rentré dans sa cabane, il ne put fermer l'œil ; le matin, il vint trouver le vieux berger et lui dit :

— Sais-tu, grand-père, quelle belle fille j'ai vue cette nuit ? Je ne pouvais la quitter des yeux !

— Où l'as-tu vue, mon fils ? En songe ou réellement ?

— Non, grand-père, une belle comme celle-là ne nous apparaît pas

en rêve.

— Mais où l'as-tu vue ?

— Dans la clairière des fées. Elle a dansé au son de ma flûte avec deux autres jeunes filles. Elle n'a pas sa pareille dans tout l'univers. Ah ! si je pouvais l'épouser !

— N'y songe pas, mon fils. Peut-on épouser une fée ? Une fée ne sait que cueillir des fleurs, chanter et danser. Elle ne vaut rien pour toi comme femme. Même si tu réussis à l'amener dans ta maison, elle ne restera pas avec toi. À peine auras-tu pu la voir qu'elle fuira.

— Apprends-moi, grand-père, à la rejoindre et à la persuader de venir au village. Quant à fuir, qu'elle essaye, si elle peut !

— Il n'est pas difficile de la rejoindre, et cela je puis te l'apprendre. Comment la persuader ? Je ne puis, là-dessus, t'être d'aucun secours. Il faudra la ramener de force !

Le jeune homme s'impacienta et pressa le vieillard :

— Eh bien ! hâte-toi de me dire comment la rejoindre !

— Voici : joue un air de danse, et quand les fées seront entrées dans la danse, précipite-toi sur ta bien-aimée et enlève-lui sa couronne. Tant que tu la garderas en mains, la fée ne s'envolera ni ne fuira. Mais veille sur la couronne comme sur la prune de tes yeux ! Si la fée la reprend, elle s'envolera aussitôt comme un oiseau ! Alors tu n'y pourras plus rien.

— Merci, grand-père ! Que Dieu te garde en santé ! Je suivrai tes indications.

Le soir venu, le jeune homme revint à la clairière des fées et joua de la flûte. Les fées arrivèrent en volant et se mirent à danser à en perdre le sens. Soudain le berger bondit et enleva sa couronne à la plus jeune, tandis que les deux autres s'envolaient. Leur compagne resta au milieu de la clairière, tremblant comme un oiseau blessé. Elle le supplia :

— Rends-moi ma couronne, berger ! Sans elle je ne puis m'envoler.

— Viens chez moi, ma belle : je te conduirai dans ma maison au village, et tu aideras ma vieille mère comme une fille chérie.

La fée réfléchit un instant :

— Laisse-moi, petit berger, demanda-t-elle. Je suis une fée : les fées n'habitent pas les villages et ne se marient pas.

— Tu te marieras, tu te marieras ! Mes parents t'aimeront et te chériront. Nous prendrons tous soin de toi comme de la plus pure merveille. Viens avec moi ! Je te mènerai d'abord à mon vieux maître

et demain nous partirons pour mon village.

Ainsi le jeune berger amena la fée à son vieux maître. À peine fut-elle entrée dans la hutte qu'on eût dit un lever de soleil. Le vieux ouvrit les yeux, regarda la fée, sourit et dit :

— Épouse ce garçon, jeune fille ! Il n'y a pas meilleur dans tout le village, dans tout le canton. Il a aussi bien des brebis. Vois-tu ce troupeau au milieu des champs ? C'est le sien qu'il a gagné par son travail. Allez demain au village en emmenant avec vous le troupeau !

La fée baissa la tête et se tut : elle ne dit pas le moindre mot. Le garçon la fit asseoir plus près du feu, la regarda, mais sans éprouver une grande joie. Il prit sa flûte d'airain et se remit à jouer. Le lendemain, il ramena le troupeau au village, avec la fée. Quand il fut arrivé, il l'habilla en paysanne et l'épousa. Il vécut ensuite heureux avec elle.

Une année passa. Des parents invitèrent les jeunes gens à une noce. Les gens se rassemblèrent et firent des rondes. La ronde principale se déroulait au milieu du village et on dansait à perdre haleine. Toutes les jeunes filles et tous les jeunes gens du pays participaient à ces jeux : seule la jeune bergère restait à l'écart et regardait. Alors les invités lui demandèrent :

— Pourquoi ne dances-tu pas, jolie jeunesse ?

— Le berger ne me rend pas ma robe de fée et ma couronne de fleurs des champs. Sans elles, je ne peux pas danser.

Alors ils cherchèrent à convaincre le jeune homme :

— Donne à ta femme sa robe et sa couronne, berger ! Ne vois-tu pas comme elle a de la peine ? Elle voit danser les autres et doit rester à l'écart.

Le berger refusait : il craignait que sa femme ne s'envolât.

Mais les gens ne lui laissaient pas la paix. Ils continuaient à le presser de consentir. Enfin il céda : il brûlait lui-même de voir sa femme dans sa robe de fée, avec la couronne sur la tête, et il lui donna l'une et l'autre. Elle rentra donc chez elle, s'habilla et revint à la noce. Tous la regardaient avec admiration, ils étaient sous le charme. Et quand elle commença à danser, quand sa taille élancée apparut et que la tresse dorée de ses cheveux se dénoua, se balançant au rythme de la danse, tout le village courut la contempler. Elle dansa, dansa, puis soudain sortit en bondissant de la ronde et s'envola. Son mari lui cria :

— Pourquoi me quittes-tu, ma chère petite femme ? Où t'envoies-tu ? Où pourrai-je te chercher ?

La fée agita sa petite main et répondit :

— Tu me retrouveras au Bourg enchanté !

À ces mots, elle s'envola encore plus haut et disparut dans les nuages.

Le berger revint chez lui, fit ses préparatifs de départ et s'en fut chercher la fée. Il marcha, en interrogeant tout le monde, il marcha sans fin. Mais personne ne savait où se trouvait le Bourg enchanté. Il parcourut bien des villes et des villages. Personne ne put lui dire où se trouvait ce lieu mystérieux. Il s'enfonça dans les profondeurs des forêts, dans des ravins sauvages que n'avait jamais foulés le pied de l'homme. Il parvint enfin à une source, près de laquelle se tenait un vieillard à barbe blanche, un bâton à la main.

— Où vas-tu, mon brave ami, dans ces lieux perdus ? lui demandait-il.

— Le chagrin me fait voyager, grand-père. Oui, j'ai un très grand chagrin. J'ai épousé une belle des bois, je l'ai prise et gardée, mais elle s'est envolée. Elle m'a prescrit de la chercher dans le Bourg enchanté. Voilà pourquoi j'erre partout. Ne saurais-tu pas où est ce bourg ?

— Non, répondit-il, mais poursuis ta route. Tu rencontreras un autre vieillard : c'est mon frère, qui est un peu plus âgé que moi. Interroge-le : c'est le tsar de toutes les bêtes sauvages. Peut-être sait-il où est cet endroit ?

Après avoir encore beaucoup marché, le berger rencontra l'autre vieillard. Il lui conta sa peine et lui demanda s'il connaissait le Bourg enchanté.

— Non, frère, dit-il. Mais ce qu'ignorent les hommes, souvent les bêtes le savent. Attends : je vais les rassembler toutes et nous les interrogerons.

Il tira sa flûte et préluda : toutes les bêtes accoururent, saluèrent leur maître qui leur dit :

— Écoutez bien, ours, loups, renards, et vous tous, les autres animaux sauvages, écoutez ce que je vais vous demander. Savez-vous où est le Bourg enchanté ?

— Non, Sire ! crièrent-ils tous d'une seule voix.

— Tu vois, mon ami, dit le vieux berger, le bourg dont tu parles n'existe pas. Mais si tu veux connaître le fond des choses, va voir mon frère aîné, le tsar des oiseaux. Interroge-le : peut-être sait-il quelque chose ?

Le berger se remit en route : après une longue marche, il arriva chez le tsar des oiseaux, lui conta sa peine et demanda :

— Ne sais-tu pas, grand-père, où est le Bourg enchanté ?

Le vieux rassembla tous les oiseaux et leur dit :

— Écoutez bien, aigles, faucons, corbeaux et vous autres, tous les petits oiseaux. N'avez-vous jamais entendu parler du Bourg enchanté ?

— Non, non, répondirent-ils.

Alors parut une pie boiteuse. Le vieillard la gronda :

— Pourquoi es-tu en retard, la pie ?

— Je suis en retard, Sire, parce que je suis venue de loin, du Bourg enchanté où habitent les fées. Quand elles ont appris que tu nous convoquais, elles m'ont obligée à battre le blé : j'allais fuir quand l'une d'elles m'a frappée à la patte et je boite. La douleur m'empêchait de voler vite et voilà pourquoi je suis en retard.

Le vieillard se tourna vers le berger et lui dit :

— Entends-tu, mon garçon, ce que dit la pie ? Elle sait où est le Bourg enchanté. Pars avec elle : elle te montrera le chemin. Pour que tu ne meures pas de fatigue, je vais le donner un aigle qui te portera dans les airs.

— Si tu me fais cette grâce, répondit le berger, je t'en serai reconnaissant toute ma vie.

Le vieillard fit un signe et l'aigle le plus puissant arriva en volant. Le berger lui monta sur le dos : la pie les précédait.

Ils volèrent longtemps et parvinrent au Bourg enchanté. Le berger descendit et dit à l'aigle :

— Reste en haut de ce chêne et attends-moi. Je serai bientôt de retour.

Entré dans le bourg des fées, il en rencontra une très vieille, et lui demanda des nouvelles de sa femme :

— Descends la rue, répondit la vieille : au milieu tu trouveras une tour habitée par trois sœurs : l'une d'elles avait disparu un moment quelque part : ce doit être celle dont tu parles.

Le berger s'avança dans le village et entra dans la cour, à la recherche des sœurs. Sa fée, qui le vit, se réjouit, appela ses parents et leur dit :

— Venez voir mon beau berger aux yeux noirs ! Il a fini par me découvrir..

Toutes les fées lui firent bon accueil : elles le traitèrent bien, lui firent boire du vin des fées et voulaient remmener coucher. Mais le berger prit sa fée par le bras et dit :

— J'ai un camarade qui m'a amené ici. Allons l'appeler pour qu'il participe à la fête et boive du vin des fées.

La fée le suivit : arrivés près du grand chêne, le berger cria :

— Descends, fidèle camarade !

En un instant l'aigle fut en bas. Sans perdre de temps, le berger fit monter sur son dos la fée, grimpa en croupe et l'aigle s'envola rapidement, comme un dragon ailé.

Jour et nuit ils volèrent par-dessus monts et rivières. Enfin ils arrivèrent au village natal du berger.

Celui-ci ramena la fée chez lui, brûla sa robe et sa couronne et ils vécurent contents et joyeux. La fée donna au berger de beaux enfants. Et les anciens de mon pays pensent que c'est depuis lors que des hommes sont beaux, parce que la fée leur avait transmis sa beauté.

La flûte enchantée



Un grand-père avait des chèvres. Un pastoureau se loua chez lui pour les garder. Ce garçon avait une flûte, et quelle flûte ! À peine l'embouchait-il que toutes les créatures vivantes partaient à danser à perdre haleine.

Un matin, le grand-père accompagna le pastoureau, lui mit du pain dans son bissac et lui recommanda :

— Souffle un peu moins dans ta flûte et garde un peu mieux tes chèvres !

Le soir, le petit rentra en chassant devant lui ses chèvres. Le grand-père vint à sa rencontre et lui cria, irrité :

— Que fais-tu donc, fiston ? Où vas-tu rôdailler ? Pourquoi ne gardes-tu pas les chèvres ? Vois donc à quoi elles ressemblent ! Elles dépérissent parce qu'elles crèvent de faim !

— Je les mène paître, grand-père, je les mène paître ! Et je leur coupe même des branches pour les nourrir !

Et ainsi aujourd'hui et de même demain. Et le vieux voyait bien que le pastoureau lui tuait ses chèvres !

Un jour, le grand-père se leva un peu plus tôt et suivit son berger. Il se cacha, au bois, dans un buisson d'églantier. Le pastoureau mena bien ses chèvres dans la forêt et leur coupa des branches : on les

entendait craquer sous les dents des bêtes.

Puis le petit pensa à sa musique, tira son flûtiau et l'emboucha. Alors les chèvres lâchèrent leurs branches, et de danser ! Le vieux, dans son buisson, n'y résista pas, « Top, top, top ! » et entra dans la danse. Il mit en pièces tout son vêtement dans les ronces. Alors il se mit à crier :

— Arrête, fiston ! ne joue plus ! Je me suis mis en loques dans les épines.

— Je voudrais bien m'arrêter, mon bon grand-père, mais c'est la flûte qui ne veut pas !

Et le grand-père dansait, sans pouvoir s'arrêter, lui non plus. Sa vieille, à la maison, attendait toujours son homme. Elle perdit patience et s'écria :

— Je vais voir ce que fait le grand-père !

Elle alla au bois, aperçut le pastoureau qui soufflait dans sa flûte, les chèvres qui bondissaient et le grand-père « Top, top, top ! » qui gambadait dans le roncier.

— Eh ! fiston ! eh ! grand-père ! que faites-vous là ? cria la femme. Mais la flûte sonnait encore plus fort et la vieille « Top, top, top ! » d'entrer en branle.

Le grand-père et sa femme avaient un fils et une bru qui avaient aussi des enfants. Le fils, après avoir longtemps attendu le retour de son père et de sa mère, perdit patience et dit à sa femme :

— Allons, ma petite femme, reste ici, tandis que j'irai voir ce que font grand-père et grand-maman.

Il alla donc au bois et vit de loin le pastoureau jouer, les chèvres bondir, grand-père et grand-mère sauter sans ménager leurs jambes :

— Que faites-vous, braves gens ? leur cria-t-il.

Mais la flûte sonnait toujours plus fort, et le fils « Top, top, top ! » d'entrer dans la danse.

La bru était restée à la maison avec les enfants. Elle attendit longtemps : personne ! Elle perdit patience et dit :

— En voilà une histoire ! Que font-ils donc là-bas ? Où sont-ils passés qu'ils ne rentrent pas ? Il faut aller les chercher.

Elle laissa les enfants garder la maison et vint au bois. Elle regarda et que vit-elle ? Le pastoureau souffler dans sa flûte, les chèvres bondir, le grand-père, la grand-mère et leur fils danser à perdre haleine.

— Oh ! mes bons amis ! que vous arrive-t-il ? cria-t-elle.

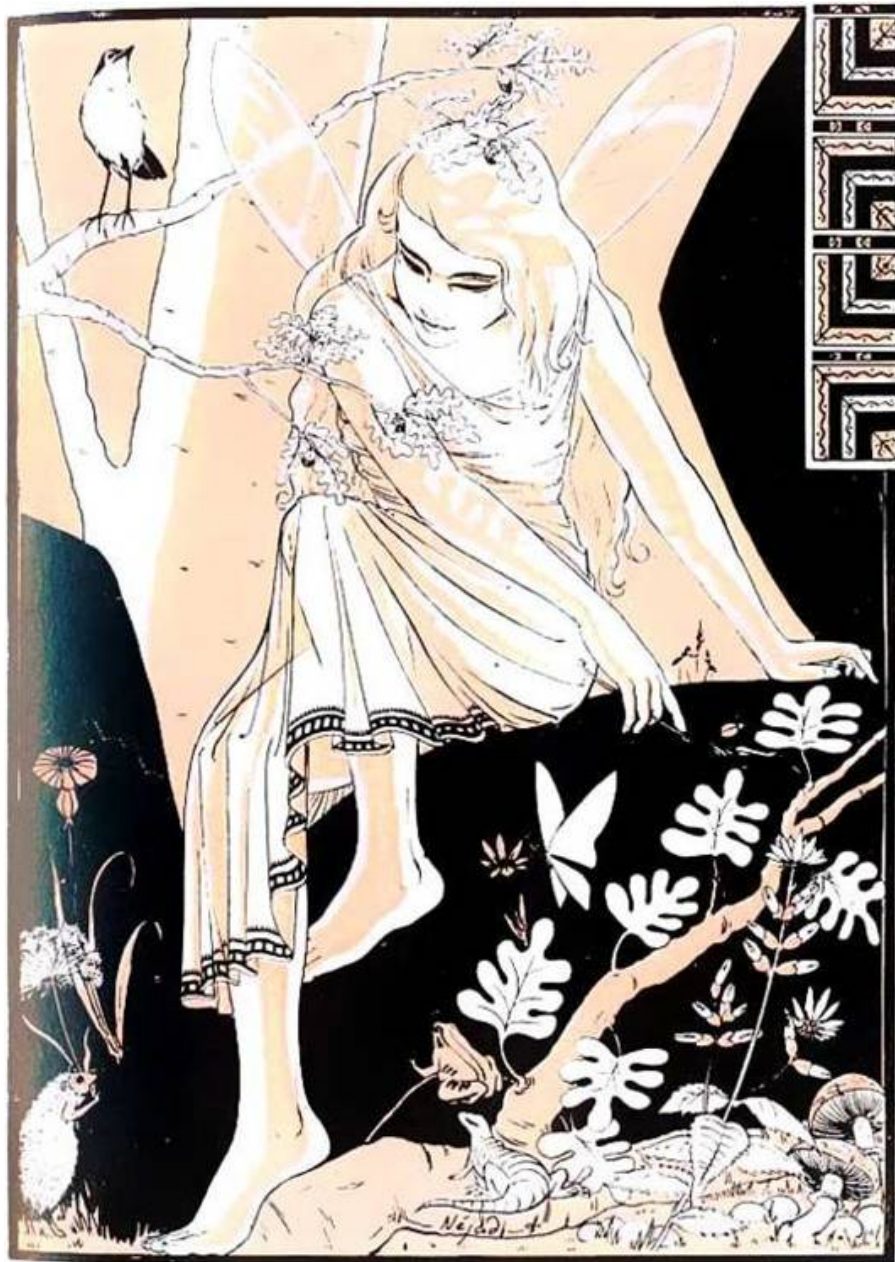
Mais le pastoureau jouait encore plus gaillardement, et la voilà, « Top, top, top ! » dans la danse avec ses parents.

Les petits enfants du grand-père gardèrent longtemps la maison. Voyant que personne ne se montrait, ils coururent au bois en se demandant ce qui se passait. En apercevant leurs anciens danser, ils leur crièrent de loin :

— Dansez, dansez, nous allons aussi nous y mettre. Vas-y, pastoureau !

Et de gambader, « Top, top, top ! » avec leurs aînés.

Le pastoureau joua tout le jour, et tout le jour toute la famille du grand-père dansa. La nuit vint : tous partirent pour la maison. Le pastoureau marchait le premier, avec sa flûte. Derrière lui couraient en bondissant les chèvres et dansaient encore le grand-père, la grand-mère, son fils, sa bru, les petits enfants et tous les gens, grands et petits. Car tous ceux qui les voyaient se joignaient à eux, et de danser « Top, top, top ! ». Tout le village dansait et personne ne pouvait s'arrêter. Ils dansèrent toute la nuit, ils galopèrent tout le jour. Et qui sait ? peut-être dansent-ils encore !



La fée réfléchit un instant.

CONTES DE LA VIE RÉELLE

Pourquoi on honore les vieillards



Un tsar cruel avait publié un édit qui vouait à la mort toutes les vieilles gens :

— Les vieux, déclarait-il, ne peuvent ni moissonner, ni labourer, ni couper du bois ; ils sont tout juste bons à rester au logis en mangeant un pain qu'ils ne gagnent pas et à gêner les autres en se mettant toujours dans leurs jambes !

Les bourreaux du tsar retroussèrent leurs manches et saisirent leurs haches. Ils exécutèrent tous les vieillards : un seul échappa, le père d'un gentilhomme de la cour, qu'on nommait un boïard. Celui-ci eut pitié de son vieux père, ne le livra pas aux bourreaux et le dissimula dans une cachette où il le nourrissait. Personne n'avait eu vent de la chose.

Le tsar cruel possédait un cheval moreau, rétif en diable. Personne ne se risquait, je ne dis pas à le monter, mais même à s'en approcher. Or il y avait, à la cour du tsar, une sorcière qui était une femme rusée. Le tsar lui demanda un jour si elle connaissait un moyen de dompter

le cheval :

— Comment faut-il le monter ? répondit-elle. Ordonne, Sire, à tes boïards de faire un lasso avec du sable. Dès qu'on l'aura passé au cou de ton cheval, il deviendra plus doux qu'un agneau.

Le tsar manda tous ses gentilshommes et leur fit connaître sa volonté :

— Apportez-moi demain, leur dit-il, un lasso fait avec du sable. Si vous vous présentez au palais les mains vides, je vous ferai exécuter jusqu'au dernier.

Les boïards rentrèrent chez eux la tête basse. Personne ne savait comment fabriquer une corde avec du sable ! Or, parmi les gentilshommes, il y avait celui qui avait sauvé la vie de son père. Quand il fut de retour chez lui, le vieillard lui demanda :

— Pourquoi es-tu préoccupé, mon fils ?

L'autre, lui exposa les exigences du tsar.

— Alors, c'est tout ? dit le vieillard. Eh bien ! tu n'as rien à craindre. Demain matin, quand vous serez tous réunis au palais, et que le tsar vous demandera : « Où est le lasso ? », tu lui répondras : « Sire, nous sommes prêts à faire un lasso de sable, mais tu ne nous as pas dit comment tu le voulais, gros ou fin. Donne-nous donc un modèle. »

Le fils suivit le conseil de son père. Le lendemain, quand le tsar entendit la sage réplique, il baissa la tête et dit :

— Ce qui est vrai est vrai. Il faudrait vous fournir un modèle.

Et il épargna les boïards.

En été, il y eut une grande sécheresse, comme on n'en avait jamais vu sur terre. Tout fut brûlé par le soleil, l'herbe comme le grain. Les silos vidés, il ne restait rien à semer. Les gens prirent peur et craignirent de mourir de faim. Le tsar se faisait bien du souci : il convoqua ses boïards et leur déclara :

— Écoutez la parole du tsar. Demain réunissez-vous au palais pour me dire où trouver le grain nécessaire aux semailles. Si vous ne pouvez me répondre, je vous ferai trancher la tête à tous.

Les nobles quittèrent le palais affolés. Que faire ? Où trouver du grain ? Il n'y en avait nulle part, dût-on bouleverser toute la terre. Le vieillard, qui vivait toujours dans sa retraite, remarqua, cette fois encore, le souci qui se peignait sur le visage de son fils.

— Cette fois, père, même toi, tu ne peux pas m'aider !

— Pourquoi ?

— Parce que, dans tout le pays, il ne reste plus le moindre petit grain, et que le tsar nous a ordonné, à nous les nobles, de lui dire demain où en trouver pour les semailles.

— Ne crains rien, mon fils. Quand vous irez demain trouver le tsar, conseille-lui d'ordonner aux paysans d'ouvrir toutes les fourmilières qui se trouvent dans notre pays : on y trouvera le grain ramassé par les fourmis.

Le lendemain, les paysans s'attaquèrent aux fourmilières et trouvèrent, dans chacune, un petit sac de bon grain. Alors le tsar accorda sa faveur au boïard qui avait trouvé ce bon moyen et lui demanda :

— Dis-moi, qui t'a donné ce sage conseil ?

— Je n'ose, Sire ! Si je te le dis, tu me feras pendre.

— Parle : je ne toucherai pas à un cheveu de ta tête !

Alors le jeune homme avoua qu'il avait sauvé son père : c'était lui qui l'avait tiré de peine dans l'affaire du lasso de sable et c'était lui encore qui avait trouvé le grain si bien caché.

Alors on proclama une autre loi : personne ne devait plus faire offense aux vieilles gens et, quand on les rencontrait dans la rue, chacun devait leur céder le pas.

La fillette trop choyée



N mari et sa femme, déjà d'âge mûr, n'avaient qu'une fille unique. La mère la couvait, la dorlotait, lui épargnait la moindre peine. Ils l'aimaient et la mignotaient tant, tous deux, que les voisins avaient surnommé la petite : la fillette trop choyée.

Celle-ci ne faisait rien.

On lui apportait toujours tout ce dont elle avait besoin, et tout prêt. À peine la nuit venue, elle se couchait pour dormir jusqu'à midi. Alors la mère venait, la levait, faisait sa toilette, la peignait, l'habillait des pieds à la tête. Puis elle étendait un tapis devant le feu et y plaçait sa fille. Celle-ci y restait assise sans bouger toute la journée. Avait-elle faim ? Sa mère lui portait à manger, la nourrissait, l'abreuvait, lui donnait tout ce qu'il fallait. La fillette ne bougeait jamais. Si elle sentait le froid, elle criait : « Approche-moi, approche-moi ! » Alors le père et la mère, la prenant dans leurs bras, la menaient plus près du feu pour la réchauffer. Quand elle avait chaud, elle criait : « Retire-moi, retire-moi ! » Et les parents l'éloignaient du foyer.

Les jours passèrent, sans rien changer à ces habitudes. La petite grandit et devint une fille bonne à marier. On commença à la rechercher en mariage. Quand un prétendant se déclarait, la mère racontait aux candidats, avec tous les détails, comment elle avait tendrement élevé son enfant, comme elle l'avait dorlotée et ajoutait :

— Nous ne vous refusons pas la fillette, mais à condition que vous en preniez soin autant que nous.

Les aspirants rentraient chez eux déconfits : qui aurait voulu accepter de devenir la nourrice d'une jeune femme ? Donc on vint souvent la demander, mais la mère décrivait toujours, aux uns comme aux autres, les soins dont elle entourait sa fille. On l'écoutait, mais on ne revenait pas.

Enfin un garçon se présenta auquel la mère déclara :

— Écoute, mon fils, ce que je vais te dire : voici à quoi est habituée notre fille. Si elle veut se lever ou s'asseoir, nous la prenons dans nos bras et faisons ce qu'elle demande. Désire-t-elle manger ou boire ? Nous lui apportons tout ce qui lui faut, tout prêt ; on peut bien dire que nous le lui mettons dans la bouche !

Quand il fait froid, nous la rapprochons du feu ; si elle a trop chaud, nous l'en éloignons. Maintenant, mon fils, dis-moi franchement si tu peux en faire autant ? Si tu t'y engages, nous te donnerons notre fille.

— Sois tranquille, ma petite mère, assura le jeune homme, j'en aurai encore mieux soin que vous : je la rapprocherai, je l'éloignerai du feu, je ferai tout ce que vous faites et la dorloterai encore plus que vous.

Il promit donc de la traiter aussi bien que le faisaient ses parents et on lui accorda la main de la fillette trop choyée. On célébra, bien ou mal, je ne sais plus, le mariage.

Le jeune garçon dorlota donc la fillette trop gâtée. Il lui mit un tapis près du feu et la laissa se chauffer. Quand elle eut trop chaud, elle cria : « Retire-moi, retire-moi ! » Mais le jeune époux était sorti et le feu flambait toujours plus fort. La jeune femme s'égosillait à crier : « Re-ti-re-moi, re-ti-re-moi ! » Personne ne venait. Alors elle se rangea elle-même plus à l'aise.

Un autre jour, le mari avait étalé dans la cour de la toile de sac, y avait fait asseoir sa femme et était sorti. L'air était humide. La fillette trop gâtée prit froid et cria : « Rapproche-moi du feu, rapproche-moi ! » Elle eut beau crier, personne ne lui obéit. Après être restée longtemps assise, glacée jusqu'aux os, elle perdit patience et s'approcha toute seule du feu.

Le mari, dès le mercredi qui suivit la noce, se leva plus tôt que d'habitude, attela ses bœufs et partit labourer. Il travailla longtemps et rentra pour le repas de midi. Il trouva sa jeune femme toujours au lit qui attendait, sans se lever, qu'on lui préparât le dîner.

Le lendemain, le mari s'apprêta de nouveau à aller labourer. Avant de partir, il prit une cognée, la suspendit à un clou dans le mur au-dessus du lit et dit :

— Écoute, petite cognée, je vais labourer. Tu vas descendre de ton clou, balayer le plancher, faire tout ce qu'il faut à la maison et préparer le dîner. Quand je reviendrai du labour, viens à ma rencontre, dételle les bœufs, attache-les à leurs crèches où tu auras mis du foin pour leur donner à manger, puis viens me verser de l'eau sur les mains et mets la table.

Après avoir donné ses ordres et indiqué à la cognée ce qu'elle avait à faire, il partit labourer. La jeune femme, toujours au lit, ne dormait pourtant pas et avait entendu tout ce qu'avait dit son mari. Tout en rêvassant sur sa couche, elle se demandait avec étonnement comment la cognée pouvait faire tant de choses différentes. Après avoir bien paressé, elle eut faim et dit à la cognée :

— Que fais-tu donc à ton clou, drôlesse ? Pourquoi ne te bouges-tu pas ? Tête sans cervelle ! Ne sais-tu pas que, quand je me lèverai, j'aurai envie de manger ?

La cognée ne broncha pas : comment diable aurait-elle pu remuer, puisqu'elle était en fer ?

Midi sonna. Le jeune homme rentra du labour. Il siffla dans la cour, mais personne ne sortit de la maison. Il détela les bœufs, entra, saisit la cognée et la frappa de toutes ses forces contre une pierre. Il la brisa en mille morceaux et il ne resta que le manche avec un éclat. Rentré dans la chambre, il la suspendit à son ancienne place en disant :

— Eh bien ! Es-tu contente ? Nous allons voir si tu ne m'écoutes pas mieux demain.

Le lendemain, il se leva, à la pointe du jour, dit derechef à la cognée de faire ceci et cela et partit labourer. La jeune femme attendit longtemps que la cognée se mît au travail, mais la misérable ne bougeait pas de place ! Alors la fillette trop choyée lui dit :

— Allons ! descends de ton clou et fais ce qu'on t'a ordonné, si tu veux éviter ce qui t'est arrivé hier !

La cognée restait toujours inerte. La jeune femme réfléchit longtemps, s'étonna et finit par deviner :

— Ah ! pourvu qu'il ne m'arrive pas la même chose qu'à la cognée !

Elle se leva, nettoya sa maison à fond, lava le plancher, prépara le repas, et quand le jeune homme revint du labour, elle alla à la

rencontre de son attelage, détela les bœufs, les attacha dans l'étable et leur donna de la paille. Puis elle versa de l'eau sur les mains de son mari et mit la table. Elle servit le repas, puis débarrassa et dit :

— Tout va bien chez nous, mon petit mari : seulement je ne puis plus voir cette cognée : je t'en prie : si c'est possible, enlève-la et que je n'en entende plus jamais parler !

Le mari se leva, enleva la cognée qu'il jeta à la ferraille sous le hangar en disant :

— Disparais à jamais !

Dès lors la jeune femme se mit au travail avec tant de zèle que les gens criaient au miracle. Les voisins et tous les villageois commençaient à envier le pauvre garçon d'avoir mis la main sur une femme aussi courageuse.

Le bruit en courut jusqu'au village d'où était originaire la jeune femme. Sa mère, apprenant qu'on obligeait à travailler la fillette trop choyée, se déchaîna et fut bien près de mettre en pièces son vieux mari pour avoir marié sa fille et ne pas l'avoir gardée à la maison. Puis elle se mit à presser le vieil homme :

— Va donc voir les jeunes et informe-toi de ce qui se passe là-bas. Si les gens disent vrai, reprends ta fille et ramène-la ici !

Elle ne laissa pas de cesse au pauvre vieux et le rongea comme un ver dans le bois. Le vieux dut se résigner : bon gré, mal gré, il lui fallut enfourcher son âne pour aller voir sa fille. Le gendre, ayant eu vent de la visite de son beau-père, réveilla ce jour-là sa jeune femme un peu plus tôt et lui ordonna de préparer un gâteau, une galette, de tuer une poule et partit labourer un champ qui se trouvait près de la grande route.

Il laboura longtemps et le soleil était déjà haut quand il vit arriver, monté sur son âne, son beau-père, dont les jambes pendaient de droite et de gauche. Il lâcha sa charrue et ses bœufs, et vint courtoisement à la rencontre du vieillard, qui lui cria de loin :

— Bonjour, fils ! À ce que je vois, tu es au travail ?

— Que Dieu te comble de tous ses biens, cher beau-père ! répondit le gendre en lui tendant la main. Les deux hommes se congratulèrent et partirent pour la maison. Ils devisaient, tout en marchant, comme de vieux amis. À leur arrivée, la jeune femme sortit dans la cour, les accueillit et les traita magnifiquement. Les jeunes gens conversaient avec le vieil homme tranquillement, paisiblement, et ils le reconduisirent avec tous les honneurs.

Le vieux partit : en route, il ne cessait de se féliciter. Rentré chez

lui, il donna à sa femme des nouvelles des jeunes gens. Mais elle fronça le sourcil, fit une scène, ne voulut rien entendre, s'arracha les cheveux en jurant qu'elle irait elle-même voir sa fille. Le vieillard ne voulait pas la laisser aller, mais il dut céder et elle partit. Le gendre, ayant su que sa belle-mère allait venir le voir, s'en fut, une fois encore, labourer le champ près de la grande route. La belle-mère arriva pour le déjeuner et, du plus loin qu'elle le vit, injuria son gendre :

— Ah ! bandit ! siffla-t-elle. Tu n'es plus mon gendre, fils de baudet, chien maudit ! Comment oses-tu obliger ma fille à travailler ? Si tu ne pouvais pas la choyer et la dorloter, il ne fallait pas la prendre !

La vieille quitta le chemin, fonça droit dans le labour sur son gendre, saisit une motte de terre et la lui lança au visage. Mais il continua de labourer sans mot dire.

Puis la belle-mère courut à la maison de son gendre. Elle arriva hors d'haleine et que vit-elle ? Sa fille trottait dans toute la maison en faisant tout ce qui était nécessaire : elle se mit à la questionner :

— Alors, ma petite fille, ton mari te choie-t-il ? T'approche-t-il, t'éloigne-t-il du feu ?

— Non, répondit-elle, il ne fait ni l'un ni l'autre.

La nuit tombait et la jeune femme s'apprêtait à aller au-devant de son mari :

— Où vas-tu, fillette ?

— Assieds-toi, maman. Mon mari m'a dit d'aller à sa rencontre, c'est ce que je fais chaque jour. Le matin, je vais aux champs avec lui.

— N'y va pas, petite ! Ah ! le chien ! Il ne peut rentrer seul à la maison ! Il faut que tu ailles au-devant de lui !

La jeune femme resta donc à la maison et n'alla pas à la rencontre de son mari. Il revint du labour et gronda un peu sa femme de n'être pas venue au-devant de lui. La belle-mère recommença à l'insulter et l'accabla des pires injures.

— Mets la table, dit-il à sa femme, j'ai une faim de loup ! Verse la soupe dans deux écuelles et donne-moi le pain.

La jeune femme versa la soupe dans les deux écuelles, apporta du pain que son mari rompit en deux : il en donna une moitié à son épouse et lui dit :

— Mange !

— Et moi ? demanda la belle-mère.

Son gendre se tourna vers elle :

— Toi, saint Jean bouche d'or ? Tu apprends à ta fille à ne pas travailler ? Je vais te préparer un repas tout en or !

Il sortit dans la cour, ramassa de la paille dans la bergerie et en bourra un panier qu'il vint passer au cou de sa belle-mère en lui disant :

— Mange !

La vieille verdit de rage, bondit, arracha le panier et cria :

— Je ne remettrai plus jamais les pieds ici !

Et elle se précipita dehors en faisant claquer la porte. Elle fuyait sans regarder derrière elle et, d'une seule traite, courut jusque chez elle. Elle arriva en sueur. Elle raconta à son vieil époux comment elle avait été insultée, mais il lui répondit :

— Mon gendre a bien fait : c'est lui qui porte la culotte. Je te le disais bien : notre fille est très heureuse et tu n'avais pas besoin d'aller la trouver. Tu ne m'as pas écouté.

Oui, voilà comment les choses se sont passées. Le mari n'a jamais touché un cheveu de sa femme : il s'est contenté de lui faire un peu peur et lui a appris à travailler. La belle-mère a été bien obligée d'avaler l'affront comme neige de l'an passé. C'était bien fait pour elle : une femme comme elle méritait une leçon.



Oncle Petko et tante Péna



DANS un village habitaient deux vieilles gens, oncle Petko et tante Péna. Ils aimaient bien manger, dormir au chaud l'hiver et se mettre au frais l'été. La 'seule chose qu'ils détestaient était le travail.

— Le travail ne me convient pas, répétait oncle Petko.

Un jour, tante Péna fit bouillir dans un pot de la soupe aux haricots. Ils s'assirent à table, mangèrent toute la soupe, bien leur content. Alors tante Péna remarqua :

— J'ai fait cuire la soupe. Toi, relève tes manches et lave le pot : j'en aurai besoin demain pour traire la vache.

— Non, répliqua oncle Petko : c'est du travail de femme : lave-le toi-même.

— Je ne le nettoierai pas !

— Alors qu'il reste comme il est !

La nuit vint : les vieux allèrent se coucher et le pot resta sale.

— Écoute, dit oncle Petko à sa femme, lève-toi demain un peu plus tôt et fais-moi bouillir du lait : je mangerai une panade au lait avant d'aller aux champs.

— Et dans quoi traire le lait ? Le pot est sale. Si tu le laves, je

pourrai traire.

— Je ne le laverai pas, s'entêta oncle Petko. Faisons plutôt un pari et celui qui perdra lavera le pot.

— Soit, accepta tante Péna, et alors ?

— Nous allons nous taire tous les deux : le premier qui parlera et dira un mot nettoiera le pot.

Les vieux se turent et s'endormirent. La nuit prit fin et le soleil se leva. Les paysans partirent au travail : le berger rassembla son troupeau et le mena au pâturage. Dans la cour des vieux, la vache beuglait : personne pour la traire ni la mener paître ! Les vieux ne bougaient toujours pas, murés dans leur silence. Les voisins s'inquiétaient déjà et regardaient par la clôture. Ils ne pouvaient imaginer ce qui s'était passé chez oncle Petko ; ils voyaient la vache, toujours attachée, qui mugissait, et personne dans la cour. Ils entrèrent dans la maison et demandèrent :

— Que se passe-t-il, tante Péna ? Pourquoi ne trais-tu pas la vache ?

Tante Péna ne pipa mot.

— Oncle Petko, dis-nous seulement une petite parole ! Pourquoi tante Péna reste-t-elle muette ?

Mais on ne put lui tirer une syllabe. Il se contentait de secouer la tête comme un cheval.

— En voilà une affaire ! déclara un voisin. Les vieux, c'est clair, ont perdu la voix. Dépêchez-vous de courir chercher le médecin. Ignace, mon petit, appelle-le !

Ignace courut chercher le médecin, qui habitait à l'autre bout du village. Tandis que le gamin galopait, les voisins se dispersèrent, chacun de son côté : l'un s'en fut aux champs, l'autre au marché, un troisième rentra chez lui terminer un travail : deux seulement restèrent près des vieux « devenus muets », une vieille femme et le pope. Le pope se disposait, lui aussi, à partir et dit à la vieille :

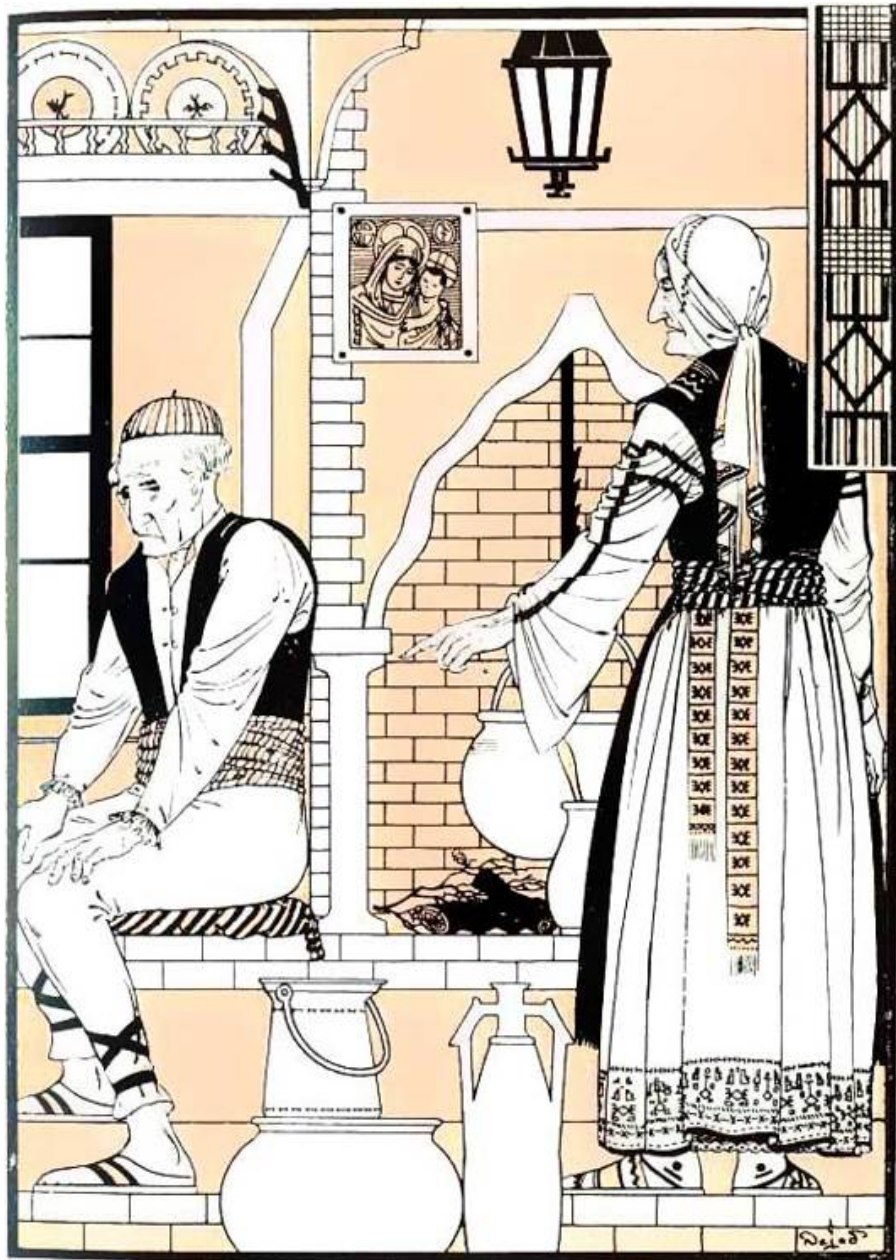
— Chère vieille maman du bon Dieu, reste ici en attendant le docteur. Veille sur les vieux, pour qu'il ne leur arrive pas d'accident.

— Je ne le puis, mon père.

— Pourquoi ?

— Au jour d'aujourd'hui, personne ne travaille pour rien. Payez-moi et je resterai.

— Comment ? À te croire, je devrais te payer ? Mais où as-tu jamais pris que les popes donnent de l'argent ?



— *Toi, relève tes manches et lave le pot...*

Jetant les yeux autour de lui, le pope vit au mur une vieille cotte déchirée et allait la décrocher quand tante Péna se déchaîna :

— Qu'est-ce que c'est ? Tu veux donc donner ma cotte à cette fainéante ? Alors, qu'est-ce que je vais mettre, moi ?

Oncle Petko ayant entendu parler sa femme se leva et dit :

— Eh là ! femme, tu as parlé la première ! Tu as perdu le pari. Va maintenant laver le pot !

Le pope et la vieille devinèrent alors la raison du mutisme obstiné de tante Péna et d'oncle Petko. Ils hochèrent la tête et regagnèrent leurs pénates.



La paresseuse



Il y avait une fois une paysanne paresseuse qui ne voulait ni filer, ni dévider, ni tisser. Quand son mari lui faisait des reproches à ce sujet, elle n'avait pas la langue dans sa poche :

— Je n'ai ni quenouille, ni fuseau, ni dévidoir. Comment pourrais-je filer et dévider ?

Un jour son mari lui annonça qu'il irait dans la forêt chercher des branches pour fabriquer une quenouille, un fuseau et un dévidoir. Il alla donc au bois pour trouver un rameau fourchu pour le dévidoir et aperçut un cornouiller. Il l'examina, lui trouva de jeunes branches, bien propres à faire un dévidoir : il allait prendre sa cognée quand il entendit dans le bois une voix qui disait :

— Petit dévidoir à deux branches ! Celui qui coupera ta fourche creusera de sa femme le tombeau !

Le mari prêta l'oreille et la voix se fit entendre de nouveau. Notre homme eut peur de cet écho sylvestre et n'osa pas couper les branches du cornouiller.

— Non, pensa-t-il, je ferais mieux d'aller un peu plus loin. Après tout d'ailleurs, peut-être ai-je rêvé !

Il s'enfonça dans la forêt et trouva encore de jeunes branches, meilleures que les précédentes et se disposait à les couper quand la

voix retentit encore :

— Petit dévidoir à deux branches ! Celui qui coupera ta fourche creusera de sa femme le tombeau !

Très étonné, le paysan se demanda :

— Qu'est-ce donc que cette voix ? Est-ce vraiment une voix ou suis-je la proie d'une illusion ? Allons encore un peu plus loin !

Il marcha encore longtemps et de plus en plus loin dans la forêt et parvint à des ravins couverts de fourrés. Il trouva des branches qui convenaient à la fois pour la quenouille, le fuseau et le dévidoir et s'apprêtait à abattre un arbre quand la voix reprit :

— Petit dévidoir à deux branches ! Celui qui coupera ta fourche creusera de sa femme le tombeau !

Cette fois, notre homme fut sérieusement troublé et ne coupa de branches ni pour la quenouille, ni pour le fuseau, ni pour le dévidoir. Il remit sa cognée sur son épaule et rentra au logis :

— Où est donc le dévidoir ? lui demanda sa femme. Pourquoi ne l'as-tu pas fabriqué ?

— Eh ! femme, que le diable t'emporte ! Tu ne sais pas ce qui m'est arrivé ? Je n'avais pas eu le temps de lever ma cognée pour couper une branche, et Dieu sait si j'en ai trouvé de belles pour faire un dévidoir ! que quelqu'un m'a crié, du fond du bois, sur un ton effrayant : « Petit dévidoir à deux branches ! Celui qui coupera ta fourche creusera de sa femme le tombeau ! » Je me suis enfoncé dans la forêt et j'ai trouvé des rameaux encore meilleurs que les précédents. Je pensais avoir fait un rêve, mais à peine avais-je levé ma cognée que la voix recommence la même antienne. Ah ! tu peux me croire ! J'ai été encore plus loin pour échapper à cette voix et j'entends encore : « Petit dévidoir à deux branches, celui qui coupera ta fourche, creusera de sa femme le tombeau ! » Vois-tu, cela ne vaut rien d'entendre une voix dans la forêt : c'est de fâcheux présage. Peut-être était-ce une sorcière qui criait ? Qui sait ? Mais moi, j'ai bien entendu cette voix, et pas une fois et en un seul lieu, mais dans plusieurs et à maintes reprises. Voilà pourquoi je n'ai rien coupé.

La fainéante se réjouit, car son mari ne la querellait plus parce qu'elle ne filait ni ne dévidait. Elle paressait de plus en plus et ne possédait plus qu'une seule chemise, et encore, dans quel état ? si déchirée qu'on voyait son corps à travers. Croyez-vous que cela la gênait ? Elle s'en souciait comme d'une guigne ! Un jour que son mari partait à la foire, elle lui cria de loin, sans se déranger :

— Achète-moi donc une chemise, aussi courte que tu voudras,

mais neuve ! Oui, qu'elle tombe aussi peu que possible, enfin une chemisette, quoi !

Mais son mari, qui était déjà à une certaine distance, la comprit mal et crut que sa femme lui demandait d'acheter une oie.

Arrivé à la foire, il fit tous ses achats et enfin se procura aussi une oie. Il la mit sous son bras et rentra chez lui. En route, il rencontra son parrain et l'invita à dîner : il voulait le traiter magnifiquement. Arrivés à la maison, ils ouvrirent la porte – le parrain était sur son âne – et entrèrent dans la cour. La paresseuse travaillait de la pâte pour faire du pain et avait déjà chauffé le four. Les enfants, voyant rentrer leur père, coururent à sa rencontre en criant :

— Papa rapporte une oie ! Papa rapporte une oie !

Mais la femme, qui se trouvait à l'intérieur, crut comprendre : Papa rapporte une chemisette ! car la chemise neuve ne lui sortait pas de la tête et elle se persuada que son mari lui en avait ramenée une. Elle eut tant de joie d'avoir du linge neuf qu'elle s'arracha du corps ses loques, en fit un paquet qu'elle mit au feu. Les chiffons brûlèrent si bien qu'il n'en resta qu'un peu de cendre. Et notre belle ahannait toujours sur sa pâte ! Peu après les enfants apportèrent l'oie en criant :

— Maman, papa a acheté une oie, papa a acheté une oie !

La paresseuse comprit qu'elle avait fait erreur. Et voilà le parrain qui arrivait ! La femme courut à l'arrière-cour, où il y avait des meules de foin, en arracha une poignée qu'elle tortilla en écharpe, s'en drapa et revint travailler sa pâte. L'âne du parrain, voyant sur elle du foin, ne résista pas à la tentation et se mit à le mâcher. La femme lui décocha un coup de tisonnier sur la tête. L'âne se mit à braire, le parrain s'irrita, le mari eut honte et la belle courut se cacher derrière la charrette. L'affaire en resta là : mais le parrain rentra chez lui sans avoir ni mangé ni bu et de fort méchante humeur.

Quand la femme vit qu'il était parti, elle rentra chez elle enfourner le pain. Son mari lui donna, pour se couvrir, son manteau. Le pain cuisit et toute la famille se restaura. Alors la femme fondit en larmes et demanda à son mari pourquoi il avait acheté une oie au lieu d'une chemisette :

— Mais j'ai cru entendre que tu me criais : « Achète une petite oie ! » et j'ai fait ce que tu m'as demandé. Si tu t'étais un peu mieux expliquée, en précisant que tu désirais une chemisette, je te l'aurais achetée. Mais cela ne fait rien. Au prochain marché, tu auras ta chemisette.

La femme se tranquillisa. Elle ne filait ni ne dévidait, en espérant toujours une chemisette neuve. Un jour, son mari lui dit :

— J'ai rencontré aujourd'hui tes parents à la foire. Ils marient ton frère et nous invitent à la noce. Allons-y.

— Si tu m'avais acheté une chemisette, répondit sa femme, j'y serais bien allée. Mais comment m'y rendre sans rien ?

— Tu as envie d'aller à la noce ? Et bien ! nous irons comme ça ! La chemisette, c'est une bagatelle ! Je mettrai dans la charrette un tonneau, le garnirai de foin et tu y prendras place. Quand nous serons arrivés à ton village, je te laisserai à l'entrée et j'irai seul chez ta mère lui demander une chemise. Tu t'habilleras, tu iras à la noce et tu seras comme tout le monde. Personne ne saura que tu n'avais pas de chemise.

La femme accepta. Ils chargèrent un tonneau sur la charrette, l'emplirent de foin et la paresseuse s'y assit. Le mari attela les bœufs, les piqua et ils partirent pour la noce.

Arrivés à l'endroit convenu (notre fainéante était originaire d'un autre village), le mari détela les bœufs, les attacha au joug et s'en fut demander à sa belle-mère une chemise pour sa femme. La belle-mère, voyant que son gendre arrivait seul, lui demanda pourquoi il n'avait pas amené sa fille.

— Je l'ai bien amenée, répondit-il, mais pas jusqu'ici. Elle est restée à l'entrée du village, dans la carriole. Elle refuse de venir chez vous tant que vous n'aurez pas envoyé à sa rencontre les cornemuseux avec leurs cornemuses et les tambours avec leurs instruments.

La belle-mère dépêcha donc tambours et cornemuseux à l'orée du village en leur commandant d'amener sa fille à la noce. Le mari les accompagnait.

Quand ils approchèrent de la charrette, la femme sortit la tête du tonneau, regarda pour voir si elle apercevait son mari avec la chemise et se cacha de nouveau. Lorsque le cortège approcha, elle sortit de nouveau la tête, vit venir son mari qui faisait de grands gestes, mais n'apportait rien. Alors elle se glissa hors du tonneau et détala à toutes jambes.

Le mari attela les bœufs à la charrette, revint à la noce et raconta tout à ses beaux-parents. Quand il rentra chez lui, il trouva sa femme avec un fuseau qui filait. Il lui mit sur l'épaule un morceau de pain qu'elle mangea sans cesser de filer : la paresseuse ne prenait même plus le temps de manger !

C'est ainsi que le mari guérit sa femme de la paresse. Longtemps après, elle lui avoua que c'était elle qui, l'ayant suivi dans la forêt, avait crié :

« Petit dévidoir à deux branches ! Celui qui coupera ta fourche
creusera de sa femme le tombeau ! »

Les trois idiots



ROIS idiots s'en furent vagabonder par le monde, car ils avaient envie de se promener un peu. Le premier était Samoun Guélé de Loukov, le second Elen Melen de Jélène, le troisième Maou Miaou de Moukhov. Après avoir longtemps marché, ils franchirent les montagnes et descendirent dans la plaine de Sofia. Ils aperçurent, en son milieu, sous un saule, le pacha de Sofia, très occupé à passer un lacet au cou d'une oie qu'il voulait pendre à l'arbre.

— Que Dieu t'aide, pacha ! lui cria Samoun Guélé. Que fais-tu donc avec cette oie ?

— Je veux la pendre.

— Et pour quelle raison ? s'enquit Elen Melen de Jélène.

— La nuit dernière, je m'étais étendu dans la cour pour dormir au frais et cette oie, quand elle a vu ma barbe, s'est imaginé que c'était de l'herbe et s'est mise à la brouter.

— Ne pends pas l'oie ! s'écria Maou Miaou. Donne-la nous plutôt ! Nous la noierons dans l'Iskor.

— Prenez-la, fit le pacha.

Les trois imbéciles saisirent la bête et coururent au bord de l'Iskor, à la recherche d'un endroit assez profond pour y plonger l'oie. Ils la

maintinrent de force sous l'eau et, ayant décidé qu'ils l'avaient noyée, la laissèrent aller. Mais l'oie sortit de l'eau, déploya ses ailes et s'envola sur l'autre rive.

— Eh ! nous avons manqué notre coup, constata Elen Melen. N'aurais-tu pas pu noyer l'oie, petit Iskor ? Mais attends ! Si nous remettons la main dessus, nous irons directement la noyer dans la Mer Noire !

Ils continuèrent leur route, marchèrent longtemps, à se tuer de fatigue, et se couchèrent au bord de la route. Tout un essaim de mouches, le diable sait d'où il sortait ! les assaillit : elles piquèrent nos amis qui en avaient plein le nez.

— Aïe, aïe, aïe ! cria Samoun Guélé : ces mouches mordent comme des chiens ! Elles vont nous dévorer, sans faute ! Allons trouver un pope. Nous lui demanderons comment débarrasser le monde de toutes les mouches et il nous le dira.

Ils s'en furent donc trouver un pope.

— Père, lui dirent-ils, instruis-nous et éclaire notre esprit. Dis-nous ce qu'il faut faire de ces maudites mouches. Elles mordent comme des chiens ; vois donc : elles vont nous dévorer !

— Tuez-les ! répondit le pope.

— Et avec quoi ?

— Avec des bâtons, bien sûr. Tuez-les, je vous le permets.

Une mouche s'était posée sur le front du saint homme. Maou Miaou fit voler son bâton et pan ! sur la tête du pope ! Les diacres accoururent :

— Que fais-tu, misérable ? Pourquoi frappes-tu le pope ?

— C'est la mouche que j'ai voulu atteindre et non le pope !

Que faire de pareils idiots ? On les lâche en leur souhaitant bon vent !

Les gros malins quittèrent la maison du pope et se dirigèrent vers le bourg de Dervénitza. Ils virent au milieu de la route un melon d'eau :

— Frères, qu'est-ce donc ? demanda Samoun Guélé, en se penchant sur le melon d'eau.

— Ce doit être un œuf de chameau, répondit Elen Melen. Couvons-le et nous aurons des petits chameaux !

— Mais où le couvrir ? fit Maou Miaou.

— Sur ce tertre !

Ils portèrent l'objet sur un mamelon et se mirent à le couvrir. Ils avaient établi un roulement et c'était chacun son tour. Mais voici que Samoun Guélé heurta du pied par mégarde le melon qui dévala la pente au milieu des ronces. Les malins poussèrent les hauts cris, se lancèrent à la poursuite du trésor, mais ne le retrouvèrent pas. Le melon s'était mussé sous un buisson d'épines d'où un lièvre, effrayé, déboula :

— Arrêtez-le, cria Samoun Guélé : il est sorti de l'œuf de chameau ! Arrêtez-le !

Mais le lièvre ne l'attendit pas et disparut dans la forêt sans laisser de traces. Les imbéciles se grattèrent la nuque :

— C'est incroyable, dit Elen Melen. Comment ce petit chameau a-t-il eu le temps de sortir de l'œuf aussi vite et d'avoir déjà de si grandes oreilles ? Il faut l'attraper.

— Mais comment ?

— Achetons des cognées et coupons toute la forêt.

Sitôt dit, sitôt fait ! Ils achetèrent des haches et entreprirent de couper le bois. Lors passa près d'eux un marchand monté sur une jument que suivait un jeune poulain. Le marchand demanda aux malins pourquoi ils abattaient la forêt et ceux-ci lui exposèrent la chose :

— Donnez-moi vos cognées, dit le marchand, que je les essaye pour voir si elles coupent bien.

— Mais comment feras-tu ? demandèrent nos grands esprits.

— J'irai chez moi et je m'arracherai des cheveux afin de m'en servir pour éprouver les cognées. Si elles tranchent les cheveux d'un coup, c'est signe qu'elles sont bonnes.

Ils lui remirent donc tous trois leurs cognées et s'assirent en attendant son retour. Le marchand fit prendre le trot à sa jument et s'éclipsa. Nos gros malins attendirent longtemps : pas de marchand ! Seul le poulain était resté. Enfin Maou Miaou devina ce qui s'était passé :

— Ce marchand nous a roulés, dit-il. Nous allons le punir en tuant son poulain.

— Mais comment ?

— Nous allons lui mettre sur le dos toutes nos frusques, avec nos bonnets, puis nous le fouetterons. Le poulain s'enfuira, trébuchera, car la charge est lourde, et tombera en route !

Sitôt dit, sitôt fait ! Nos bonnes têtes chargèrent le poulain de leurs

hardes, lui donnèrent un coup de houssine : la bête détala et disparut.

Nos gens se remirent en route et arrivèrent à une rivière. Sur la berge, un saule avait poussé : il était tout tordu et ses branches penchaient vers le courant.

— Mais pourquoi ce saule s'incline-t-il vers l'eau ? demanda Samoun Guélé.

— Sans doute veut-il boire !

— Donnons-lui à boire.

— Mais comment ?

— Que le premier saisisse une branche et s'y suspende ; que le second tienne les jambes du premier et le troisième celles du second. Sous notre poids le saule finira par toucher l'eau et il boira.

Sitôt dit, sitôt fait ! Nos trois gaillards se pendirent au saule qui ne se courba pas.

— Allons ! crachons-nous dans les mains et tirons un bon coup pour le faire baisser, cria Maou Miaou.

Nos trois héros écartèrent leurs doigts pour mieux se cracher dans les paumes et churent dans l'eau comme des grenouilles. Ils en sortirent trempés jusqu'aux os et cherchèrent un endroit pour se sécher. Ils escaladèrent les rochers de Katniska. Sous ces falaises, d'un profond précipice s'élevait une nuée de brouillard blanc comme neige.

— Qu'est-ce donc ? demanda Samoun Guélé.

— À en juger par la masse, c'est du coton, répartit Maou Miaou. Sautons dedans : nous allons nous trouver sur un lit bien doux !

— Allons-y ! approuvèrent les autres.

Sans hésiter, les trois idiots se prirent par le bras en criant : Hourra ! et bondirent, du haut du rocher, au plus profond du gouffre.



Les malins poussèrent les hauts cris, se lancèrent à la poursuite du trésor.

CONTES SUR LES ANIMAUX

Porte-Aiguilles le Hérisson, la taupe et le renard



Un jour que Porte-Aiguilles, le hérisson, arpentait un champ, il vit une taupinière, s'arrêta, entendit la taupe fouir sous terre et l'appela :

— Sors de ton trou, ma commère, que nous parlions ensemble !

La taupe sortit en rampant, toute souillée de terre, et se hâta de venir faire la causette.

— J'ai vu, dit Porte-Aiguilles, quelle travailleuse tu étais, et il m'est venu une idée.

— Laquelle ? demanda la taupe.

— Une bonne idée. Je ne sais pourtant si elle te conviendra ou non.

— Si elle est bonne pour l'un et pour l'autre, pourquoi pas ?

— Alors travaillons ensemble : tu laboureras le champ et moi je le herserai et sèmerai. Nous partagerons le blé par moitié.

— D'accord, compère hérisson. Nous travaillerons ensemble et en tirerons profit. Je sais labourer, mais non herser, car je n'ai pas de piquants. Toi, tu en as avec des pattes et des griffes aussi solides que les miennes. Amis et associés, nous ne serons pas des travailleurs ordinaires, nous trimerons ensemble en partageant tout. Voilà qui sera bien !

— Alors nous sommes bien d'accord, répondit Porte-Aiguilles. Maintenant crache-toi dans les pattes et au travail !

La taupe l'écouta. Elle laboura un jour, le lendemain, et tout le champ. Vint le tour du hérisson. Il se mit en boule et suivit les sillons. Cela dura un jour, puis deux : il hersa le champ avec ses piquants acérés et sema du blé.

C'était une belle année pour les récoltes. Le blé monta haut et dru : ses épis lourds se gonflèrent d'un grain solide et pesant qui faisait plaisir à voir. Le temps de moissonner arriva. Les deux amis coupèrent le blé, le battirent et commencèrent le partage. Porte-Aiguilles avait pris une mesure : il la remplit de grain à ras bords et cria :

— Voilà pour moi !

Puis il remplit la mesure à moitié et dit à la taupe :

— Et voilà pour toi !

— Mais pourquoi, demanda celle-ci, prends-tu pour toi une pleine mesure et ne m'en donnes-tu qu'une moitié ?

— Parce que mon travail a été plus dur que le tien, répondit Porte-Aiguilles. J'ai hersé le labour et y ai cassé tous mes piquants : il n'en est pas resté *un* seul intact !

— Mais moi, en labourant, j'ai brisé tous mes ongles et, en toute justice, il me revient plus qu'à toi.

D'un mot à l'autre, la taupe et le hérisson en vinrent à se dire des sottises, puis à se battre et à se prendre à la gorge.

Vint à passer compère le renard. Il entendit du bruit et se hâta vers le lieu de l'algarade. Il sépara les deux adversaires et proposa sa médiation : il les jugerait, mais déjà il guignait le tas de blé !

Porte-Aiguilles raconta au renard combien il avait souffert à herser la terre labourée, et la taupe de montrer ses griffes, qui étaient toutes en morceaux. Le renard les écouta, sourit malignement dans ses moustaches et dit :

— Je vois que vous avez bien travaillé tous les deux. Pour ne faire injure à personne, je déciderai en toute justice. Ce que j'aurai résolu vaudra décision. Acceptez-vous ?

— Oui, répondirent le hérisson et la taupe.

— Je vois, poursuivit le rusé renard, que vous avez battu dix mesures de blé. La paille n'entre pas en ligne de compte. Que Porte-Aiguilles, le hérisson, prenne la paille pour s'y coucher plus à l'aise : le pauvre n'en peut plus et il a rompu tous ses piquants. Qu'il se fasse un bon petit lit de cette bonne paille : il y dormira comme un roi. La taupe aura une mesure de froment. Et il en restera neuf pour compère le renard qui les fera moudre au moulin à eau. Vous voilà donc jugés en toute équité.

Porte-Aiguilles écoute le renard et pense en lui-même :

— Oui, voilà bien la vraie vérité ! Aussi droite qu'une corde roulée dans un sac !

Le rusé renard s'éloigna avec une pleine charge de grain. Alors la taupe dit à Porte-Aiguilles :

— Vois-tu, compère hérisson, le beau résultat de notre querelle ? Si nous avons partagé le blé par moitié, nous étions bien nourris toute notre année : maintenant nous voilà sans rien !

Porte-Aiguilles, le hérisson, soupira :

— Oui, c'est comme cela, dit-il. Les gens ont raison de dire : « Quand deux hommes se battent, un troisième en profite... »



Triomphe de l'intelligence



N vieux lion s'en fut rendre visite aux bêtes de la forêt : il se pavanait et chantait ses louanges.

— Il n'est point sur terre de preux, de héros plus fort que moi ! rugissait-il.

Or il y avait là un vieil ours boiteux, parce que jadis un pâtre lui avait donné un coup de hache. Il dit au lion :

— Ne te vante pas : il y a un héros plus puissant que toi.

Le lion fit un bond et grinça des dents :

— Eh bien ! dis-moi qui c'est ?

— L'homme, répondit l'ours.

— Où est-il ? Je veux le voir, mesurer mes forces avec les siennes ! rugit encore le lion.

— Va dans la plaine : tu l'y trouveras.

Le lion se précipita hors de la forêt et se mit à parcourir la campagne. Soudain il aperçut dans une prairie un cheval qui paissait, attaché à une chaîne de fer, s'approcha de lui et rugit :

— Eh ! là ! mangeur d'herbe ! qui es-tu donc ?

— Mais ne le vois-tu pas toi-même ? Je suis un cheval.

— Qui donc t’a attaché ?

— L’homme.

— Et où est-il ?

— Il est parti dans la forêt chercher du bois.

Le lion revint sur ses pas et reprit le chemin de la forêt. Mais il aperçoit encore, au milieu d’un champ, deux bœufs attelés à une charrue : arrêtés, ils reprennent haleine.

— Sans doute ce doit être des hommes, pensa le lion qui vint à eux.

— Eh ! porteurs de jougs, qui êtes-vous donc ?

— Nous ? des bœufs.

— Que faites-vous ?

— Nous avons labouré et maintenant nous nous reposons.

— Mais qui vous a imposé ce joug ?

— L’homme.

« Eh bien ! pense le lion, avoir affaire à l’homme ne doit pas être une plaisanterie ! » Et il se remit en route. Il entra dans la forêt, marcha, marcha, tant et si bien qu’il parvint à une clairière : il s’y trouvait une voiture de bois, et par devant, deux grands buffles noirs.

— Qui êtes-vous ? leur demande le lion.

— Nous ? des buffles.

— Qu’attendez-vous ?

— L’homme. Il va venir, nous attellera au chariot et nous tirerons la charge de bois.

— Et lui, que fera-t-il ?

— Il s’assiéra sur la voiture : notre tâche est de la tirer, tandis qu’il reste assis, bien à son aise et joue sur son chalumeau.

— Et où est l’homme ?

— Le voilà là-bas, derrière ces arbres. Il creuse une fosse pour y prendre les animaux de la forêt.

Le lion alla trouver l’homme. Mais celui-ci, sur ces entrefaites, avait déjà eu le temps de creuser la fosse et de la recouvrir de branchages et de feuillages épais. Le lion, derrière lui, poussa un rugissement. L’homme sursauta et se retourna, tremblant de peur. Un lion ! Que faire ? Il regarda de tous côtés pour voir s’il pouvait appeler quelqu’un à son secours. Mais il n’y avait personne : « Eh bien ! pensa-

t-il, il n'y a guère moyen de triompher de cette brute par la force. Il faudra faire travailler ses méninges ! »

— Pourquoi es-tu venu me voir ? cria-t-il au lion.

— Je veux mesurer mes forces avec les tiennes !

— Mais comment ?

— Nous allons lutter et nous verrons qui sera le plus fort.

— Soit, répondit l'homme. Mais d'abord nous allons sauter et jouer à qui sautera le plus loin.

— Bien, fit le lion. Commence !

L'homme prit son élan, sauta, mais s'arrêta au bord de la fosse. Il marqua la place d'une pierre et se rangea de côté :

— Maintenant, c'est ton tour ! cria-t-il.

Le lion prit aussi son élan, mais sauta un peu plus loin que l'homme et disparut au plus profond de la fosse. Alors l'homme tua le roi des animaux, et se fit, avec sa peau, des chaussures en cuir dignes d'un tsar !



Le renard, le loup et l'ours



N vieux vivait avec sa vieille. Un jour il alla à la pêche, remplit de poisson une pleine corbeille et reprit, avec son petit cheval, le chemin du village. Il devait traverser une forêt. Un renard l'aperçut et pensa : « Ah ! ah ! je vais jouer un bon tour à ce petit vieux et lui soustraire son poisson ! » Il s'allongea en travers du chemin en faisant le mort. Le grand-père descendit de sa carriole et poussa du pied le renard qui ne bougea point.

— Voyez-moi cela ! dit-il, en voilà une chance ! La belle peau que cela fera pour ma femme !

Il jeta le renard sur son charreton et poussa son cheval. Il allait en sifflotant. Pendant ce temps, le renard jetait à terre, un à un, tous les poissons, jusqu'au dernier. Puis il sauta, ramassa son butin et regagna son trou. Chez le vieux, dans la cheminée, le poisson qu'on allait fumer pour l'hiver s'entassait déjà. Arrivé chez lui, le grand-père dit à sa femme :

— Femme, jette au feu ta vieille fourrure, je t'en ai apporté une neuve.

Celle-ci brûla sa vieille fourrure et sortit dans la cour voir la neuve : elle regarda la charrette : ni poisson, ni fourrure ! Alors le grand-père comprit ce qui s'était passé, mais un peu tard. Et sa femme lui fit une belle musique :

— Quel stupide tour tu m'as joué, vieil imbécile ! Pars de nouveau me chercher du poisson et plus vite que ça ! N'oublie pas d'emporter ta trique !

Le grand-père suivit le conseil de sa femme et prit sa trique de cornouiller. Il revint à la mer pêcher du poisson. Il en pécha à foison, en remplit une corbeille et rentra chez lui au village. En passant par la forêt, il pensait : « Maintenant nous allons voir qui est le plus malin de nous deux, le renard ou moi. » Tout en allant, il chantait un petit refrain, à pleine voix, pour se faire entendre du renard :

« Petits poissons, petits poissons,
Douce petites cornouilles !
Je ferai bouillir de l'eau.
Allons, dresse l'oreille ! »

Mais voilà, je ne sais d'où il sortait, que bondit hors du bois un loup affamé qui s'arrêta devant le grand-père en grinçant des dents.

— Voilà trois jours que je n'ai rien mangé, dit-il, je vais te dévorer : c'est ton dernier jour !

Le vieux eut si grand'peur qu'il oublia sa trique de cornouiller : d'ailleurs, comment se défaire d'un loup avec une trique ? On ne ferait que l'irriter davantage. Il décida donc d'essayer de racheter sa vie :

— Apaise-toi, compère loup, ne me mange pas ! Que ferait ma vieille sans moi ? Elle n'aurait plus personne pour lui pêcher du poisson et mourrait de faim ! Ne touche pas non plus à mon petit cheval : sans lui je n'ai plus de bras. Il me le faut pour charroyer le bois de la forêt et ramener le poisson quand je vais pêcher dans la mer. Prends mon poisson et que Dieu te garde !

Le loup réfléchit longtemps et se dit : « Je prendrai le poisson et laisserai aller le grand-père avec le petit cheval. Demain il me péchera encore du poisson. » Il dévora donc tout le poisson et disparut dans la forêt, repu et satisfait.

Le vieux rentra chez lui et raconta tout à sa femme : celle-ci était un peu plus avisée que lui. Après l'avoir injurié, elle lui donna des conseils.

— Ah ! vieux bon à rien ! ah ! vieil imbécile ! tu n'es qu'un poltron. N'aurais-tu pas dû donner au loup un coup de trique sur la tête ?

— As-tu perdu le sens, femme ? Où as-tu vu qu'un homme ait jamais tué un loup avec une trique ? Des braves comme tu les imagines, il n'y en a jamais eu !

La femme réfléchit, prit son temps et dit :

— Bien, retourne chercher du poisson et emporte une hache. Quand tu rencontreras le loup, donne-lui un coup sur la tête. La peau de loup vaut celle de renard.

Le grand-père prit sa hache et repartit à la mer pêcher du poisson. Il en pécha à foison, en remplit une pleine corbeille et fit prendre à son petit cheval le chemin du retour. Entré dans la forêt, il saisit sa hache à pleines mains et se prépara à rencontrer le loup. Mais que croyez-vous qu'il arriva ? C'est un ours déchaîné qui bondit hors de la forêt ! Il s'arrêta au milieu du chemin, se dressa sur ses pattes de derrière et rugit si fort que la forêt en trembla. Le vieux eut peur, lâcha sa cognée et se mit à supplier l'ours.

— Apaise-toi, cher grand-père ours, ne me mange pas ! Que ferait ma vieille sans moi ? Elle n'aurait plus personne pour lui pêcher du poisson et mourrait de faim ! Ne touche pas non plus à mon petit cheval : sans lui je n'ai plus de bras. Prends plutôt mon poisson et va en paix !

L'ours l'écouta, mangea tout le poisson et regagna le bois faire un somme au soleil. Le vieux rentra chez lui : il tremblait de peur. Il raconta l'histoire de l'ours à sa femme, en claquant des dents. Celle-ci se fâcha de nouveau et l'insulta :

— On n'a jamais vu pareil poltron ! Pourquoi n'as-tu pas abattu l'ours avec ta hache ?

Alors le grand-père perdit patience :

— Vas-y donc toi-même et abats-le, si tu es si brave !

La femme réfléchit longtemps et dit :

— Tu as raison : on ne peut venir à bout d'un ours avec une hache. Prends plutôt ton fusil et repars chercher du poisson. Quand l'ours viendra au-devant de toi, tire et abats-le : sa fourrure suffira à faire deux manteaux, pour toi et pour moi, et nous ferons sécher le poisson pour ne pas avoir faim plus tard.

Le vieux écouta le sage conseil de sa femme et s'en fut pêcher du poisson pour la quatrième fois. Il en prit à foison, remplit la corbeille et revint chez lui au village.

Il traversait la forêt quand il aperçoit de nouveau le renard, en travers du chemin, qui fait le mort. Le vieux l'assomme d'un solide coup sur la tête et le jette sur sa charrette. Peu de temps après, le loup sort du bois. Le grand-père l'abat d'un coup de fusil et envoie sa dépouille rejoindre celle du renard. Et voilà que l'ours vient à sa rencontre. Il se dresse sur ses pattes de derrière et rugit si fort que tous

les arbres de la forêt se courbent, comme sous un orage ! Mais le grand-père ne l'écoute plus : « Pan ! » fait le fusil, et l'ours est tué. Le vieux place son corps sur son chariot, met son bonnet de travers et fouette vers le village !

La femme, assise au bord de la route, l'attendait avec anxiété. Le voilà donc chez lui. Il y avait, dans la charrette, et le poisson, et le renard, et le loup, et l'ours. Elle fut bien contente et dit à son mari :

— Voilà ce que tu aurais dû faire depuis longtemps : si tu avais eu un peu plus de sens, nous aurions aujourd'hui quatre paniers de poisson. Mais c'est égal : le poisson, on le retrouvera et il en restera dans la mer. Si tu restes sain et gaillard, tu en prendras encore. Pour l'instant, ça va, car tu en as assez péché.

De fait, il y avait beaucoup de poisson. Le grand-père et sa femme en mangèrent pendant trois jours, sans en voir la fin, et en donnèrent à leurs voisins. Avec les fourrures du renard, du loup et de l'ours, ils se firent de chauds manteaux qu'ils portent encore aujourd'hui.



Le renard et le hérisson



Il fut un temps où le renard et le hérisson s'étaient liés d'une solide amitié. Ils ne se quittaient ni jour ni nuit et vivaient comme frère et sœur. Un jour le renard eut envie de manger du raisin et dit au hérisson :

— Frère hérisson, allons donc dans la vigne du pape manger un peu de raisin !

— Pourquoi pas, petit frère renard ? Seulement j'ai peur du pape.

— Ne crains rien, répartit le renard. Avec moi, tu ne risques rien. Je connais trois cents tours. Ils nous serviront, quoi qu'il arrive. Et toi, combien en connais-tu ?

— Pas plus de trois, mais ils sont bons : je les garde pour les mauvais jours.

— Conserve-les, frère. Moi je n'ai que faire de ménager les miens : j'en ai pour toute ma vie !

Les deux amis partirent donc faire un tour dans la vigne du pape. Le hérisson se méfiait d'un piège, car il ne connaissait que trois tours. Il s'approcha d'un plant avec précaution et se mit à grappiller le raisin. Le renard y allait franc jeu : n'avait-il pas trois cents ruses à sa disposition ? Il courait de plant en plant, choisissait les grappes les plus mûres. Soudain quelque déclic se déclencha et il fut pris par la

patte.

— Aïe, aïe, frère hérisson, sauve-moi ! gémit-il.

— Que t'arrive-t-il, frère ?

— Je suis pris au piège. Le pope va venir et me tuer.

Malgré tous les efforts du hérisson pour dégager la patte, il n'y arriva pas. Et déjà le pope approchait de la vigne : le renard l'aperçut et supplia son ami :

— Écoute, frère hérisson, apprends-moi seulement un de tes tours. Aide-moi à me sauver de la mort. Le pope va m'attraper et il me tuera !

— Mais que fais-tu de tes tours ? N'en as-tu pas trois cents ?

— C'est vrai, frère hérisson, j'en ai bien trois cents, mais j'ai si peur que je les ai oubliés. Apprends-moi vite un des tiens, tandis que le pope n'est pas là !

— S'il en est ainsi, je le ferai, frère renard. Écoute-moi : quand le pope viendra, fais-toi tout doux, tout gentil, cajole-le, lèche-lui les mains jusqu'à ce qu'il défasse le piège. Alors tu sais ce qui te reste à faire... et file !

Ayant ainsi parlé, le hérisson gagna au plus vite un boqueteau voisin. Assis il y attend son frère. Le pope, qui avait vu le renard pris au piège, lui cria de loin :

— Ah ! ah ! te voilà pris au piège ! Je vais te prendre ta peau pour en faire une jolie veste d'hiver à ma chère femme. Les vestes en renard sont chaudes, très chaudes !

Mais le renard de le cajoler, et de geindre, et de l'attendrir, de faire appel à sa pitié et de lui lécher les mains. Le pope, ce n'est point péché de le dire, était un tant soit peu benêt : il crut le renard, défit le piège et à peine avait-il libéré le bon apôtre que celui-ci prit le large. Le renard courut vers le bois, s'assit sur une motte et fit la nique au pope en lui chantant :

« Eh ! vieux bonhomme sans cervelle !

Écoute le renard, grosse bête !

J'ai cueilli le raisin »

Me suis évadé du piège.

Oh ! le beau chasseur de renards !

Et dis adieu à leur belle fourrure ! »

Le pope se fâcha tout rouge et dit :



— *Soit répondit l'homme !*

— Si tu me tombes sous la main, rusé renard, tu n'en sortiras pas vivant !

Quelques jours passèrent. Le renard eut encore envie de raisin et dit au hérisson :

— Allons donc dans la vigne du pope manger un peu de raisin !

Le hérisson sourit :

— As-tu déjà oublié ta dernière aventure ?

— Oh ! maintenant je suis sur mes gardes et ne tomberai pas dans le piège, fit le renard.

Ils partirent. Le hérisson s'approcha d'un pied qui avait poussé tout au bord, et en cueillit les fruits bien doucement, avec précaution. Mais la gourmandise du renard lui fit bientôt perdre la tête : il courait sans cesse d'un pied à l'autre, en choisissant les grappes les plus mûres. Et que pensez-vous qu'il arriva ? Il fut pris au piège une nouvelle fois.

— Aïe, aïe, aïe, frère hérisson ! Je suis perdu ! cria-t-il. Apprends-moi ton second tour et sauve-moi encore une fois !

Le hérisson eut pitié de celui qu'il nommait son frère et dit :

— Quand le pope viendra, fais le mort, et il dira : « Je vais emporter le renard hors de la vigne, le déposer tout au bord, et le soir, en revenant au village, je le prendrai avec moi. » Il te sortira du piège, te déposera au bord de la vigne : à toi alors de cracher dans tes pattes et de prendre le large.

Et tout se passa ainsi. Le renard fit le mort et le pope le mit au bord de la vigne : aussitôt le renard de bondir sur ses pattes et de courir ! Il s'assit sur une motte et nargua le pope :

« Eh ! vieux bonhomme sans cervelle !

Écoute le renard, grosse bête !

J'ai cueilli le raisin,

Me suis évadé du piège.

Oh ! le beau chasseur de renards !

Et dis adieu à leur belle fourrure ! »

Je ne sais si ce fut au bout de peu ou de beaucoup de temps, mais le renard eut encore envie de raisin. Le hérisson ne se disputa pas avec lui, mais l'écouta. Et que pensez-vous qu'il arriva ? Le renard fut pris pour la troisième fois. Il pria le hérisson de lui apprendre encore un tour :

— C'est mon dernier, dit celui-ci. Et s'il m'arrive malheur à moi-même ? Comment échapper à la mort ?

— Ne crains rien, frère hérisson. S'il t'arrive quelque déboire, je t'apprendrai un de mes tours. N'en ai-je pas trois cents ?

— J'ai vu que tous tes tours te conduisent dans un piège, répondit le hérisson. Mais quoi qu'il en soit, frère, je te sauverai encore. Écoute : quand le pope arrivera, fais le mort. Il ne te laissera pas au bord de la vigne, comme la dernière fois, mais t'emportera aussitôt

chez lui. Il te laissera sur son perron tandis qu'il ira à la cuisine chercher un couteau pour t'enlever ta peau. Alors crache-toi dans les pattes, et droit à la forêt !

Le pope survint. Le renard fit le mort de nouveau : mais, cette fois, le pope n'avait plus confiance, le jeta derrière son épaule et reprit le chemin du village. Il apporta le sire dans sa cour et le laissa sur le perron pour aller chercher un couteau, tout en appelant sa femme.

— Sors donc, ma chère, regarde la jolie fourrure que je t'ai ramenée.

L'épouse du pope sortit sur le perron et ne vit rien. Elle se prit à son mari :

— Mais dis-moi, tu rêves ? De quelle fourrure parles-tu ? Où est-elle ? Il n'y a rien sur le perron.

— Comment ? s'étonna le pope, il n'y a rien ? Allons voir !

Le pope se douta bien que renard l'avait encore dupé, entra dans une grande colère, revint à sa vigne et creusa au bord un profond fossé. « Maintenant, pensa-t-il, c'est fini. Si le renard revient, il tombera dans le fossé et ne pourra plus en sortir. »

Mais ce n'est pas pour rien que le renard avait été trois fois pris au piège : il était devenu plus prudent. Et voilà que nos amis revinrent à la vigne déguster le raisin. Cette fois le renard avait ordonné au hérisson de le précéder et il le suivait. Arrivés à la vigne, le renard aperçut le profond fossé et dit au hérisson :

— Allons, frère ! saute le premier. Je te suis.

Le hérisson le crut, essaya de sauter le fossé, mais il avait des pattes trop courtes et il roula au fond. Et le pope n'était pas loin ! Le hérisson se démenait dans le trou, faisait des bonds, essayait de sauter hors du fossé, mais en vain. Il supplia le renard ;

— C'est maintenant à toi de me sauver, mon cher renard. Apprends-moi un de tes tours !

— Non, frère hérisson. Mes tours, je les garde pour moi !

— Mais moi, je n'en avais que trois : je te les ai appris, je t'ai sauvé trois fois la vie et toi, tu refuserais de me faire part d'une de tes ruses ?

Le renard, hypocrite, éclata de rire :

— Tu as été bien bête de me donner des leçons, répondit-il.

Voyant que le renard ne voulait pas l'aider, le hérisson lui dit :

— Eh bien ! mon frère d'adoption, je vois qu'il faut me résoudre à

mourir. Viens près de moi, embrassons-nous, disons-nous adieu pour que je puisse mourir en paix !

Le renard se pencha pour embrasser le hérisson, mais celui-ci s'agrippa à son long museau. Il s'y accrocha avec ses dents solidement, bien solidement, et ne lâcha plus. Le pope approchait de la vigne. Le renard s'enfuit en tirant du fossé le hérisson. Parvenus à la forêt, celui-ci lui dit :

— C'est dans le malheur qu'on connaît un ami, compère renard ! Tu n'es plus mon frère : je n'aurai plus de relations avec toi.

Il dit et passa son chemin tandis que le renard s'éloignait. Depuis ce temps, leur amitié est morte. Quand ils se rencontrent dans la forêt, ils ne se saluent même plus.



Le fiancé difficile



NE souris conçut l'idée de marier son fils en lui trouvant une fiancée dans une tribu ; dans une espèce plus puissante et plus illustre que celle des rats. Elle pensait : « Il nous défendra des chats. » Elle prit donc la route pour enquêter et rechercher quelle race d'animaux était la plus forte de toutes afin de s'allier avec elle. Au cours de son voyage, elle rencontra un lièvre :

— Je suis heureuse de te voir, joli petit lièvre, dit-elle. Attends un peu : je veux te poser une question.

— À quel sujet ? demanda le lièvre en remuant ses oreilles et en s'asseyant sur son petit derrière blanc pour mieux écouter.

— J'ai un fils, dit la souris : je veux lui trouver une fiancée dans la tribu la plus puissante du monde, afin qu'il nous défende des chats. Je vois que tu es un jeune gaillard plein de sens et j'ai songé à te demander si tu donnerais ta fille à mon fils ?

— Merci de l'honneur, répond le lièvre : mais il y a au monde plus fort que moi.

— Qui donc ?

— Le loup. Rien que d'y penser, je me sens glacé de terreur.

— Merci, joli petit lièvre, et au revoir !

— Mais où cours-tu ? fit le lièvre. Attends, causons encore un peu !

— Je n'ai pas le temps, mon gaillard, je vais chercher le loup.

Elle marcha longtemps et vit le loup :

— Bonjour, compère loup ! Attends donc un peu : je voudrais te demander quelque chose !

— À quel sujet ?

— Je veux marier mon fils à une fille issue de la race la plus puissante. J'ai rencontré le lièvre : il m'a dit que tu étais plus fort que lui. Si tu le veux, allions-nous et nous serons beau-père et belle-mère !

— Merci de l'honneur, répond le loup, mais il y a un animal plus fort que moi.

— Lequel ?

— L'ours.

La souris se mit à la recherche de l'ours ; après bien des courses elle le découvrit.

— Bonjour, cher grand-père ours ! Ne pourrais-je te demander quelque chose ?

— À quel sujet ?

— Je veux faire entrer mon fils dans la famille la plus puissante. Le lièvre m'a indiqué le loup et celui-ci déclare que tu es plus fort que lui. Si tu y consens, allions-nous.

— Soit, dit l'ours, mais il y a un animal plus fort que moi.

— Et qui donc ?

— Le lion. Quand il rugit, il ébranle les monts et tout ce qui respire se cache.

La souris courut trouver le lion, le rencontra et lui dit :

— Je veux faire entrer mon fils dans la tribu la plus puissante : je me suis adressée au lièvre, qui m'a renvoyée au loup, celui-ci à l'ours, qui déclare que tu es plus fort que lui. Si tu y consens, allions-nous.

— Allions-nous donc, et pourquoi pas ? dit le lion. Seulement il y a plus fort que moi.

— Qui ?

— Le soleil. Tout ce qui vit dépend de lui.

La souris alla tout droit trouver le soleil :

— Je veux faire entrer mon fils dans la famille la plus puissante du monde : je me suis adressée au lièvre, qui m'a renvoyée au loup, qui m'a indiqué l'ours, celui-ci le lion et le lion m'envoie à toi, parce qu'il

n'y a rien de plus fort que toi au monde.

— La nuée est plus forte que moi, dit le soleil. Qu'elle s'étende sous moi, et je suis incapable d'éclairer la terre.

La souris courut trouver la nuée :

— Je veux faire entrer mon fils dans la famille la plus puissante. Je me suis adressée au lièvre, qui m'a renvoyée au loup, celui-ci à l'ours, l'ours au lion, le lion au soleil, qui m'a dit que tu étais plus puissante que lui. Si tu le veux, allions-nous.

— Merci de l'honneur ! répond la nuée. Mais il y a plus fort que moi.

— Qui est-ce ?

— Le vent. Qu'il se mette à souffler et il ne reste rien de moi.

La souris se dirigea tout droit chez le vent :

— Je veux faire entrer mon fils dans la famille la plus puissante. Je me suis adressée au lièvre, qui m'a renvoyée au loup, celui-ci à l'ours, l'ours au lion, le lion au soleil, le soleil à la nuée, et celle-ci dit que tu es plus fort qu'elle.

— Tu as eu une bonne idée, dit le vent. Mais il y a plus fort que moi.

— Et qui ?

— La Vieille Montagne : j'ai beau souffler, je ne la remue pas d'un pouce.

La souris courut tout droit trouver la Vieille Montagne.

— Je veux faire entrer mon fils dans la famille la plus puissante du monde. Je me suis adressée au lièvre, qui m'a renvoyée au loup, celui-ci à l'ours, l'ours au lion, le lion au soleil, le soleil à la nuée, la nuée au vent, et celui-ci dit que tu es plus forte que lui. Si tu y consens, donne ta fille à mon fils.

— Je n'y vois pas d'inconvénient, répartit la Vieille Montagne, mais il y a plus fort que moi.

— Qui ?

— Le grand fleuve Iskor. Depuis des siècles, il me traverse, arrache mes rochers, fouille mon corps, entraîne mes pierres, et je ne peux rien y faire. Va le trouver et qu'il donne sa fille à ton fils.

La souris courut trouver le grand fleuve Iskor et reprit sa vieille antienne :

— Je veux faire entrer mon fils dans la famille la plus puissante. Je

me suis adressée au lièvre, qui m'a renvoyée au loup, celui-ci à Tours, Tours au lion, le lion au soleil, le soleil à la nuée, la nuée au vent, le vent à la Vieille Montagne, et cette dernière m'envoie à toi. Je te prie humblement de me donner ta fille pour mon fils.

— Merci de l'honneur, répondit le grand fleuve Iskor, mais il y a plus fort que moi.

— Qui ?

— La rive. J'ai beau m'enfler et m'enfler, elle ne cède pas.

La souris alla trouver la rive.

— Je veux faire entrer mon fils dans la famille la plus puissante. Je me suis adressée au lièvre, qui m'a renvoyée au loup, celui-ci à l'ours, l'ours au lion, le lion au soleil, le soleil à la nuée, la nuée au vent, le vent à la Vieille Montagne, la Vieille Montagne au grand fleuve Iskor, et ce dernier à toi. Si tu le veux, allions-nous.

— D'accord, répondit la rive. Mais il y a plus fort que moi.

— Qui donc ?

— La taupe. Elle me creuse jour et nuit, et je ne puis rien contre elle.

La souris trouva la taupe dans son trou et tenta de la convaincre.

— Je veux faire entrer mon fils dans la famille la plus puissante. Je me suis adressée au lièvre, qui m'a renvoyée au loup, celui-ci à l'ours, l'ours au lion, le lion au soleil, le soleil à la nuée, la nuée au vent, le vent à la Vieille Montagne, la Vieille Montagne au grand fleuve Iskor, le grand fleuve Iskor à la rive, et la rive à toi. Je te demande, taupe, de ne pas me laisser rentrer les mains vides : donne ta fille en mariage à mon fils. Je ne fais que courir et n'en puis plus. De plus, nous sommes voisines et mon trou est là, tout près. Nous vivrons heureuses, en bonne intelligence et nous nous entr'aiderons.

— Qu'il soit fait selon ton désir, dit la taupe. J'ai trois filles : choisis celle que tu voudras, celle dont le caractère te plaira le mieux.

La souris regarda la fille aînée de la taupe et se demandait si elle conviendrait. Elle vit aussi la puînée et la cadette, mais pas très bien et même pas du tout, car il faisait très sombre dans la taupinière. Bref, elle choisit une des filles et fit publier les bans. La noce dura trois jours et trois nuits. On mangea, on but, on se réjouit, et le quatrième jour la souris, en contemplant sa bru à la lumière du jour, s'aperçut qu'elle était aveugle. Elle poussa les hauts cris, regretta sa sottise, mais un peu tard. La taupe lui dit :

— C'est toujours ainsi, ma commère : un fiancé difficile finit par

épouser une aveugle.



Le loup et le renard



N loup alla chasser dans une plaine. Il galopa, galopa et tomba sur deux bœufs qui paissaient côte à côte.

— Eh ! les bœufs ! leur cria-t-il, je vais vous manger tous deux !

— Attends donc, loup, d'avoir entendu notre prière. Tu mangeras l'un de nous – tu n'arriverais pas à nous dévorer tous deux ensemble, car ce serait beaucoup trop – et tu garderas l'autre pour le lendemain. Écoute-nous : nous te voulons du bien. Donc nous sommes des bœufs, nés pour être mangés par les hommes. Mais puisque tu nous as rencontrés, mange-nous. Seulement, il faudrait que notre maître sache qu'il est superflu pour lui de nous chercher et ne se tourmente pas. Donc choisis l'un de nous et faisons ainsi : reste là, au milieu du pré, et nous nous écarterons d'une centaine de pas, l'un à droite, l'autre à gauche. Puis nous courrons vers toi de toutes nos forces. Réserve pour le lendemain celui qui arrivera le premier et dévore sur-le-champ celui qui se présentera le dernier. Allons, qu'en dis-tu, loup ? Vraiment, ne serait-ce pas mieux ? Reste là et nous allons courir sur toi.

— Bien, dit le loup, faites comme vous dites !

Le loup se plaça à l'endroit indiqué : il se léchait déjà les babines en pensant à la bonne viande de bœuf qu'il allait déguster. Les bœufs se séparèrent l'un de l'autre, chacun de son côté, et se précipitèrent, cornes basses, sur le loup dont ils défoncèrent les côtes et qu'ils

jetèrent par terre plus mort que vif.

— Oh ! pauvre que je suis, gémit-il, quel malheur m'est arrivé !

Et il s'allongea comme pour mourir. Quant aux bœufs, ils n'attendirent pas la suite et coururent au village trouver leur maître.

Le loup reprit ses sens, se releva et dit :

— Ah ! ma tête ! ma pauvre tête ! Qu'avais-je besoin de garder un bœuf pour le lendemain ? J'avais trouvé une proie aujourd'hui, je n'avais qu'à m'en repaître sans songer au jour suivant : un loup a-t-il besoin de viande déjà tuée ?

Il se mit à chasser et eut la chance d'apercevoir une mule qui paissait.

— Allons, la mule ! je vais te manger aussitôt !

— Bien, loup, mange-moi, répond la mule, mais pourtant je doute que tu l'oses. Le tsar m'a fait don gracieux d'une charte où il est dit qu'il est interdit de me manger ou de me faire porter un bât. Oseras-tu donc, toi, me dévorer ?

— Si tu as une charte gracieuse, fais-la moi lire. Je verrai s'il est bien vrai que je ne doive pas te toucher.

— C'est trop juste, loup. Place-toi derrière moi, écarte ma queue, et tu liras la charte. Tu verras alors si je mens ou non. Si j'ai menti, donne-moi la mort.

Le loup était un peu sot : il ne flaira pas le piège et se plaça derrière la mule. Alors celle-ci rua et frappa si fort le loup de ses sabots ferrés qu'il retomba à vingt pas. La mule prit sa course vers le village.

Quelques heures après, le loup se sentit un peu mieux et se releva. Il battit sa coulpe : « Ah ! tête stupide ! tu n'es pas une tête, mais une courge ! Avais-je besoin de lire ce papier ! On dit bien vrai : Si tu ne trouves rien, reste le ventre vide. Mais si tu trouves, emplis-le ! Bon, ce sera pour moi une leçon ! »

Il alla donc chercher fortune du côté du village et poussa jusqu'aux abords, tant la faim le tenaillait : il eut encore la chance de trouver un âne au pré :

— Ah ! ah ! l'âne, dit-il, je vais te manger tout de suite, car je meurs de faim !

— Eh bien ! mange-moi, loup, répondit l'âne. Mais nous avons ici une coutume : si on veut manger un âne, il faut sauter par-dessus trois fois pour qu'il te pardonne ton péché quand tu le dévoreras.

— Soit, l'âne ! ce n'est pas trois fois, mais six fois que je sauterai

par-dessus toi. Seulement ne te fâche pas ensuite, car je te mangerai sur-le-champ : j'ai trop faim !

Le loup s'apprêtait à bondir par-dessus l'âne quand les chiens du village le virent et se jetèrent sur lui. Il fallut bien détalier !

Pour sauver sa peau, le loup courut bien loin. Il courut à perdre haleine, rencontra un porc et lui dit :

— Allons, porc, je vais te manger sur l'heure !

— Mange-moi, loup, dit celui-ci, mais permets-moi auparavant de m'amuser à jouer un air de musette : j'en jouerai un peu et souffrirai moins quand tu m'égorgeras.

— Bien, joue donc un petit air, consentit le loup, mais dépêche-toi ! Voilà trois jours que je n'ai rien dans le ventre !

Le cochon banda toutes ses forces et de crier jusqu'au ciel, à croire qu'on le saignait avec un couteau. Le porcher l'entendit et accourut à son secours, suivi de ses chiens. Ceux-ci se jetèrent sur le loup et le corrigèrent. Le larron prit la fuite et eut grand'peine à s'en tirer. Il fuyait sans demander son reste quand, pour son bonheur, il eut la chance de rencontrer compère renard :

— Ah ! ah ! compère renard ! Il y a longtemps que je te cherchais pour te manger. Te voilà pris : tu ne m'échapperas pas et je vais te dévorer. Voilà trois jours que je n'ai rien à me mettre sous la dent !

— Mon bon compère, mon cher loup, répartit le renard, voilà aussi trois jours que je te cherche et avec tant de zèle que mes pattes ne me portent plus. Je suis si content de t'avoir trouvé ! Et toi, tu veux me dévorer ! Quand tu sauras, cher Compère loup, le bonheur qui t'attend, tu me feras un cadeau !

— Allons, parle, je t'écoute !

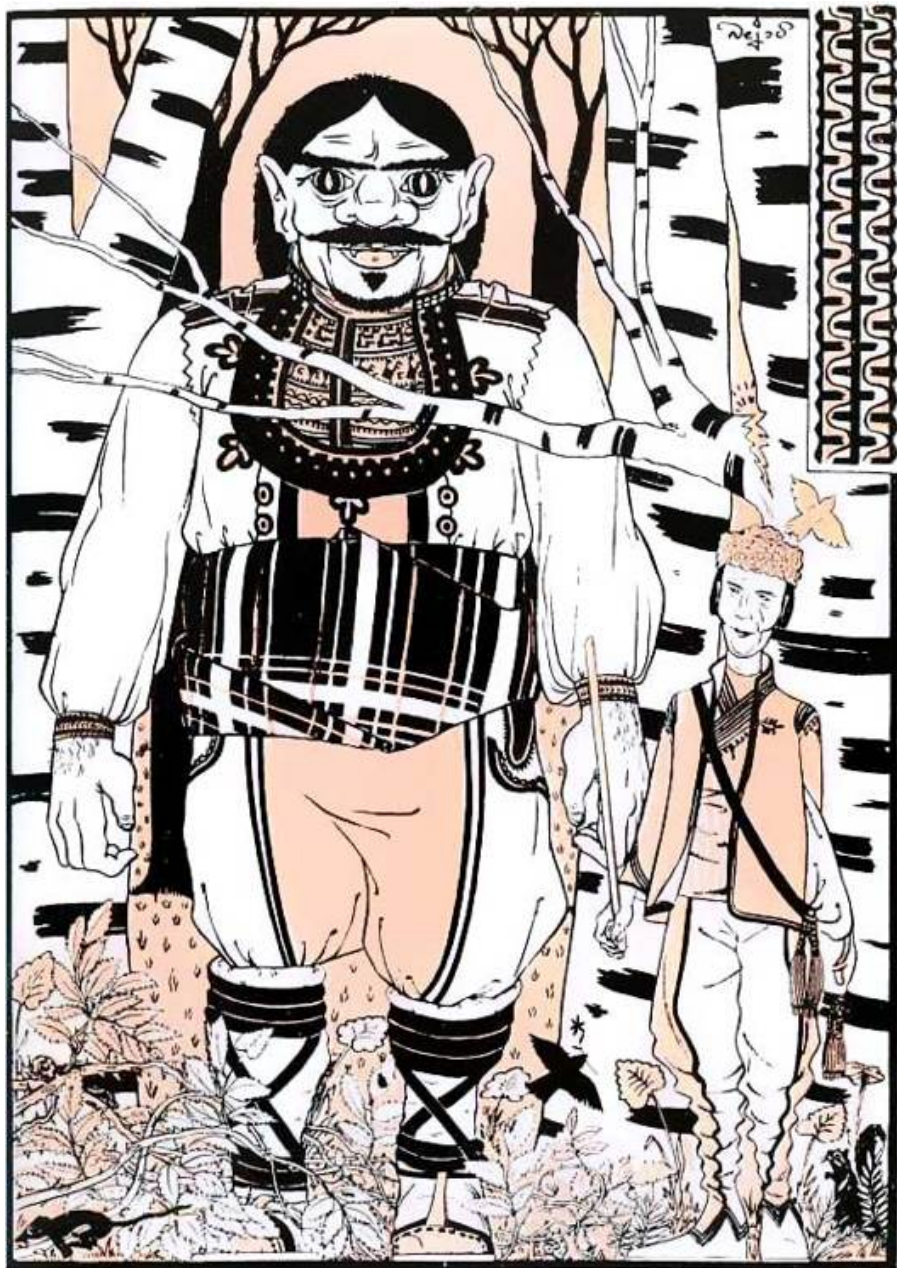
— Je te le dirai, je te le dirai, cher compère loup. Je te cherchais pour te convier à la noce, comme témoin : je t'avais apporté une pomme, comme on le fait au témoin, mais par malheur elle s'est gâtée et je l'ai jetée, il ne convient pas, me suis-je dit, d'inviter à la noce le loup en lui offrant un fruit pourri. Mais passons ! Puisque je t'ai trouvé, je t'invite tout simplement. Fais-moi le plaisir, cher compère loup, de venir à la noce et d'être témoin du fiancé. Cette année-ci tu seras témoin et, l'an prochain, s'il plaît à Dieu, tu seras parrain d'un enfant. Viens avec moi, je te conduirai à la noce et te placerai à table, à la place d'honneur.

— Attention, renard, fit le loup, n'espère pas me tromper comme les bœufs qui m'ont défoncé les côtes avec leurs cornes ! ou que le diable t'emporte !

— Oh ! cher petit compère loup, que vas-tu donc dire là ? Moi ? Oser te tromper ? Parce que je me suis mis en quatre, t'ai cherché trois jours en pensant : « Peut-être aurai-je la chance d'être assis auprès de lui à la table d'honneur ! » Voici ce que m'a dit le maître, en me priant de te convier à la noce en qualité de témoin : « Va, compère renard, invite compère loup à la noce comme témoin et dis-lui : les deux bœufs qui l'ont mis à mal, je les ai abattus et les lui donnerai tout cuits. Au repas de noce, je le placerai à la table d'honneur. Et quand il arrivera au village, nous sortirons tous pour le recevoir en grande pompe : nous aurons en main des épieux et des pierres, pour mieux lui marquer notre déférence. Et en prenant congé de moi, le bon maître a coupé un rognon de bœuf rôti pour me le donner : j'y ai mordu et, tu me croiras si tu veux, il fondait dans la bouche comme du sucre ! Écoute-moi, viens avec moi !

Un loup est loin d'avoir la malice d'un renard. Celui-là se laissa tromper et alla avec le renard à la noce. Les deux compères approchaient du village quand les paysans les virent : ils saisirent tout ce qui leur tomba sous la main, qui un épieu, qui une pierre, se précipitèrent à leur rencontre, se jetèrent sur le loup et l'assommèrent. Ils ne lui laissèrent pas un os intact : le pauvre s'enfuit à demi-mort.

Compère renard avait suivi le loup, mais à quelque distance, quand ils allaient au village. Lorsque les paysans accoururent, il fit jouer ses jambes et se cacha dans un moulin. Le meunier avait fait cuire de la bouillie : elle était dans un pot à refroidir. Le renard la mangea, s'en barbouilla le museau et courut à la forêt. À peine eut-il découvert le loup qu'il se prit à crier et à gémir :



Ils fraternisèrent et poursuivirent ensemble leur voyage.

— Oh ! oh ! oh ! je meurs. Ah ! pauvre que je suis ! quel malheur, quelle infortune !

— Pourquoi pleures-tu, renard ? Qu'est-ce qui te fait mal ? dit le loup en venant à lui. Je ne pleure pas, moi, qui ai pourtant toutes les côtes en morceaux ! Mais on ne t'a rien fait, à toi ! pourquoi donc tant de grimaces ?

— Mais comment ne pas gémir, mon cher compère loup ? On ne m'a rien fait, dis-tu ? Regarde comme on m'a cassé la tête ! Vois ! la cervelle sort ! Aïe, aïe, aïe, mon cher compère, prends-moi sur ton dos pour me ramener chez moi : sinon je vais mourir sur place !

Le loup chargea le renard sur son dos pour le reconduire à son terrier. Tandis qu'il le portait, le renard marmottait :

— Le malade porte le valide !

— Que marmottes-tu donc, renard ? lui demanda le loup.

— C'est le délire qui commence, mon compère, je suis fou de douleur.

Le loup le porta donc jusqu'à son trou : le renard sauta lestement à terre et le nargua. Le pauvre loup se douta que Renard l'avait dupé, enfonça sa gueule dans le trou et attrapa le renard par une de ses pattes de derrière. Et l'autre de crier :

— Loup, lâche la racine et saisis la patte, loup, lâche la racine et saisis la patte !

Ayant compris l'indication, le loup lâcha la patte et saisit entre ses dents une racine qu'il tira du trou.

Le renard s'enfonça dans son terrier plus profondément et de faire la nique au loup et de lui tirer la langue ! Le loup restait dehors, les yeux hors des orbites, s'efforçait d'entrer dans le trou pour mettre en pièces le renard, mais impossible : le terrier était trop étroit. Alors il se sentit, pour lui-même, une grande pitié :

— Ah ! malheureux que je suis ! gémit-il, quel imbécile je fais ! Allons ! je vois qu'il n'y a plus rien à faire et il est clair qu'il me faudra mourir de faim !

Ayant ainsi parlé, le loup fourra sa tête sous ses pattes et creva.



Le renard au baptême



N ours, un loup, un renard et un hérisson, qui s'étaient réunis, dirent un jour :

— Il paraît que l'hiver sera long et rude. Remplissons un cuveau de miel pour l'avoir en réserve pendant les froids.

Ils se mirent en quête de miel, en ramassèrent un plein cuveau, rabattirent le couvercle et gardèrent le miel pour l'hiver. Un jour le renard eut une envie folle de miel et dit au loup :

— Cher petit compère loup, je suis invité comme parrain au baptême d'un enfant.

— Si on t'invite, vas-y, compère renard, répondit l'autre.

Le renard défit le couvercle du cuveau, se gorgea de miel et revint au logis :

— Compère renard, lui demanda le loup, comment s'appelait l'enfant ?

— Petit-cuveau-entamé.

Je ne sais après combien de temps, le renard eut encore envie de miel et dit au loup :

— Cher petit compère loup, je suis invité comme parrain au

baptême d'un enfant.

— Si on t'y invite, vas-y, compère renard !

Le renard partit, mangea tant qu'il put du miel, la moitié du cuveau. De retour au logis, le loup lui demanda :

— Compère renard, comment s'appelait l'enfant ?

— Petit-cuveau-à-moitié.

Un ou deux jours plus tard, le renard eut encore une fringale de miel :

— Cher petit compère loup, je suis invité comme parrain au baptême d'un enfant.

— Si on t'y invite, vas-y, compère renard !

Le renard partit, mangea le reste du miel : puis il lécha le cuveau et le fit rouler dans un ravin. De retour au logis, le loup lui demanda :

— Compère renard, comment s'appelait l'enfant ?

— Petit-cuveau-bien-léché et lancé-dans-le-ravin.

Je ne sais après combien de temps le renard dit au loup :

— Cher compère loup, allons donc voir ce que devient notre miel : il pourrait se gâter.

Les trois autres opinèrent : « Allons-y ! » dirent-ils. Arrivés à l'endroit où était caché le miel, point de cuveau ! Ils le cherchèrent, de ci, de là et le découvrirent dans le ravin. Ils enlevèrent le couvercle : le cuveau était vide. Ils rentrèrent chez eux. Alors le renard leur dit :

— Sortons. Celui qui laissera des traces de miel aura mangé tout le cuveau !

Dehors, ils s'alignèrent et se mirent à marcher. Le renard, qui allait et venait, dit soudain :

— Oh ! grands saints du paradis ! Regardez ! Il y a une ronde dans le ciel !

Les bêtes levèrent le nez et contemplèrent le ciel, tandis que Renard se hâtait d'enlever le miel des traces qu'il avait laissées pour en enduire celles du hérisson.

— Maintenant, dit-il, regardons les traces de chacun !

Ainsi fit-on : les traces du hérisson étaient couvertes de miel, et tous de crier :

— C'est lui qui l'a mangé !

Et de rosse à l'envi le hérisson, tant et si bien qu'ils le tuèrent.

Voilà comment le renard, par sa ruse, s'arrangea pour manger le miel, cacher sa faute et la rejeter sur le hérisson !



CYCLE DE PIERRE LE RUSÉ

Pierre le Rusé et le dragon



Il fut un temps où des monstres géants erraient sur la terre: ils avaient de grandes ailes et une queue de feu, et leur carapace d'écailles brillait comme le soleil. Ils vivaient, au milieu des montagnes, dans des grottes profondes et, quand ils volaient, ils devenaient invisibles. On appelait ces monstres des dragons.

Et voilà qu'un grand déluge submergea la terre: tous les dragons furent noyés parce qu'ils ne savaient pas nager et ne pouvaient voler longtemps dans le ciel, car leurs ailes faiblissaient. Il n'en resta qu'un sur la terre : il avait réussi à s'élever jusqu'au sommet de la plus haute montagne et y attendre que les eaux du déluge se fussent écoulées dans les mers, les lacs et les rivières. Quand la terre se fut séchée, le dragon partit : il arriva en pays bulgare et s'établit dans une grotte des montagnes. Il prit, pour le servir, une vieille sorcière et se mit à la recherche des héros et des preux.

Mais, à cette époque, il y avait déjà des malins qui triomphaient non par la force, mais par l'esprit. Au cours d'un de ses voyages, le

dragon rencontra un jour un de ces hommes habiles, qu'on appelait Pierre le Rusé. Le dragon l'interpella de loin :

— Eh ! l'homme ! es-tu preux et un héros ?

— Un preux, répondit Pierre le Rusé.

— Et en quoi consiste ta force ?

— Si je prends dans ma main une pierre et que je la serre, l'eau en sort.

— Je ne te crois pas, dit le dragon.

— Alors faisons l'épreuve. Mais prends toi-même d'abord une pierre et serre-la.

Le dragon ramassa une pierre, la pressa, la réduisit en poudre, mais il n'en sortit pas une goutte d'eau.

— Maintenant, regarde, fit Pierre le Rusé.

Il se pencha, ramassa une pierre : de l'autre main, sans qu'on le vît, il tira de sa besace un gros morceau de fromage blanc frais : il serra la pierre dans sa main avec le fromage et l'eau coula. Le dragon admira beaucoup une force aussi extraordinaire, apanage visible d'un héros.

— Eh bien ! dit-il, je vois que tu es plus fort que moi. Fraternisons !

— Soit, répondit Pierre le Rusé.

Ils fraternisèrent et poursuivirent ensemble leur voyage. Après avoir bien marché, ils arrivèrent à une vigne. Il s'y trouvait, au beau milieu, un très haut plant, chargé de grappes mûres, aussi grand qu'un arbre. Le dragon était un géant : il lui était facile de cueillir, au plus haut, les plus belles grappes et de les manger à la main. Tandis que Pierre avait beau tourner : il n'arrivait pas à atteindre, en se haussant, les branches qui portaient le fruit. Le dragon les dépouilla toutes et pencha la cime pour achever la cueillette. Alors son compagnon parvint à se saisir d'une branche et à en détacher les grappes. Mais le dragon, rassasié, ayant abandonné brusquement le haut du plant que Pierre n'avait pas eu le temps de lâcher, notre héros s'envola comme un oiseau. Après un saut par-dessus la vigne, il se retrouva dans un buisson d'épines, sous lequel un lièvre faisait un somme. L'animal eut peur, bondit et prit le large.

— Que t'arrive-t-il, frère ? demanda le dragon.

— Mais rien ! j'ai aperçu un lièvre. « Hop là » me suis-je dit : je saute par-dessus la vigne et le prends par les oreilles. Mais il ne m'a pas attendu et il a filé, la sale bête !

Le dragon fut encore plus étonné. Ils reprirent leur marche et

parvinrent à une forêt. Elle regorgeait de gibier : il y avait des lièvres, des chamois, des cerfs ! Le dragon, qui avait faim, dit à Pierre :

— Sais-tu ? Nous allons élever un mur tout autour du bois, puis nous prendrons le gibier : nous le ferons cuire et nous le mangerons.

— Soit, fit l'autre, je n'y vois pas d'inconvénient.

Ayant retroussé leurs manches, ils se mirent à l'œuvre. Le dragon travaillait comme un preux, tirait des rochers entiers qu'il posait l'un sur l'autre, tandis que Pierre en remplissait les intervalles avec de la terre. Après avoir élevé une haute barrière, ils isolèrent la forêt : le dragon se hissa par-dessus le mur et tua des ours, des loups, des renards, des chamois, des lièvres, bref tous les animaux imaginables ; il les mettait en tas. Mais Pierre avait disparu quelque part. Le dragon le héla. Il le héla longtemps et enfin Pierre apparut au loin, ramenant triomphalement deux tout petits oiseaux et lui dit :

— Tu vois ! je sais prendre aussi des oiseaux. Ce n'est pas malin de ramasser ce qui marche sur terre. Mais toi, essaye donc de saisir ce qui vole dans l'air !

Le dragon et Pierre allumèrent sous un arbre un grand brasier. Le dragon dépouillait le gibier, le mettait à la broche, par cent cerfs, deux cents chamois, cinq cents lièvres ! Ils prirent place : le dragon mangeait comme un preux, engloutissant un lièvre d'un coup, alors que Pierre avait peine à venir à bout d'un cuissot de chamois. Il regarda le dragon et se sentit l'envie de lui montrer comment, lui aussi, dévorait en preux. Et d'enlever d'énormes quartiers de viande ! mais il ne les avalait pas et les jetait prestement derrière son dos quand le dragon regardait ailleurs. Le soir, le dragon dit à Pierre :

— Allons coucher chez moi !

Ils arrivèrent à la caverne et la sorcière demanda, dans la langue des dragons :

— Qui est-ce, celui-là ?

— Mon frère adoptif.

— Quelle espèce d'homme est-ce ?

— Un héros, un preux, comme il n'y en a pas beaucoup. Il est plus fort que moi.

— Pourquoi ne pas le tuer ?

— Mais comment ?

— Cette nuit, quand il sera endormi, prends le marteau de cent livres et casse-lui la tête.

Pierre le Rusé comprenait toutes les langues, et aussi celle des

dragons. Il eut une peur bleue, mais ne souffla mot. Quand on se fut couché, on éteignit la chandelle. Alors Pierre se leva, sortit de l'ancre, mit des pierres dans un sac et les plaça dans son lit sous son oreiller. Il gagna ensuite la porte et attendit. À minuit, le dragon se leva, saisit le marteau de cent livres, vint au lit de Pierre et frappa le sac de toutes ses forces : il tapait si fort que les étincelles jaillissaient des pierres. Il frappa donc longtemps et revint trouver la sorcière en lui disant :

— Maintenant, tu vois, il est mort. Seulement, il faut dire ce qui est vrai : il était solide, ce héros, plus que moi. Quand je le frappais, il jaillissait de lui une pluie d'étincelles.

Et il s'en fut coucher. Le lendemain, je ne sais d'où il sortait, Pierre apparut :

— Bonjour, frère !

Le dragon ouvrit de grands yeux :

— Comment ? Tu es encore en vie ? s'étonna-t-il. Mais ne t'ai-je pas tué à coups de marteau ?

Pierre sourit :

— Ah ! c'est donc toi qui m'as battu ? J'avais cru être mordu par une puce. Non, frère, n'essaye plus de me tuer : je suis trempé comme l'acier.

— Mais comment as-tu été trempé comme l'acier ?

— Dans l'eau bouillante.

— Fais-moi le plaisir de me tremper aussi, demanda le dragon. Ne sommes-nous pas frères d'adoption ?

— Pourquoi pas ? Je te tremperais bien, mais supporteras-tu l'épreuve ?

— Bien sûr ! j'ai tant envie d'être un preux et un héros comme toi !

— Alors, allons-y ! Ordonne à la vieille de faire bouillir un plein chaudron d'eau, et amenez-moi ici un grand tonneau.

On roula tout auprès un énorme foudre. Pierre le Rusé commanda à la vieille de remplir un plein chaudron d'eau et de le mettre sur le feu. Quand l'eau commença à bouillir, Pierre dit au dragon :

— Allons, preux héros, entre dans le tonneau. Je vais te tremper comme l'acier.

Le dragon se glissa, avec une grande joie, dans le tonneau que Pierre ferma très solidement. Puis il pratiqua une ouverture et versa l'eau bouillante. Le dragon criait :

— Oh ! oh ! frère, ça brûle !

— Supporte l'épreuve, frère, lui disait l'autre pour le consoler. Si tu peux l'endurer, tu seras trempé aussi bien que moi.

Pierre remplit le foudre d'eau bouillante jusqu'au bord et dit à la sorcière :

— Laisse-le là jusqu'au soir. Alors il sera trempé, plus dur que le fer. Au lever du soleil, défais le tonneau et laisse-le sortir.

Pierre le Rusé s'éloigna sans barguigner. La sorcière, assise, attendait le soir. La lune se leva : la vieille défit le tonneau : le dragon était mort. Depuis, il n'y a plus de dragons dans le monde : la race en est éteinte.



Pierre le Rusé et Hadji Nasreddine



Un Turc Hadji Nasreddine, menteur et rusé entre tous, vint un jour d'Anatolie en Bulgarie pour duper les gens simples. Il mentait partout, en quelque lieu qu'il fût, et arriva enfin au village où habitait Pierre le Rusé. Les deux malins se rencontrèrent dans la rue, près de la haie qui entourait le potager du pope.

— C'est toi, Pierre ? demanda Hadji Nasreddine.

— C'est moi-même, répondit l'autre.

— J'ai entendu parler de toi et je sais que tu es un hâbleur comme il y en a peu.

— Oh, rectifia Pierre avec modestie, les gens font des contes... Mais j'ai entendu dire de toi que tu n'étais pas le dernier à mentir.

— Eh bien ! faisons assaut de menteries !

— Pourquoi pas ? Seulement, pas tout de suite, car j'ai laissé chez moi toutes mes blagues. D'ordinaire, je les porte avec moi dans un panier, mais quand je n'en ai pas l'usage, je les accroche au mur. Si tu veux, attends-moi un peu ici tandis que je courrai à la maison chercher mon panier à mensonges : alors nous ferons un concours et verrons qui mentira plus que l'autre.

— Cours, dit Hadji Nasreddine, et dépêche-toi !

Pierre le Rusé se dirigea vers sa maison, mais, en chemin, il fit un crochet au cabaret où il commanda un café, tandis que Hadji Nasreddine, appuyé à la haie du pope, l'attendait. Pierre le Rusé, assis à la taverne, buvait son café : l'autre restait planté où il l'avait laissé, comme s'il soutenait la haie du pope. Il attendit longtemps, jusqu'à ce qu'il fût sombre, et rentra chez lui de fort méchante humeur.

Le lendemain, Hadji Nasreddine rencontra derechef Pierre le Rusé et lui cria :

— Qu'est cela, Pierre ? Pourquoi il n'es-tu pas venu hier faire assaut de menteries avec moi ? Tu as dit que tu allais chercher ton sac à malices et tu as disparu comme si la terre t'avait avalé !

— Hadji, lui répondit Pierre le Rusé, de quelle blague as-tu encore besoin après avoir, grâce à moi, passé toute la journée à soutenir la haie du pope et à attendre mon panier à mensonges ?

Le Hadji ne trouva rien à répondre et se mordit la langue.

— Ne te fâche pas, poursuivit Pierre le Rusé. Allons plutôt dans la forêt, à l'ombre des arbres, près des ruches des ours. Nous nous promènerons pour donner le temps à ta colère de s'apaiser et puis nous ferons assaut de menteries.

Hadji Nasreddine y consentit et ils partirent. Sortis du village, ils entrèrent dans la forêt ; ils erraient à petits pas, en conversant.

— Chez nous, dit Hadji Nasreddine, il y a deux soleils, les ânes ont des ailes, les lièvres pondent des œufs et font leurs nids au sommet des plus grands arbres.

— Ça va, Hadji, répondit Pierre. Seulement je ne le croirai jamais.

— Nous avons aussi de l'eau solide : nous ne la buvons pas, mais la coupons au couteau.

— Non, Hadji, je ne le crois pas non plus.

Ils s'enfoncèrent, en flânant, au plus profond du bois. Midi arriva et nos promeneurs eurent faim.

— On pourrait peut-être manger un morceau, dit Pierre le Rusé.

— Mais quoi ?

— Je ne sais pas. Il n'y a rien à manger en vue.

Soudain Pierre, regardant autour de lui, aperçut, pas loin, un berger qui portait un agneau sur son épaule :

— Parions que je vais lui voler cet agneau ! dit Pierre le Rusé.

— Tu n'y arriveras pas, répondit le Hadji.

— Reste là un peu, regarde et tais-toi !

Pierre le Rusé se jeta dans le taillis, dépassa le berger, enleva une de ses bottes et la lança sur le chemin. Puis il reprit sa course et à une centaine de pas plus loin, il jeta de même son autre botte. Le berger qui portait l'agneau sur son épaule, arrivé à la première botte, la remua du pied en disant :

— Elle est bien, cette botte, et n'a presque pas été portée. Mais que ferais-je d'une seule chaussure ?

Il continua sa route et trouva la seconde botte :

— Eh ! voilà l'autre ! dans ce cas, allons ramasser la première !

Il déposa l'agneau, le laissa dans une clairière et revint sur ses pas. Cependant, Pierre le Rusé avait déjà eu le temps de courir reprendre sa première botte : il bondit des buissons, enleva l'agneau, remit sa seconde botte et alla retrouver le hadji. Lequel faillit crever d'envie en constatant avec quelle maîtrise Pierre le Rusé avait mené sa friponnerie.

Les voyageurs allumèrent un grand feu, égorgèrent l'agneau, le firent cuire et se préparaient à le manger quand Pierre le Rusé dit au hadji :

— Hadji, parions que je te chasse d'ici avec une blague avant que tu aies eu le temps de goûter à l'agneau !

— Impossible !

— Tu verras !

— Alors, allons-y !

— Bien, poursuivit Pierre le Rusé : mais il faut d'abord saler le rôti, car nous l'avons mis sur le feu sans sel. Il y a, là-bas, dans un creux, une saline : je vais y courir et en rapporter un tas de sel brut. Nous salerons l'agneau et ensuite je te prouverai mes talents !

— Cours, mais fais vite, répondit Hadji Nasreddine, en dévorant des yeux l'agneau à la broche, car je meurs de faim !

Pierre le Rusé s'en fut grand train à la saline, se cacha, et après avoir attendu un moment, se mit à hurler :

— Aïe, aïe, aïe ! Berger ! ne me tue pas ! Aïe, aïe, aïe ! c'est le hadji qui a volé l'agneau ! Il est là, là-haut ! Si tu veux rosser quelqu'un, c'est à lui qu'il te faut t'en prendre !

Hadji Nasreddine entendit ces cris, sauta sur ses pieds et se dit : « Diable ! le berger est un gars solide ! Il a un cou de taureau ! Pas de doute : il va me rompre les os. Il faut filer avant qu'il soit ici ! »

Et de courir à faire jaillir des étincelles avec ses talons ! Pierre le Rusé sortit du creux et engloutit, tout seul, l'agneau rôti.



Les gouverneurs de Chaudrongrad



N jour Pierre le Rusé, armé d'un bâton, poursuivait un lièvre. Celui-ci filait bon train et Pierre courait derrière. Il le poursuivit tout le jour. Or le coureur à longues oreilles, acculé à une large rivière, sans réfléchir davantage, tenta de la franchir d'un bond, mais ses forces le trahirent : il tomba dedans et se noya. Pierre, resté sur la berge, reprenait son souffle en se grattant la nuque.

— Ah ! fit-il, j'ai couru bien longtemps : la nuit va me surprendre dans une région que je ne connais pas.

Il suivit donc la rive, en se dirigeant vers l'aval, parvint à un village et frappa à la première porte.

Une femme lui ouvrit, qui devait être la patronne, et vint à lui les manches retroussées :

— Que veux-tu, mon brave ?

— Je cherche un gîte pour la nuit.

— Entre chez nous, tu seras bien.

Pierre le Rusé entra dans la cour et la femme lui apporta une chaise pour qu'il attendît là le retour du maître. Pierre s'assit et sentit une bonne odeur de rôti. Il se leva, s'approcha de la fenêtre pour voir ce que préparait la maîtresse de maison et fut agréablement surpris : un canard rôissait dans une cocotte. « Eh ! le souper sera bon ! » se

dit-il. Et il regagna la porte pour voir si le patron ne venait pas. Cependant la patronne s'affairait près du feu et pensait : « Le passant, c'est clair, est fatigué et affamé. Si on lui offre du canard, on n'aura pas le temps de le voir qu'il sera nettoyé. Je vais garder le canard pour demain en le laissant dans la cocotte. Quand l'autre sera parti, nous mangerons la bête, mon mari et moi. »

Aussitôt dit, aussitôt fait. La femme remit le canard dans la casserole, la recouvrit d'un couvercle et mit le tout sur une étagère.

« Ah ! ah ! elle recouvre le canard d'un couvercle, pour qu'il se garde chaud ! » pensa Pierre le Rusé. L'eau lui venait à la bouche comme à un chat qui voit du poisson frais péché.

Une charrette s'arrêta en grinçant : le laboureur revenait de son champ. Il détela les bœufs et entra dans la maison.

— Nous avons un invité ! lui cria sa femme.

— Voilà qui va bien, lui répond le mari. Mets la table et dépêche-toi : j'ai une faim de loup !

— Hélas, soupire-t-elle, je n'ai presque rien ce soir !

— Allons ! donne ce qu'il y a !

La patronne posa sur la table une miche de pain dur et trois oignons. Le maître avait labouré tout le jour : il n'ignorait pas qu'on avait mis un canard à rôtir et il avait une faim terrible. Aussi engloutissait-il le pain avec un oignon. Pierre le Rusé prenait un morceau, le portait à sa bouche et le mâchouillait pour apaiser sa fringale. Il attendait toujours que la femme apportât le rôti et s'étonnait de sa sottise : « Quelle drôle de ménagère ! Pourquoi avoir commencé par un oignon ? Voilà comme on gâte un bon souper ! »

Le maître se rassasia et dit :

— Merci, femme, tu nous as encore nourris ce soir !

Celle-ci se retourna vers Pierre le Rusé :

— Nous t'avons reçu assez mal, mais que faire ? Tu es arrivé tard et je n'avais rien fait cuire pour le souper.

Alors Pierre le Rusé comprit qu'elle avait fait exprès de cacher le canard.

— Merci tout de même, dit-il, cela me suffit. J'ai assez soupé.

— Maintenant allons nous coucher, dit le maître, car il faut nous lever demain de bon matin.

Et il quitta la cuisine pour gagner la chambre à coucher. La femme arrangea, pour son hôte, une espèce de couche près du feu, lui

souhaita le bonsoir et s'en fut retrouver son mari. Pierre le Rusé n'attendait que ce moment. Il tira aussitôt le canard de la cocotte, en mangea la moitié et mit le reste dans son bissac. Puis il se rafraîchit d'eau claire, et se coucha. Il dormit à merveille. Levé de bonne heure, il aperçut, près du feu, les chaussures de cuir du mari, les fourra dans le chaudron, remit le couvercle et se rapprocha du feu pour lacer ses souliers. Le patron entra :

— Bonjour, dit-il. Pourquoi t'être levé si tôt, frère ?

— Il est temps de partir, dit Pierre le Rusé, et la route est longue. Je dois apporter du gibier à mes enfants, car je suis chasseur :

— Comment ? Tu es chasseur et tu n'as pas de fusil ?

— Je chasse les lièvres au bâton.

L'homme sourit dans ses moustaches :

— Comment vit-on chez vous ? interrogea-t-il.

— On vit bien maintenant. Nous avons une ville appelée Chaudrongrad. Tant que gouverna Canard-Canardin, les uns vivaient bien, les autres mal et tous différemment, chacun pour soi. Mais depuis que Chaudrongrad est dirigée par Chaussure-Cordonnier, tous ceux qui avaient faim ont de quoi bien vivre. Maintenant, adieu !

Le paysan réfléchit à ce que pouvaient signifier ces étranges noms de gouverneurs, mais Pierre le Rusé se hâta de quitter la maison. Il gagna une saulaie près de la rivière et disparut.

Peu après, la patronne se leva. Ayant vu que l'invité était parti, elle courut à l'étagère, souleva le couvercle de la cocotte et aperçut... quoi ? Au lieu du canard doré, les chaussures de son mari. Elle lui raconta ce qui s'était passé. Alors celui-ci comprit l'allusion de son hôte aux « gouverneurs de Chaudrongrad » et dit à sa femme :

— C'est bien fait pour toi ! On ne se cache pas d'un hôte !



Comment-traiter ceux qui abusent



Un paysan avait entendu raconter tant d'histoires sur Pierre le Rusé qu'il eut envie d'aller le voir pour se rendre compte quel homme c'était. Il pensa donc s'inviter chez lui, mais pour ne pas venir les mains vides, il prit une vieille poule et la lui apporta. Pierre le remercia de son présent et l'invita à dîner. Il le fit bien manger et bien boire et l'autre repartit tout joyeux.

Quelque temps après notre homme revint trouver Pierre et heurta à la porte :

— Qui est là ? demande Pierre le Rusé.

— Celui qui t'a apporté une poule.

— Bien, tu arrives juste pour dîner. Je t'en prie, mets-toi à table.

Le paysan ne se fit pas prier et mangea encore tant qu'il put. Quelques jours après, un autre paysan se présenta en disant qu'il était le voisin de celui qui avait apporté une poule :

— Bien, dit Pierre, un hôte est un honneur pour une maison. Je t'en prie, prends place à table.

Le lendemain, un troisième paysan arriva en se disant, lui aussi, le voisin de l'homme qui avait apporté une poule.

— Que dis-tu là ? Est-ce vrai ? demanda Pierre le Rusé. Eh bien ! je

t'en prie !

Alors Pierre fit apporter une tasse d'eau chaude et invita le paysan à manger la soupe. L'autre but l'eau et Pierre lui dit :

— Eh bien ! l'ami ! quel goût a la soupe ? Diras-tu peut-être qu'elle ne te plaît pas ? Pourtant elle a été dans la marmite où a bouilli la poule que m'a apportée le voisin de ton voisin !

Les paysans n'avaient pas de pudeur ! Mais si vous croyez qu'on fait aller ainsi Pierre le Rusé ! Il a, lui aussi, du poil dans le nez !



Pierre le Rusé à la foire



PIERRE le Rusé était allé à la foire. Il s'y trouvait de pleines tablées de gens qui bâfraient. Pierre s'arrêta devant la meilleure auberge, au milieu de la route, et vit bouillir des chaudrons pleins de toutes espèces de bonnes nourritures. Le fumet qu'ils exhalaient le mit en appétit : il avait une envie folle d'entrer, lui aussi, comme les riches, et de se rassasier de ces mets succulents, qu'il n'avait jamais vus chez lui, au village, même en rêve. Mais comment faire quand on n'a pas en poche un sou vaillant ? C'est que là les clients ne payaient pas avec des sous de bronze, mais en alignant du bel argent !

Il n'y avait donc rien à faire. Pierre le Rusé tira de son bissac une croûte de pain dur et la tint au-dessus de l'épaisse vapeur qui sortait des chaudrons.

Il la tint ainsi jusqu'à ce qu'elle fût ramollie et toute pénétrée de l'appétissant fumet. Alors il la mangea et allait s'éloigner. Mais il n'en eut pas le temps. Le patron de l'auberge avait tout vu, sans piper mot jusqu'à la fin. Mais quand Pierre le Rusé voulut partir, il lui cria :

— Eh ! là-bas ! frère ! où vas-tu ? Tu t'es régaté et tu files ? Paye-moi !

— Qu'est-ce que je te dois ? répondit Pierre. Me suis-je nourri de ta cuisine ? Je n'ai fait que ramollir un croûton à la vapeur !

— C'est tout comme. Sans feu, il n'y a pas de vapeur, pas de feu sans bois, et on achète le bois avec de l'argent.

Le ton montait et le monde se rassemblait.

— Alors, que me feras-tu si je n'ai pas d'argent à te donner ? demanda Pierre le Rusé au patron.

— Dans ce cas, je te donnerai dix coups de bâton !

— Bien, prends ton bâton et donne-moi dix coups que nous allons compter !

Pierre le Rusé se détourna et se plaça au milieu de la route, à mi-distance. Le patron prit une trique et se dirigea vers lui : mais celui-ci cria aux gens :

— Écoutez-moi, braves gens ! Je n'ai pas touché à ses mets : je me suis contenté de tenir un croûton de pain sec au-dessus de la vapeur du chaudron. Cet homme m'insulte et me réclame de l'argent. Alors qu'il ne me touche pas, mais frappe dix fois mon ombre !

Les spectateurs éclatèrent de rire : ils firent grandes louanges à Pierre le Rusé et accablèrent de brocards le patron de l'auberge.

